BATAILLES & BLINDÉS
HORS SÉRIE
N°11

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +50 & PLANS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

WEHRMACHT CONTRE ARMÉE ROUGE

BARBAROSSA

LA PLUS GRANDE CAMPAGNE MILITAIRE DE TOUS LES TEMPS TOME 1

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

Batailles & Blindés

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
92 PAGES COULEURS
6.90 €
32 NUMÉROS PUBLIÉS, 10 HORS-SÉRIES

Ligne de Front
Guerres mondiales

HISTOIRE DES CONFLITS DU XX[e] SIÈCLE

BIMESTRIEL
FORMAT 23 / 30
84 PAGES COULEURS
6.90 €
19 NUMÉROS PUBLIÉS, 7 HORS-SÉRIES

Trucks & Tanks

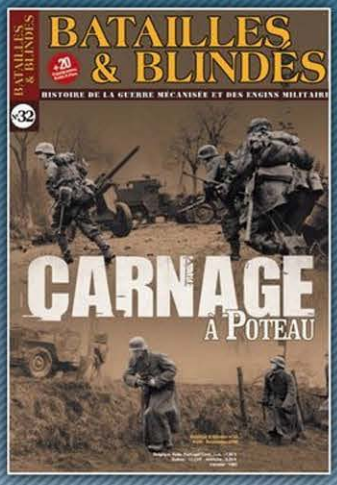
LE MAGAZINE HISTORIQUE ET TECHNIQUE
DES ENGINS ET VÉHICULES MILITAIRES DU XX[E] SIÈCLE

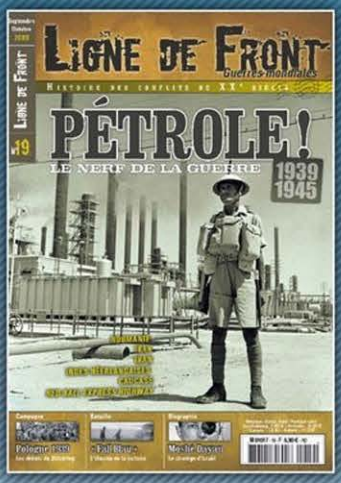
BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
84 PAGES COULEURS
6.90 €
15 NUMÉROS PUBLIÉS, 2 HORS-SÉRIES

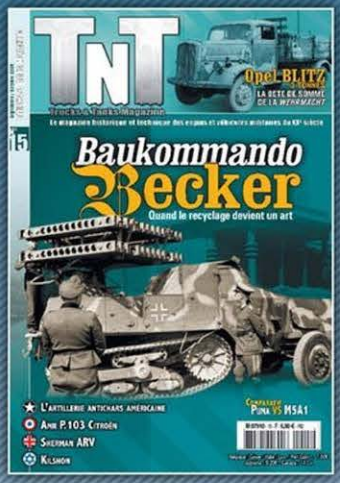
Aérojournal

HISTOIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE

BIMESTRIEL
FORMAT 21 / 29.7
84 PAGES COULEURS
6.90 €
11 NUMÉROS PUBLIÉS, 3 HORS-SÉRIES







NOUVEAU !

HISTOIRE(S) DE LA DERNIÈRE GUERRE

[1939-45, AU JOUR LE JOUR, 70 ANS APRÈS !]

Renseignements : Caraktère - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - France - Tél : +33 (0)4 91 41 83 03
www.caraktere.com

SOMMAIRE

BARBAROSSA

LA PLUS GRANDE CAMPAGNE MILITAIRE DE TOUS LES TEMPS TOME 1

Par Nicolas Bernard

Batailles & Blindés hors-série n°11
Octobre - Novembre 2009
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaires de rédaction : C. Valence - B. Wattelier
Direction artistique : A.Gola
Infographie : A. Giancaterina - M. Mioduszewska - B. Drenec

Conseillers à la rédaction :
H. Cance

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles - Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Chapitre 1 P.4
UNE INVASION PROGRAMMÉE DEPUIS 20 ANS !

Annexe 1 P.28
LA THÉORIE DU "BRISE-GLACE"

Annexe 2 P.38
LA WEHRMACHT UNE ARMÉE CONTRASTÉE

Chapitre 2 P.54
DÉSASTRE AUX FRONTIÈRES

Annexe 3 P.80
LA SATELLISATION DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE PAR L'ALLEMAGNE

Chapitre 3 P.94
LE CHOC DES TITANS

UNE INVASION PRO9RAMMÉE DEPUIS 20 ANS !

« Barbarossa » est l'apogée du programme conçu par Hitler dans les années qui suivent la Grande Guerre. Vingt ans d'efforts, de promesses non tenues, de calculs politiques, de manipulations, de meurtres, d'expansion territoriale, puis de guerre auront été nécessaires pour en arriver à cette sanglante mise en pratique d'un rêve psychotique, la conquête du *Lebensraum*, « l'espace vital » de la plus grande Allemagne. Et Staline, lui, croira jusqu'au bout à la possibilité d'un accord avec ce dictateur qui lui ressemble tant... Un formidable malentendu, à l'origine de l'une des plus grandes catastrophes militaires de l'Histoire.

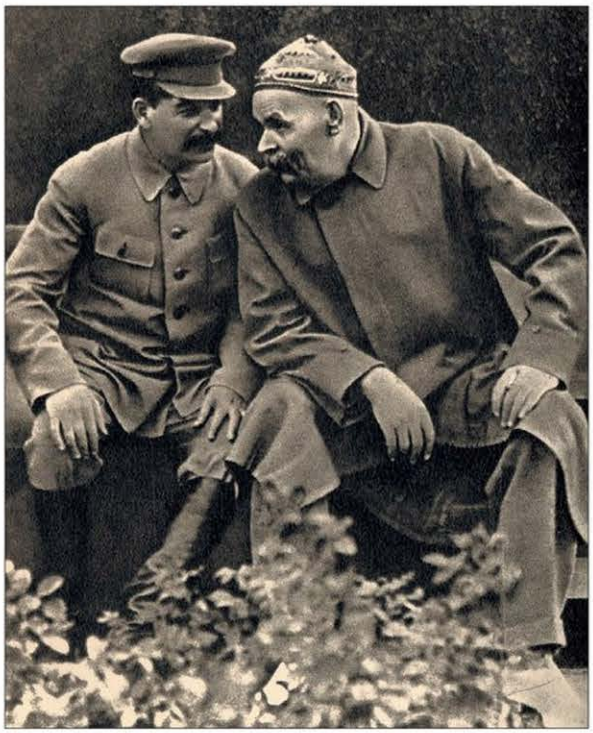
CHEZ STALINE, LA HANTISE DE L'ENCERCLEMENT

L'invasion de l'URSS, le 22 juin 1941, n'en finit pas de diviser les historiens. Pourquoi Hitler, alors au zénith de sa puissance, puisqu'il règne en maître sur l'Europe continentale, prend-il le risque de marcher sur les pas de Napoléon alors que l'Angleterre persiste à résister ? Et comment expliquer que Staline et l'Armée rouge se soient à ce point laissés surprendre ? En vérité, ces deux questions sont intimement liées. Hitler avait très tôt conçu de s'attaquer à la Russie « judéo-bolchevique », ce que Staline a tout simplement refusé de prendre en compte dans sa stratégie, y compris même aux premières heures de l'offensive allemande.

En ce sens, les débuts des relations germano-soviétiques ne lui donnaient pas tort. En 1917, pour faciliter l'effondrement de la Russie tsariste, l'Allemagne wilhelmienne n'avait guère hésité à autoriser Lénine, alors exilé en Suisse, à regagner son pays. Berlin n'ignorait pas que les Bolchéviks, en prônant une propagande pacifiste, ne pouvaient qu'accélérer la décomposition de l'Armée russe. C'était privilégier un objectif à court terme – le retrait de la Russie du conflit, permettant à l'Allemagne de renforcer le front occidental – sans aller jusqu'au long terme. Calcul réussi, puisque les Bolchéviks une fois au pouvoir signeront la paix de Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, cédant au *Reich* une immense portion de la Russie d'Europe, à savoir la Pologne, l'Ukraine, le Don, la Crimée. Un tel traité ne pouvait être qu'une trêve : Lénine et Trotski misaient sur une révolution en Allemagne, tandis que l'on ne peut exclure, chez les militaires allemands, un désir d'en finir avec ces trop remuants « Rouges » une fois l'Occident terrassé.

Ce double calcul n'aboutit pas. L'Allemagne échoue à vaincre l'Entente et capitule le 11 novembre 1918. Quant aux mouvements révolutionnaires, ils sont tous écrasés par la *Reichswehr*, assistée de formations paramilitaires, les « corps francs » ou *Freikorps*. Affaiblies par la guerre étrangère puis la guerre civile, l'Allemagne et la Russie s'efforcent de survivre dans le concert des nations. Tandis que la République de Weimar, menacée tant sur sa gauche que sur sa droite, peine à résoudre les difficultés économiques de l'heure, la Russie se transforme en Union des Républiques Socialistes Soviétiques en 1922 et laisse, peu à peu, Staline et la bureaucratie communiste devenir ses maîtres.

◀ Photo introduction :
Les armées allemande et soviétique viennent de faire leur jonction à Lublin, en Pologne, en septembre 1939. Ici, des soldats allemands et russes fraternisent autour d'autoblindées BA-10. La Pologne sera d'ici quelques jours littéralement rayée de la carte, Hitler et Staline s'étant mutuellement entendus sur le partage de cette nation honnie autant par Berlin que Moscou. Suite au pacte de non-agression du 23 août 1939, l'heure est alors aux bonnes relations entre le *III. Reich* et l'Union soviétique, de façade tout du moins car, sous l'égide de son chef, l'Allemagne nazie n'a qu'un objectif : s'étendre à l'Est aux dépens de son partenaire du moment.
Bundesarchiv-Bildarchiv



◀ À gauche :
Le jeune Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline, alors commissaire politique à Tsaritsyne (la future Stalingrad) à l'été 1918, au début de la guerre civile russe. L'ambition de celui qui se fera appeler le *Vojd* (le Guide), une fois arrivé au pouvoir, sera sans limite !
Droits Réservés

◀ Ci-contre :
Maxime Gorki, auteur russe dont les écrits ont grandement influencé les dirigeants du mouvement bolchevique, s'entretient avec Staline, en 1931. Dans la lutte pour le pouvoir, Staline, dit « L'homme d'acier » vient de triompher de son principal rival, Léon Trotski, qui sera assassiné, à Mexico, par le *NKVD*, le 20 août 1940.
Droits Réservés

▲ Des fusils sont déchargés d'un camion et distribués à des militants du parti nazi, le NSDAP, probablement en prévision d'un coup de force dirigé contre leurs homologues du parti communiste. Les actions armées entre les deux factions politiques allemandes sont innombrables dans les années 1920, et ce jusqu'en 1933. Toute conciliation entre les deux idéologies semble impossible, jusqu'au stupéfiant pacte germano-soviétique du 23 août 1939... US Nara

Le nouvel homme fort du régime socialiste est, d'un point de vue diplomatique, un pragmatique capable de vider le concept de « Révolution internationale » de sa substance et de russifier le *Komintern*, l'organe de coordination des mouvements communistes. C'est aussi un paranoïaque invétéré, qui n'a pas oublié l'aide apportée par les Britanniques, les Américains et les Français aux adversaires du bolchevisme pendant la guerre civile russe. Dans ce contexte de hantise d'un « encerclement militaro-diplomatique », les partenaires étrangers de la Russie sont choisis avec soin. La puissance russe n'est alors qu'un souvenir. Le pays doit être remis sur les rails par le biais d'une politique d'industrialisation « *à toutes vapeurs* » qui se soldera par de considérables bévues économiques, une inflation bureaucratique, une planification excessive, une réduction en esclavage des peuples soviétiques et des famines dévastatrices parfois instrumentalisées – comme en Ukraine en 1932-33 – pour terroriser l'opposition, réelle ou (surtout) imaginaire.

Rien de surprenant dès lors à ce qu'en 1922, Allemagne et Russie concluent le traité de Rapallo, base d'une coopération économique et militaire. Ces deux parias y trouvent chacun leur compte. Obsédée par son désir de contourner le Traité de Versailles la réduisant à une peau de chagrin, la *Reichswehr* peut entraîner ses hommes en territoire russe et y expérimenter ses tactiques, de même que son matériel ; des élèves-aviateurs iront ainsi exercer leurs talents à l'aérodrome soviétique de Lipetsk dès 1925. Quant à l'Union soviétique, elle voit débarquer des experts techniques et agricoles qui l'aident à redresser ses infrastructures, sans oublier une vaste coopération militaro-industrielle. Le pacte de Locarno de 1925 réveille la méfiance de Staline. En se garantissant mutuellement les seules frontières d'Europe occidentale, l'Allemagne, la Belgique, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie ne préparent-elles pas un coup fourré contre la Russie ? Il n'en est rien : l'année suivante, la République de Weimar conclut avec Moscou un pacte de neutralité et de non-agression.

▶ Char *Grosstraktor I* clandestinement produit par la firme Krupp en 1926 et testé en Union Soviétique, dans le cadre d'une clause secrète du traité de Rapallo de 1922. Ce document va permettre à la *Reichswehr* de forger les principes d'utilisation des blindés en conditions de combat, dans des camps militaires secrets disséminés sur le sol soviétique. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le redressement de l'Armée allemande n'aurait pas été possible sans cet accord diplomatique. Il en va de même pour la *Luftwaffe*, dont de nombreux avions ont été originellement testés en Russie, à cette même époque. Archives Caraktère Coll. Kadari

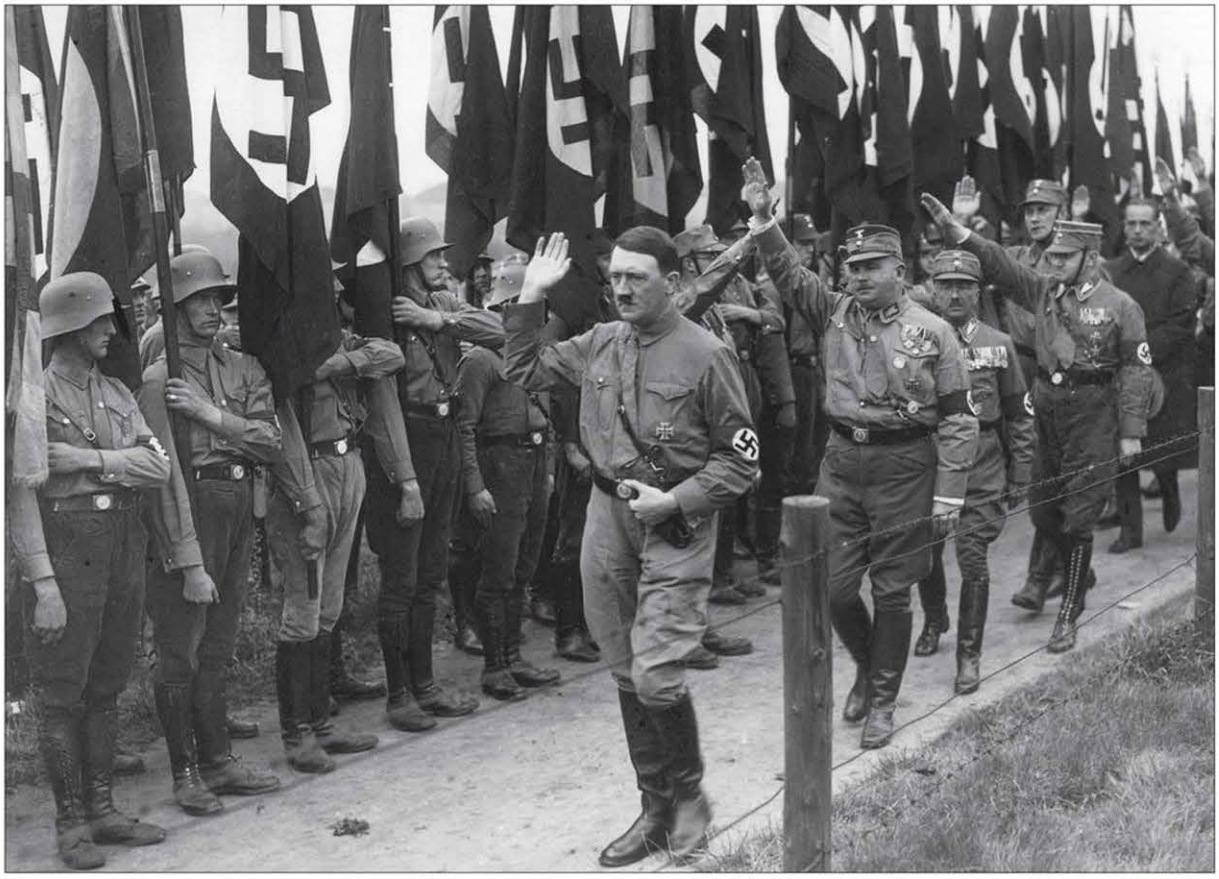
La diplomatie soviétique s'insère dès lors progressivement dans la « sécurité collective », pacifiant la Baltique par une série d'accords passés avec la Finlande, les États baltes et la Pologne, avant de se rapprocher de la France dès 1931, de recevoir le premier ambassadeur américain en 1933, et d'adhérer à la Société des Nations en 1934. Il faut faire contrepoint aux ambitions japonaises en Extrême-Orient, tout en protégeant la zone européenne. Du même coup, certains hommes politiques occidentaux, tels que le radical français Édouard Herriot, ferment les yeux sur les dérives et les atrocités du régime, en particulier la famine qui ravage l'Ukraine en 1932-33 – comportement cynique qui n'est pas sans rappeler la complaisance française à l'égard de la dictature autocratique du Tsar, du temps de la Belle Époque. Car entre-temps, depuis le début de l'année 1933, l'Allemagne est redevenue dangereuse, tant pour l'Europe de l'Ouest que pour la Russie stalinienne…

▲ Le chancelier du *Reich*, Adolf Hitler, harangue la foule lors d'un meeting du parti nazi. L'homme politique l'a clairement expliqué dans *Mein Kampf* : l'expansion territoriale de l'Allemagne doit se faire aux dépens de la Russie ; il s'agira d'éradiquer le communisme et de liquider les populations juives qui sont, selon lui, à l'origine de l'émergence de cette idéologie néfaste. La notion de *Drang nach Osten* (« Marche vers l'Est ») est née et elle fera florès...
US Nara

CHEZ HITLER, LE DÉSIR D'ANÉANTIR L'URSS

Et pour cause ! Le 30 janvier de cette année 1933, dans un contexte de débâcle économique sur fond de contestation du Traité de Versailles, le chef du Parti nazi, Adolf Hitler, devient *Reichskanzler*. Dévoré par une folie rancunière contre les Juifs après la défaite de 1918, l'ancien caporal des tranchées de la Grande Guerre a explicité sa vision de la géopolitique mondiale dans *Mein Kampf*, ouvrage rédigé alors qu'il purgeait une peine de prison à la suite de l'échec de son putsch en Bavière, en 1923 : il est de l'intérêt de l'Allemagne d'abandonner toute expansion outre-mer et, au contraire, de pactiser avec l'Angleterre et l'Italie pour mieux terrasser la France, s'assurant à la fois une revanche sur 1918 et une liberté totale d'action à l'Est. À ce titre, la Russie est l'ennemi principal, ce pour deux raisons. D'abord, parce qu'elle possède les territoires que Hitler convoite pour offrir à l'Allemagne son *Lebensraum*, son « espace vital ». Ensuite, parce que le régime politique moscovite n'est, à ses yeux, qu'une « *invention juive* », une émanation de la « vermine » puisque le dictateur nazi voit « le Juif » comme un bacille.

◀ Photographiés à l'occasion du putsch manqué du parti nazi à Munich, en novembre 1923, ces SS (ils ne sont alors que quelques-uns à assurer la garde du *Führer*) montés dans un camion s'apprêtent à prendre position dans les rues de la ville bavaroise. Ce cuisant échec vaudra à Hitler une condamnation à cinq ans de prison mais il ne purgera qu'un an de sa peine, durant laquelle il dictera à Rudolf Hess son manifeste politique *Mein Kampf*, ouvrage profondément marqué par l'anticommunisme. Hitler est d'ores et déjà parti en croisade contre le bolchevisme...
US Nara



▶ Hitler passe en revue des SA à l'issue d'un meeting. Derrière lui se tient, Ernst Röhm, chef du mouvement et rival plus ou moins déclaré du *Führer* au sein même du NSDAP. Au fil des ans, la tension monte entre les deux hommes, pour aboutir à son paroxysme au moment de l'accession au pouvoir de Hitler. Prônant l'accomplissement d'une véritable révolution en Allemagne et revendiquant l'intégration de ses SA dans la *Reichswehr*, perspective qui menace d'éloigner celle-ci du chancelier, Röhm est éliminé lors de la « Nuit des Longs couteaux » le 30 juin 1934. US Nara

Le communisme, en ce sens, n'est qu'un vecteur de contamination, le nouveau visage séduisant « du Juif » par lequel ce dernier va infiltrer et déstabiliser les « surhommes » aryens, outre d'être la nouvelle forme de barbarie et d'esclavage qui affecte les « dégénérés » slaves. En d'autres termes, l'anticommunisme du *Führer*, loin d'être une simple émanation du pangermanisme et de la doctrine du *Drang nach Osten*, n'est qu'une résultante de son antisémitisme forcené. C'est pourquoi il usera souvent du qualificatif « judéo-bolchevisme » pour désigner l'Union soviétique et le *Komintern*. À la conquête s'ajoutera la destruction d'un régime et d'une idéologie, ainsi que l'anéantissement des Juifs. Une lecture attentive de *Mein Kampf* révèle toutefois, qu'au moment de sa rédaction, Hitler pensait que le système communiste n'était pas assez ferme pour durer, que l'Allemagne n'aurait qu'à se pencher pour en ramasser les restes. La consolidation du régime stalinien dément ce pronostic, il est vrai partagé par quantité d'autres observateurs de l'époque. En ressort un certain respect du *Führer* à l'égard de Staline, qu'il assimilera, le 11 juillet 1941, à « *l'une des figures les plus extraordinaires de l'Histoire mondiale. Il a débuté comme petit commis et il n'a jamais cessé d'être un commis. Staline ne doit rien à l'art oratoire. Il gouverne depuis son bureau, grâce à une bureaucratie qui lui obéit au doigt et à l'œil.* » Un tel respect se trouve partagé par le dictateur soviétique, qui admire la manière dont Hitler a liquidé ses opposants en 1933-34, de l'incendie du *Reichstag* à la Nuit des Longs Couteaux. De toute évidence, Staline croit avoir trouvé chez Hitler davantage qu'un ennemi, un potentiel partenaire intellectuel.

▶ Hitler et Mussolini, à l'heure du rapprochement entre l'Italie fasciste aux ambitions méditerranéennes et l'Allemagne aux ambitions continentales. Après que les relations entre les deux dictateurs aient longtemps butté sur la question autrichienne, un pacte militaire offensif est signé à Berlin en mai 1939 par les ministres des affaires étrangères allemand et italien : le Pacte d'Acier. En revanche, quelques mois plus tard, le *Duce* sera choqué par le rapprochement germano-soviétique opéré à l'occasion du pacte de non-agression. Mussolini ignore alors tout des objectifs de son allié sur moyen terme... US Nara

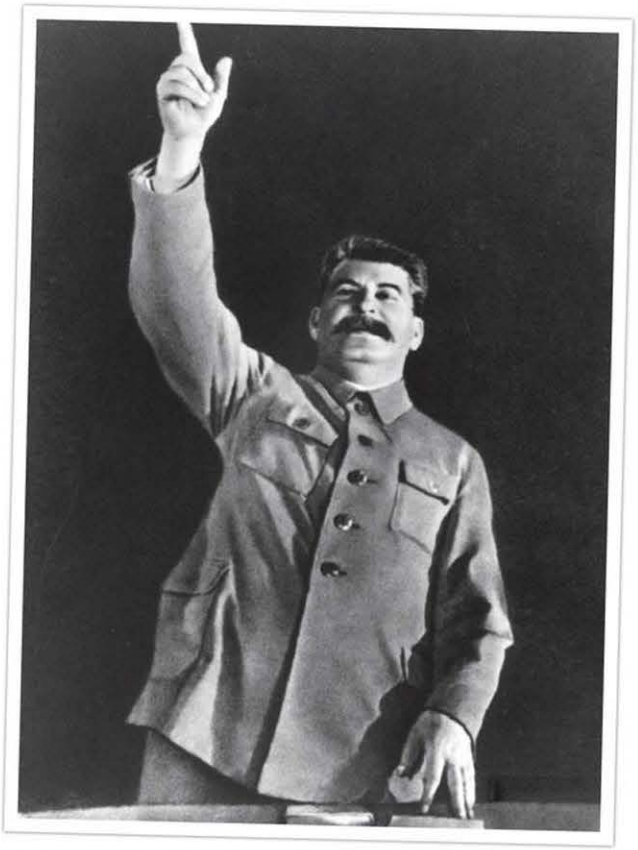
Il est vrai qu'ils se ressemblent, tous les deux. Même mégalomanie, même mépris de la vie humaine, même démence. Mais la ressemblance s'arrête là. « *Staline*, écrira De Gaulle, *était possédé de la volonté de puissance. Rompu par une vie de complots à masquer ses traits et son âme, à se passer d'illusions, de pitié, de sincérité, à voir en chaque homme un obstacle ou un danger, tout chez lui était manœuvre, méfiance et obstination. La révolution, le parti, l'État, la guerre, lui avaient offert les occasions et les moyens de dominer. Il y était parvenu, usant à fond des détours de l'exégèse marxiste et des rigueurs totalitaires, mettant au jeu une audace et une astuce surhumaines, subjuguant ou liquidant les autres.* »

Un pragmatique, plus qu'un révolutionnaire, en d'autres termes, alors que le *Führer* manifeste davantage d'ambitions. Là où Hitler veut redessiner la carte de l'Europe et du monde, faire de l'Allemagne la première puissance du globe, faire du racisme un mode de vie, Staline s'arrête à son propre pouvoir. Hitler sait planifier et manipuler, mais reste l'homme des décisions rapides et de la « guerre-éclair » ; alors que Staline agit lentement, tisse petit à petit la toile où s'englueront ses adversaires et se révèle souvent incapable de s'adapter immédiatement à une crise soudaine. Le premier préméditе diaboliquement et improvise brillamment, le second, face à une situation nouvelle, se paralyse vite. Ces attitudes contrastées se retrouveront lorsque viendra l'heure de « Barbarossa ».

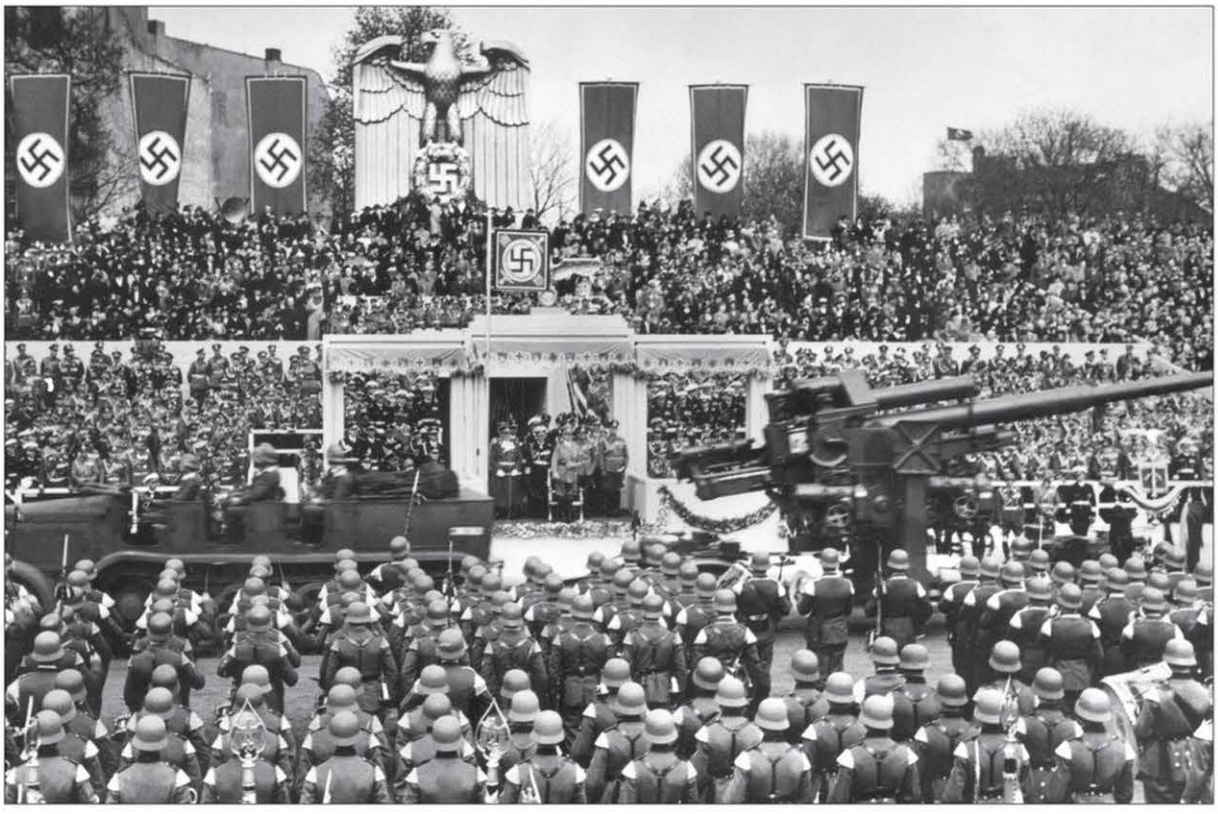
Il n'empêche. Même si le *Führer* met fin à la collaboration militaire découlant du traité de Rapallo, même si la propagande nationale-socialiste tire à boulets rouges sur l'Internationale, même si l'Allemagne et le Japon signent, en 1936, le pacte anti-*Komintern* (rejoints par l'Italie mussolinienne en 1937), se développe chez le leader soviétique une attitude oscillant entre le réel désir d'une entente avec Berlin… et l'inquiétude devant le renforcement continuel de la puissance allemande, du réarmement aux annexions de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et d'une partie de la Lituanie en 1938-39, sans oublier les progrès du Japon qui, en 1931, a arraché la Mandchourie à la Chine, elle-même finalement agressée en 1937.

UNE DIPLOMATIE SOVIÉTIQUE À DOUBLE FOND

C'est pourquoi le Kremlin joue-t-il sur les deux tableaux. D'un côté, les Soviétiques développent en France et en Espagne la stratégie des Fronts populaires, s'efforcent de consolider leurs accords avec Paris, envoient des experts et du matériel militaires à la République espagnole (en proie au coup d'État de l'extrême droite en 1936). De l'autre, des émissaires russes prennent contact avec des diplomates allemands pour normaliser les relations germano-soviétiques, tandis que la Sécurité d'État soviétique livre à la *Gestapo* des communistes allemands réfugiés en Union soviétique. Hitler, toutefois, reste sourd à ces gestes de bonne volonté. De fait, en 1939, la guerre civile espagnole tourne à l'avantage du camp « fasciste », malgré la mise au pas de la République par Staline. De surcroît, l'Allemagne a reconstitué son armée, s'est considérablement étendue vers l'Est. Pire, les affrontements se multiplient entre Soviétiques et Japonais sur la frontière sibérienne. Or, l'Angleterre et la France, loin de tendre la main au Kremlin, laissent Hitler agir à sa guise, abandonnant notamment la Tchécoslovaquie à son sort par les accords de Munich du 30 septembre 1938. Staline redoute que la passivité occidentale ne dissimule une volonté anglo-française de laisser le *Reich* s'attaquer à l'Union soviétique. *« L'URSS ne tirera les marrons du feu pour personne »*, proclame le maître du Kremlin, le 10 mars 1939.



▲ À partir de la seconde moitié des années 1930, Staline cherche à briser l'isolement de son pays sur la scène internationale. Le *Vojd* craint énormément l'Allemagne mais il méprise les démocraties. C'est la raison pour laquelle, il joue double jeu en tentant de parvenir à un accord avec la France et la Grande-Bretagne, tout en lançant des appels du pied à l'Allemagne, bien que les deux pays s'affrontent déjà par belligérants interposés sur le sol d'Espagne...
US Nara



◀ Une unité de la *Luftwaffe* défile devant Hitler, quelques mois avant la guerre. Il s'agit de semi-chenillés *Sd.Kfz. 8* tractant des pièces *Flak* de *8,8cm*. Ce genre de parades militaires se multiplie à la fin des années 1930, ce dans le souci d'impressionner les observateurs étrangers effrayés par ces déconcertantes démonstrations de force, à un moment où les revendications et provocations de l'Allemagne alarment les démocraties européennes sur la potentialité d'un conflit généralisé. Il est vrai qu'après l'Autriche, les Sudètes et Memel, les prétentions hitlériennes se reportent sur le corridor de Dantzig, plaçant la Pologne en première ligne d'une guerre qui semble devenue inévitable...
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▲ Des soldats allemands de la *8. Armee* franchissent la frontière autrichienne, le 12 mars 1938. Ce coup de force du régime nazi est bien accueilli par la population mais il met en évidence l'incapacité de la France et de la Grande-Bretagne à faire face aux initiatives de Hitler, de peur de déclencher une guerre à l'échelle européenne. Le maître du *III. Reich* saura utiliser cette apathie de Londres et Paris pour, sans cesse, formuler de nouvelles revendications politiques ou territoriales et chaque fois placer le Monde devant le fait accompli.
US Nara

▼ Des soldats allemands arrachent une barrière à un poste frontière polonais, le 1er septembre 1939. Une nouvelle guerre mondiale débute... Assuré de ses arrières par le pacte de non-agression conclu avec Moscou, Hitler peut raisonnablement envahir la Pologne en profitant de l'impréparation des armées française et britannique à un conflit immédiat, tout en sachant qu'il n'aura rien à craindre de l'Union soviétique quand il s'occupera de celles-ci à l'été 1940.
Bundesarchiv-Bildarchiv

De son côté, Hitler peut se montrer satisfait. Son programme suit son cours : après l'annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie, doit venir le tour de la Pologne, ultime base d'invasion pour le territoire soviétique. Mais cette fois, le *Führer* recherche la confrontation avec la France et la Grande-Bretagne. Vaincre leurs armées en une campagne-éclair, après avoir conquis Varsovie, devrait humilier les Français, et définitivement éliminer toute velléité de résistance chez les Britanniques. D'où ce jeu dangereux, qui consiste à durcir le ton envers l'Ouest, tout en recherchant un arrangement temporaire à l'Est. Les Occidentaux envisagent également, mais avec bien plus de mauvaise volonté, de s'assurer le concours soviétique, de sorte que le développement de la crise polonaise voit la Russie en position de puissance sollicitée de part et d'autre, une première depuis vingt ans.

La lenteur des démarches franco-anglaises s'explique par la méfiance réciproque qui divise Moscou, Paris et Londres, outre que personne n'imagine que le Kremlin osera signer un accord avec le *Reich* après des années de mots d'ordre antifascistes. Staline fait monter les enchères au mois d'août 1939, alors que la menace allemande sur la Pologne se précise et qu'une bataille rangée met aux prises des divisions soviétiques avec une Armée japonaise en Extrême-Orient. Hitler se montre le plus pressé, le plus généreux… et le pacte de non-agression germano-soviétique, à la surprise générale, est signé le 23 août 1939. Une semaine plus tard, l'Armée allemande envahit la Pologne, déclenchant l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France, le 3 septembre.

Dans l'immédiat, le pacte maintient l'URSS dans la neutralité et permet à Staline de mettre un terme définitif aux incursions nippones en Sibérie, mais il discrédite durablement la « patrie du socialisme » sur la scène diplomatique – il est vrai que de son côté, l'Allemagne subit une réelle crise de popularité chez ses alliés, en particulier le Japon.

▲ Une automitrailleuse BA-20 photographiée dans la ville polonaise de Brest-Litovsk, à l'occasion de la rétrocession de celle-ci par les troupes de Guderian à l'Armée rouge. Le sort de la Pologne fait l'objet d'un accord clair et précis spécifié dans un protocole secret du pacte germano-soviétique. Allemands et Soviétiques entendaient alors rayer cet encombrant voisin de la carte.
Droits Reservés

◀ Sous les yeux de Staline et de Ribbentrop, le ministre des Affaires étrangères allemand, Molotov, appose sa signature sur le pacte de non-agression germano-soviétique, conclu à Moscou, le 23 août 1939. Ce pacte impropable, tant les idéologies communiste et nazie sont antagonistes, a été rendu possible par l'apathie des démocraties, peu désireuses de s'entendre avec l'Union soviétique ne serait-ce que pour limiter les ambitions expansionnistes de Hitler. Ce pacte a alors littéralement stupéfié le Monde entier... Nul ne savait alors que Hitler et Staline s'étaient partagés l'Europe orientale en zones d'influence respectives. Le *Führer* avait réussi son pari : amadouer le maître du Kremlin et le rassurer, pour mieux le frapper deux ans plus tard...
US Nara

▶ La Pologne, nation qui a de tous temps résisté aux dominations russe et allemande, fait directement les frais du pacte de non-agression du 23 août 1939. Staline et Hitler entendent alors bien définitivement régler le « problème polonais ». Aux massacres du *NKVD* perpétrés à l'encontre de l'intelligentsia du pays, succède la politique d'extermination « à petit feu » du peuple polonais par les nazis. Ici, des officiers allemands observent les cadavres d'officiers polonais exécutés par les Soviétiques et retrouvés dans la forêt de Katyn en 1943. Droits Réservés

Les différents partis communistes du monde entier sont traumatisés, de nombreux militants déchirent leur carte. La consternation est d'autant plus grande que l'Armée rouge frappe la Pologne dans le dos, le 17 septembre 1939, Hitler et Staline se partageant ainsi les dépouilles de cette nation assassinée. En vertu de cet invraisemblable partenariat politico-économique, l'Union soviétique fournira de surcroît à l'Allemagne, de janvier 1940 à juin 1941, près d'1,5 million de tonnes de céréales, 100 000 tonnes de coton, 2 millions de tonnes de produits pétroliers, 1,5 million de tonnes de bois, 140 000 tonnes de manganèse, 26 000 tonnes de chrome, ôtant tout effet au blocus organisé par les Alliés. Les Allemands répliquent par la vente de machines-outils, de matériels divers, de produits chimiques, d'armes ou de plans permettant d'en produire. Qui plus est, une coopération policière entre la *Gestapo* et le *NKVD* s'instaure pour renforcer la terreur en Pologne : tandis que les nazis déciment l'intelligentsia polonaise et concentrent la communauté juive dans des ghettos insalubres, les Soviétiques déportent l'élite et massacreront dans la forêt de Katyn, au printemps 1940, plusieurs milliers d'officiers polonais prisonniers. Soulignons également que les fournitures alimentaires de la Russie au *Reich* (de même que les priorités accordées à l'Armée rouge en la matière) auront pour conséquence un durcissement du rationnement au sein de la population soviétique et même, en certains endroits, une véritable disette : Staline tenait tant à améliorer ses rapports avec l'Allemagne, tout en améliorant la défense du territoire, qu'il était prêt, une fois de plus, à laisser mourir ses concitoyens.

On aurait toutefois tort de voir derrière cette parenté idéologique, ces sourires mutuels et ces échanges commerciaux un authentique désir de normalisation. Hitler veut gagner du temps, en attendant d'anéantir l'Armée française et de contraindre Paris et Londres à la paix, à l'été 1940, pour se retourner ensuite contre la Russie. Staline est davantage sincère, espérant réellement prolonger la paix avec l'Allemagne, mais tenant surtout à consolider son propre pays, affaibli par les grandes purges qu'il a récemment déchaînées dans l'administration et l'armée, en attendant une éventuelle épreuve de force diplomatique ou militaire. Sans doute voit-il d'un bon œil un conflit prolongé entre l'Allemagne et les Alliés, à l'image de la Première Guerre mondiale, non qu'il veuille profiter de la situation pour frapper le *Reich* dans le dos (il n'en a pas les moyens, du moins pas avant plusieurs années), mais parce que ces affrontements lui accordent un répit et, à la longue, pourraient

▼ L'exhumation par les Allemands des corps des officiers polonais en forêt de Katyn se poursuit. Cette mise au jour sera évidemment pleinement exploitée par la propagande nazie et empoisonnera les rapports entre Londres (qui soutient alors le gouvernement polonais en exil) et Moscou. On estime de 15 000 à 22 000 le nombre de Polonais assassinés par le *NKVD* en 1940, abattus d'une balle dans la tête, les pieds et les mains liés. Droits Réservés

même le placer en position d'arbitre. À Dimitrov, le chef bulgare du *Komintern*, il confie, le 7 septembre 1939, qu'il ne voit aucun mal à ce que les puissances capitalistes se déchirent et s'affaiblissent les unes les autres, propos que l'on aurait tort de considérer comme s'intégrant dans une dialectique marxiste-révolutionnaire et qui tient davantage du prétexte à avancer aux mouvements communistes étrangers.

En vérité, c'est bel et bien Winston Churchill qui, dans une allocution radio du 1er octobre 1939, a le mieux cerné la diplomatie stalinienne : « *La Russie a poursuivi froidement une politique dictée par l'intérêt. Nous aurions pu souhaiter que les Russes occupent leurs positions actuelles en amis et alliés de la Pologne au lieu de les occuper en envahisseurs. Mais le fait pour les armées russes de se tenir sur cette ligne est clairement nécessité par la sécurité de la Russie face à la menace nazie.* [...] *Je ne peux pas prédire quelle sera l'action de la Russie, c'est un rébus enveloppé dans un mystère, le tout à l'intérieur d'une énigme. Mais peut-être à cette énigme y a-t-il une clef ? Cette clef, c'est l'intérêt national russe. Il ne peut être conforme ni aux intérêts ni à la sécurité de la Russie de voir l'Allemagne prendre pied sur les rives de la mer Noire ou envahir les États balkaniques, ou encore placer sous son joug les peuples slaves du Sud-Est européen. Cela serait contraire aux intérêts vitaux, historiques de la Russie.* »

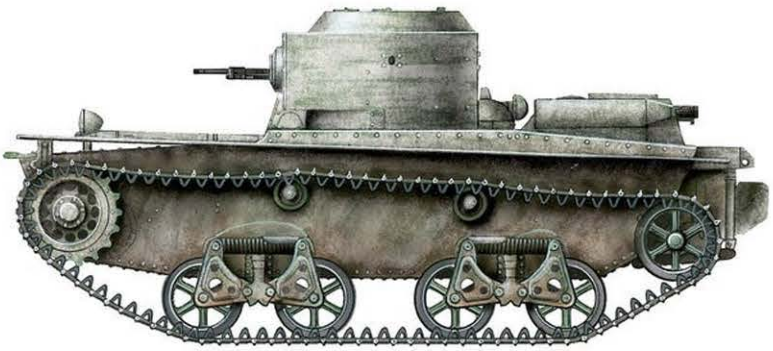
◀ Ces chars soviétiques T-26 ont été détruits dans une embuscade tendue par l'Armée finlandaise dans une forêt. En novembre 1939, l'Armée rouge pense ne faire qu'une bouchée du voisin finnois mais elle n'est pas préparée à ce conflit : ses doctrines de combat ne sont pas adaptées à la guerre moderne, ses recrues insuffisamment entraînées et ses cadres ont été massivement purgés. Autant d'éléments qui font de l'Armée rouge un colosse aux pieds d'argile, dont les faiblesses vont apparaître au grand jour face aux Finlandais. Au bout du compte, l'URSS l'emportera, certes, mais il s'agira d'une victoire à la Pyrrhus.
US Nara

L'URSS DISCRÉDITÉE

Comme l'a prédit l'homme d'État britannique, le chef soviétique veut sécuriser les frontières de l'URSS, aux dépens de l'indépendance de ses voisins. C'est pourquoi il amorce la satellisation des Pays baltes en octobre 1939 et lance ses troupes à l'assaut de la Finlande, le 30 novembre, à effet de constituer un solide glacis autour de Leningrad. Mais l'affaire finlandaise tourne mal. L'hiver gêne l'avance soviétique, qui se brise sur la « ligne Mannerheim », réseaux de points fortifiés édifiés dans l'isthme de Carélie. La logistique est catastrophique, le ravitaillement des troupes – d'ailleurs mal entraînées et commandées par des officiers inexpérimentés – chaotique. En quatre mois de campagne, l'Armée rouge perd 126 875 tués.

◀ Binôme de snipers soviétiques en action en Finlande. L'Armée rouge est soumise à rude épreuve à l'hiver 1939 mais cette difficile victoire sera salutaire. Bien des enseignements seront tirés par la *Stavka* des échecs subis sur le terrain. À titre d'exemple et comme l'illustre parfaitement cette photo, l'importance de l'impact psychologique des tireurs d'élite sur le moral de l'adversaire apparaîtra au grand jour, pour culminer lors de la bataille de Stalingrad, durant laquelle s'illustrera le célèbre Vassili Zaïtsev.
RIA-Novosti

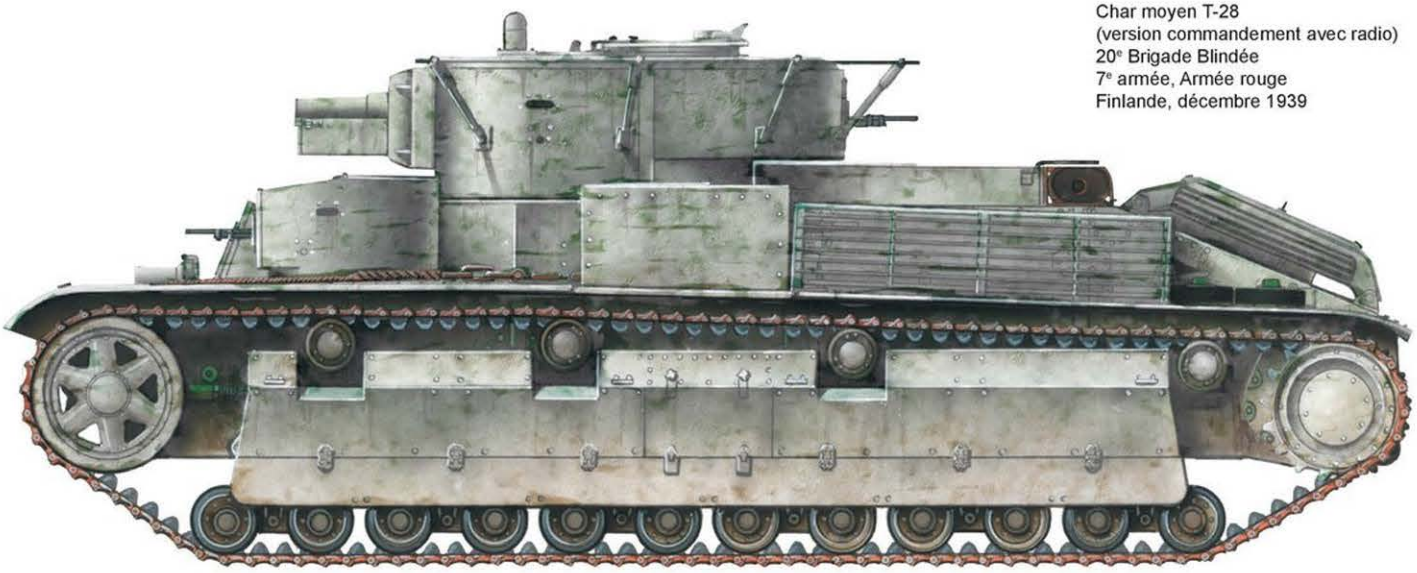
Char léger amphibie T-38
Unité inconnue,
Finlande, décembre 1939



Char rapide BT-5
(capturé par les troupes finlandaises)
Armée finlandaise, unité inconnue
Finlande, janvier 1940

Char léger T-26 Modèle 1934
(avec phare de combat nocturne)
Unité blindée rattachée à la 44e Division de Fusiliers
Finlande, Secteur de Suomussalmi, décembre 1939

Char moyen T-28
(version commandement avec radio)
20e Brigade Blindée
7e armée, Armée rouge
Finlande, décembre 1939



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

◀ Un officier russe inspecte le fusil d'un soldat de son unité. Malmenée par la petite mais courageuse Armée finnoise à l'occasion de la guerre d'Hiver, l'Armée rouge est considérée comme de piètre qualité par Hitler et les observateurs allemands. Cette sous-estimation des capacités militaires soviétiques aura de terribles répercussions pour la *Wehrmacht* à l'hiver 1941. Certes, les Soviétiques ont subi des pertes énormes face aux Finlandais mais la leçon a porté. Au moment de l'offensive allemande, elle est en pleine réorganisation et son commandement a évolué. L'Armée rouge entame une mutation qui arrivera à terme à partir de la fin 1943 : plus rien, dès lors, ne pourra l'arrêter. RIA-Novosti

À cette déception militaire s'ajoute le discrédit politique. La bonne image de l'Union soviétique, exclue de la SDN, n'est plus qu'un souvenir. À Paris, les cercles dirigeants ont sérieusement discuté de projets de représailles contre la Russie, mais Londres a désapprouvé, ce qui ne suffit pas à dissiper l'inimitié manifeste régnant entre le Kremlin et l'Occident, fait qui ne peut que réjouir Hitler. Ce dernier s'abstient certes de soutenir la Finlande, mais compte bien profiter de cette agression communiste pour s'en faire ultérieurement une alliée… Le 12 mars 1940, l'armistice est finalement conclu entre l'Union soviétique et sa victime, qui préserve son indépendance au prix de concessions territoriales importantes (isthme de Carélie, archipel du Golfe de Finlande, région de Salla, péninsule de Hango). Mais l'avantage stratégique acquis volera en éclats avec l'invasion allemande du Danemark et de la Norvège, outre que l'Armée rouge devient la risée du globe. Ce fiasco accentue le mépris – teinté de racisme – des officiers allemands à son encontre, et pèsera lourd dans la sous-estimation du potentiel militaire soviétique au cours des préparatifs de l'opération « Barbarossa ».
Le 10 mai 1940, la *Wehrmacht* envahit le Luxembourg, les Pays-Bas, la Belgique et la France. La victoire est obtenue en six semaines et les Français mettent bas les armes le 22 juin 1940. Mais le triomphe hitlérien n'est que partiel, car l'Angleterre poursuit la lutte. Son nouveau Premier ministre, Winston Churchill, parvient à torpiller toutes les manœuvres de la faction des dirigeants britanniques désireux de signer la paix avec Berlin. Qu'importe : Staline fait adresser un message de félicitations à Hitler, tandis que le *Komintern* ordonne à certains cadres dirigeants du Parti communiste français d'entamer des démarches avec l'occupant allemand pour faire reparaître à Paris le quotidien « L'Humanité », interdit quelques mois auparavant par le gouvernement – initiative qui tournera court, pour cause d'opposition de la base militante et de certains courants de l'Internationale. Superbe hypocrisie en vérité ! Le dictateur soviétique a beau faire exécuter son vieux rival Trotski à Mexico, le 20 août, pour renforcer son emprise – fragilisée – sur les mouvements communistes, sa position est plus que jamais précaire. La défaite éclair de la France a déjoué ses calculs, et l'Union soviétique se retrouve seule face à l'Allemagne.

▼ En 1939-40, aucun dirigeant du globe ne déteste plus le nazisme et son idéologue en chef que Winston Churchill. En fin politique, il fait échouer toutes les tentatives faites par certains membres du gouvernement britannique pour arriver à une paix avec l'Allemagne après la défaite de la France. L'homme, à l'image de son pays, est seul, mais il entend résister jusqu'au bout à Hitler. US Nara

Souhaitant accroître les « zones tampons » entre les deux pays, le *Vojd* fait occuper par l'Armée rouge les Pays baltes et la Bessarabie roumaine dans la dernière semaine de juin 1940. Erreur diplomatique capitale, puisqu'elle accroît l'emprise nazie sur les Balkans, terrorisés par l'appétit de « l'ogre russe », sans oublier qu'elle fournit à Hitler un beau prétexte pour convaincre ses généraux de préparer la guerre du *Lebensraum*.

HITLER SE RETOURNE VERS L'EST

Certains d'entre eux n'ont même pas attendu la fin de la campagne de France pour y réfléchir. Le *Generaloberst* Franz Halder, chef d'état-major de l'armée de terre (*Oberkommando des Heeres*), amorce l'élaboration du plan « Otto » dès la mi-mai 1940 : en neuf semaines estivales, 80 divisions aidées d'une réserve stratégique de 400 000 hommes doivent s'emparer de la région balte, de la Biélorussie et de l'Ukraine, voire même de Moscou, Leningrad et Kharkov ! Le redéploiement des forces allemandes à l'Est débute le 25 juin. Hitler, apparemment, n'en a pas été informé, mais une telle ignorance de sa part est peu probable. Sans doute laisse-t-il faire l'*Oberkommando des Heeres*, pour mieux profiter de cette situation le moment venu. C'est qu'il tente, sans succès, d'arracher la paix à la Grande-Bretagne au cours de l'été, notamment en essayant d'utiliser le Duc de Windsor, l'ancien Roi Edouard VIII qui avait abdiqué en 1936 et ne faisait pas mystère de ses sympathies pronazies. Contrairement à la légende, en effet, le *Führer* n'a nullement l'intention de débarquer sur les côtes anglaises, et les raids de la *Luftwaffe* n'ont d'autre but que de pousser l'opinion britannique, donc le Parlement, à destituer Churchill et nommer un Premier ministre plus malléable. Sa véritable obsession militaire, c'est l'Union soviétique, pas cet empire britannique à l'égard duquel il ne cache pas son admiration.

Informé le 21 juillet 1940 de l'existence du plan « Otto », Hitler ne peut qu'en approuver les grandes lignes. C'est à compter de cette date qu'il développe l'argumentation qu'il resservira à ses officiers, à savoir son idée d'une « offensive préventive » visant à protéger les champs de pétrole roumains et, surtout, à ôter à l'Angleterre son dernier espoir de victoire – curieux moyen de justifier l'ouverture d'un conflit sur deux fronts ! Le 29 juillet, le *Führer* expose ce projet au *Generaloberst* Jodl, le chef d'état-major de l'*Oberkommando der Wehrmacht* (la direction suprême de la *Wehrmacht*) et, deux jours plus tard, annonce explicitement ses intentions aux généraux et amiraux réunis dans sa résidence du *Berghof*, à Berchtesgaden. Hitler insiste sur le fait que l'offensive devra avoir lieu le plus tôt possible, alors que l'URSS n'a pas encore achevé ses réformes militaires. Enthousiastes ou non, les généraux se mettent au travail.

Un premier plan d'opérations, celui du *Generalmajor* Erich Marcks, est stupéfiant d'audace : « *tandis qu'un large front resterait immobile entre le golfe de Riga et le Dniepr supérieur, un groupement Sud, très étoffé, pousserait au travers de l'Ukraine jusqu'au bassin du Donets, ce qui contraindrait le gros des forces russes basées en Russie occidentale à livrer bataille à front renversé et ainsi à les repousser contre le front allemand passif.* » L'offensive partie du bassin du Donets doit conduire… jusqu'à Moscou ! Trop compliqué, réplique Hitler, qui préconise, de manière plus réaliste, des opérations visant la destruction immédiate de l'Armée rouge. Le *Generalleutnant* Friedrich Paulus recommande de son côté deux axes majeurs, l'un sur Leningrad, l'autre sur Moscou, l'Ukraine étant négligée pour cause d'absence de voies de communication conséquentes. Hitler, intéressé, n'en modifie pas moins ce schéma : trois *Heeresgruppen* relativement équilibrées frapperont la Russie du nord au sud, avec pour objectif la destruction de la « *force vitale* » de la Russie. Le 18 décembre, il édicte sa Directive n°21, rebaptisée « Barbarossa » – en hommage à

▼ Le *Generaloberst* Franz Halder, chef de l'*Oberkommando des Heeres*, est le premier à réfléchir à un plan d'invasion de l'Union Soviétique, dès le mois de mai 1940. Ceci ne l'empêche pas d'être l'un des plus farouches opposants de Hitler. Bundesarchiv-Bildarchiv

▶ L'heure de l'« Entente cordiale » entre Berlin et Moscou, en novembre 1940. La Pologne partagée et digérée, les relations germano-soviétiques semblent des plus amicales, comme le laissent paraître les sourires de Molotov et Ribbentrop. Pendant ce temps, Hitler et son état-major étudient les plans d'invasion de l'Union Soviétique, véritable but de guerre du *Führer*. Bundesarchiv-Bildarchiv

l'Empereur Frédéric Barberousse. En substance, il s'agit moins de conquérir des territoires et des villes (hormis Leningrad puis Moscou) que d'anéantir les armées adverses, l'expansion n'en devenant que plus facile par la suite : « *L'objectif ultime de cette première offensive est de créer une ligne de défense s'étendant de la Volga à Arkhangelsk* ». La suite des opérations n'est pas définie, mais l'annexion allemande de la Russie d'Europe scellera bien évidemment le destin de l'Union soviétique. Privée de la majorité de ses ressources et de sa population, la Russie cessera tout simplement d'exister. Et comme Hitler le déclarera le 29 août 1942 : « *Parfois certains me disent :* « Attention ! Vous allez vous retrouver avec vingt ans de guérilla sur les bras ! » *Cette perspective m'enchante... L'Allemagne sera ainsi en état de guerre permanente.* »

Le sort en est jeté ! « Barbarossa » suppose la mise en action de 153 divisions, dont 19 blindées et 13 motorisées. L'absence des 55 *Infanterie-Divisionen* en poste à l'Ouest pèsera-t-elle lourd dans la suite des opérations ? À suivre le colonel suisse Eddy Bauer, « *sur ces 55 grandes unités, 32 présentaient de tels déficits en cadres et en équipement qu'elles étaient considérées, jusqu'à nouvel ordre, comme inutilisables en bataille rangée.* » En tout état de cause, c'est bel et bien Hitler qui a poussé l'*Oberkommando des Heeres* à renforcer son potentiel offensif. Les préparatifs opérationnels se déroulent dans une ambiance fiévreuse, encline à une sous-estimation considérable de l'Armée rouge depuis les guerres de Pologne et de Finlande. Les généraux allemands croient avoir affaire à une armée de paysans mal dirigés, à peine 180 à 220 divisions aidées de 5 000 chars et 5 000 avions, dont la majorité est de modèles périmés ; nul n'écoute ainsi Guderian, pour qui l'Armée soviétique possède 17 000 chars... La *Kriegsmarine* désapprouve l'opération, car elle requiert que l'essentiel de l'effort de guerre soit porté contre l'Angleterre, sur les océans. Une objection partagée par le *Reichsmarschall* Göring, qui plaidera en ce sens jusqu'au printemps 1941. Mais Hitler, qui contrairement à une idée reçue ne partage pas entièrement l'optimisme de la plupart de ses officiers supérieurs de l'armée de terre, s'en tient à la lettre de son programme fixé dans *Mein Kampf*. Reste à éviter de se faire repérer. S'engage alors une stratégie d'équilibriste, qui prévoit, d'une part, de renforcer en apparence l'offensive contre la Grande-Bretagne pour pousser celle-ci à la table des négociations et, d'autre part, faire croire à Staline que l'attention du *Reich* est tournée vers l'Ouest, non vers l'Est. Dès l'automne 1940, Hitler a entamé une « tournée méditerranéenne », rencontrant successivement Franco à Hendaye, Pétain à Montoire, Mussolini à Florence, pour accréditer les rumeurs dépeignant l'émergence d'une vaste coalition européenne contre l'empire britannique, mais sans aller jusqu'à des promesses concrètes à destination de ses interlocuteurs. Le Pacte tripartite du 27 septembre 1940 crée une alliance défensive entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon. En novembre 1940, le chef nazi reçoit Molotov à Berlin, là encore pour décourager Londres et Washington en simulant un partenariat russo-allemand et pour dissiper la méfiance soviétique. Mais l'atmosphère est tendue. Le ministre soviétique des Affaires étrangères a reçu pour instruction, de la part de Staline, de défendre les intérêts russes dans les Balkans, notamment autour des détroits turcs (le Kremlin veut en effet protéger la mer Noire d'une incursion... occidentale !), tandis que Hitler veut simplement se contenter de belles paroles sur le partage des dépouilles du *Commonwealth* entre les empires nazi et communiste, sans la moindre concession sur ces Balkans qui doivent lui servir de bases de départ pour conquérir l'Ukraine.

▲ Molotov accueilli à Berlin par son homologue allemand Joachim von Ribbentrop à la fin 1940. L'Union Soviétique est alors bien loin de se douter que l'Allemagne s'apprête à l'attaquer par surprise dans quelques mois. Pour Hitler, l'expansion à l'Est doit se faire aux dépens de l'Union soviétique, foyer du judéo-bolchevisme. Il s'agit pour lui, ni plus, ni moins que d'une guerre d'extermination... Bundesarchiv-Bildarchiv

◀ Hitler accueille Francisco Franco en gare d'Hendaye, à l'automne 1940. Le *Führer* espère alors convaincre le *Caudillo* de rejoindre le camp de l'Allemagne tout juste victorieux de la France. Or, exsangue après quatre ans d'une atroce guerre civile et dépendante de la Grande-Bretagne pour bon nombre de ses approvisionnements, l'Espagne de Franco n'entend pas s'engager dans le conflit en cours, en dépit de l'anticommunisme viscéral de son dirigeant et de l'aide militaire décisive fournie par l'Allemagne au camp franquiste de 1936 à 1939. US Nara

Par Vincent Bernard

LES PLANS D'ATTAQUE A L'EST

À l'aube du 22 juin 1941, la *Wehrmacht* franchit la frontière soviétique pour ce qui allait devenir le plus grand affrontement de tous les temps. L'opération « Barbarossa » prévoit la progression simultanée de trois *Heeresgruppen* « Nord », « Mitte » et « Süd », sur trois axes distincts. Objectifs initiaux : au Nord, Leningrad à travers les pays baltes ; au Sud, Kiev et le grenier à blé de l'Ukraine ; au centre, Moscou via Minsk et Smolensk. Objectif final : une ligne courant d'Arkhangelsk sur la Mer Arctique jusqu'à Astrakhan sur la Mer Noire. Avant de parvenir à ce plan définitif, plusieurs projets sont successivement

CARTE N°1 : LE PLAN « MARCKS »

Fin 1940, suite à la directive n°21 d'Adolf Hitler, le *Generalmajor* Erich Marcks, chef d'état-major de la *18. Armee*, propose une première mouture particulièrement hardie pour une guerre à l'Est devant débuter au printemps 1941. S'appuyant sur le principe de la concentration des moyens, le plan « Marcks » néglige le Nord du théâtre des opérations au profit d'une gigantesque prise à revers par le Sud conduite par deux « pinces » : « *tandis qu'un large front resterait immobile entre le golfe de Riga et le Dniepr supérieur, un groupement Sud, très étoffé, pousserait au travers de l'Ukraine jusqu'au bassin Donetz, ce qui contraindrait le gros des forces russes basées en Russie occidentale à livrer bataille à front renversé et ainsi à les repousser contre le front allemand passif.* »

CARTE N°2 : LE PLAN « PAULUS »

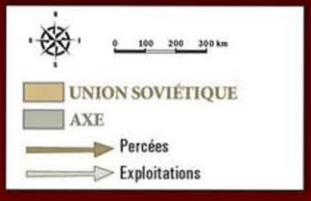
Considérant le plan proposé par Marcks comme trop peu ambitieux, le *Führer*, qui souhaite une offensive sur un front le plus large possible afin de disloquer à la fois l'Armée Rouge et le régime soviétique, confie le projet à Friedrich Paulus, alors chef d'état-major à la *6. Armee*. Dans sa version de l'hiver 1940-41, « Barbarossa » inaugure le principe d'une triple poussée opérée par trois *Heeresgruppen* comprenant chacune une ou deux *Panzergruppen* chargées de déborder et d'encercler le gros des forces ennemies. À triple offensive, triple objectif ! Leningrad, capitale russe historique, au Nord ; Kiev, capitale ukrainienne, au Sud ; Smolensk puis Moscou, cœur politique et industriel de l'Union soviétique, au centre. La première phase des opérations achevée, le coup fatal sera alors porté en direction du Don et de la Volga, et les restes de l'Armée Rouge balayés jusqu'à la Caspienne et l'Oural.

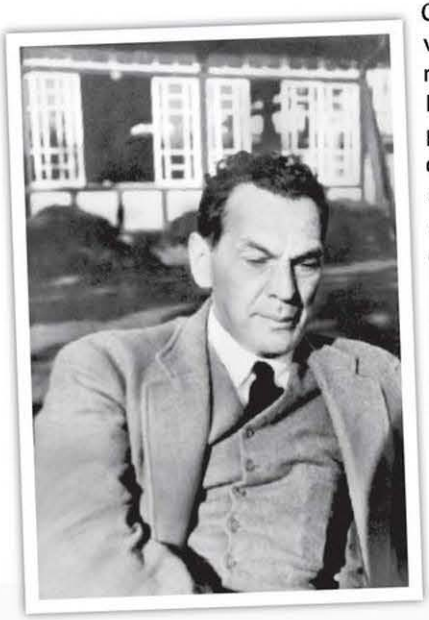
OU LA GÉNÈSE DE « BARBAROSSA »

mis au point à partir de l'automne 1940. Malgré des caractères communs, ces plans exposent la double problématique posée au commandement allemand qui sera peut-être à l'origine de son échec en Russie : comment concilier, avec toute l'efficacité nécessaire, des objectifs d'ordre strictement politique, c'est-à-dire abattre le régime stalinien et assurer l'extension de l'espace vital allemand à l'Est, à des objectifs purement militaires, dont la destruction de l'Armée Rouge avant qu'elle ne puisse se renforcer et utiliser les inépuisables ressources démographiques et économiques de l'empire soviétique ?

CARTE N°3 : LE PLAN « HITLER »
Une nouvelle fois amendé par Hitler, le plan définitif d'attaque à l'Est conçu par l'*Oberkommando des Heeres* conserve les mêmes fondamentaux que le précédent tout en opérant un basculement des priorités qui ne sera pas sans conséquences lors des opérations réelles. Si la mission de la *Heeresgruppe* « Süd » demeure à peu près inchangée, la *Heeresgruppe* « Mitte » doit détacher vers Leningrad une partie de ses forces mécanisées après avoir pris Smolensk et détruit le gros de l'Armée Rouge à l'Ouest. La poussée en direction de Moscou ne doit être reprise qu'après la chute de l'ancienne capitale des Tsars. En son temps, Napoléon n'avait-il pas commis l'erreur de « foncer » sur Moscou en délaissant Saint-Pétersbourg et, ce faisant, échoué à faire tomber l'Empire russe ?

CARTE N°4 :
LE DÉROULEMENT DE « BARBAROSSA »
Après des succès initiaux retentissants et la destruction d'une partie importante de l'Armée Rouge à l'Ouest, l'opération « Barbarossa » s'enlise. La *Wehrmacht* se révèle incapable de maintenir une pression constante sur l'ensemble de la ligne de front. Kiev est prise et Rostov-sur-le-Don atteinte mais ni Leningrad ni Moscou ne tomberont. À l'automne, l'opération « Typhon », ultime effort en direction des flèches du Kremlin, sera brisée par le terrible hiver russe et les troupes sibériennes.





▲ Richard Sorge, l'un des espions les plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale, n'est pas tenu en très haute estime par Staline. Il n'en fournira pas moins des informations vitales pour Moscou, durant tout le conflit, avant d'être démasqué au Japon, où il opérait, et d'y être pendu. Bundesarchiv-Bildarchiv

Cette divergence de vues scelle le sort des négociations, mais le *Führer* s'arrange pour faire diffuser des informations sur un hypothétique « partage du monde » entre l'Axe et Moscou, de manière à brouiller davantage les relations anglo-soviétiques.

Staline fait d'autant moins confiance aux Britanniques que ces derniers envoient un corps expéditionnaire en Grèce, pour aider cette dernière à repousser l'invasion italienne : les impérialistes londoniens ne prépareraient-ils pas une offensive vers la mer Noire ? Mieux encore pour Hitler, l'échec officieux de la conférence de Berlin (qu'il ne voulait ni ne pouvait faire aboutir) lui donne l'opportunité de développer auprès de ses généraux l'argument de la « guerre préventive » pour justifier plus avant « Barbarossa ». C'est à effet d'anticiper une invasion communiste que la *Wehrmacht* doit attaquer la première ! Pourtant, comme le témoignera Paulus à Nuremberg, en 1946, aucun des planificateurs de l'opération n'a eu le sentiment d'élaborer une offensive préventive, qui ne relève que du prétexte. Quant à Staline, il agit exactement comme le souhaite Hitler, en renforçant son potentiel militaire à l'Ouest et en massant plusieurs formations aux frontières, au printemps 1941 ; mais loin de correspondre à des préparatifs d'attaque, ces manœuvres s'inscrivent dans une stratégie diplomatique alternant concessions et fermeté : pour éviter de trop céder, Staline a besoin d'étaler, lui aussi, sa force.

Comment Staline peut-il d'ailleurs espérer une solution diplomatique au durcissement des rapports germano-soviétiques ? Ses espions l'informent presque quotidiennement des transferts de troupes allemandes à l'Est. Dès le 27 août 1940, l'antenne du *GRU* à Paris signalait que « *les Allemands ont abandonné une offensive contre l'Angleterre. Les préparatifs, qui se poursuivent apparemment pour une telle éventualité, sont simplement destinés à cacher le mouvement des forces allemandes vers l'Est, où se trouvent déjà 106 divisions.* » Les alertes se multiplient au printemps suivant, émanant de nombreux réseaux d'espionnage, de l'agent Richard Sorge (en poste au Japon) à « l'Orchestre rouge » infiltré en Allemagne. Mais ces informations, parfois contradictoires, proviennent d'agents dont le dictateur soviétique se méfie (il assimile même Sorge à de la « *merde idéologique* » et lui reprochera de « *trop fréquenter les bordels* » !). Leur portée est aseptisée par les synthèses analytiques des officiers supérieurs du *NKVD* et du *GRU*, soucieux de ne pas contredire

◀ Malgré l'inscription « Verboten » (« interdit ») peinte sur la tourelle, des *Gebirgsjäger* examinent la carcasse d'un *Cruiser Tank Mk. II* (A10) du corps expéditionnaire britannique en Grèce, un engin armé d'un canon de 40 mm mais pourvu d'un blindage bien trop faible qui en fait une cible facile pour les *Panzer*. Les moyens envoyés par Londres dans les Balkans sont trop peu nombreux pour pouvoir espérer résister efficacement à la *Wehrmacht*, même si un repli efficace permettra à ces éléments d'infliger de lourdes pertes aux *Fallschirmjäger* en Crète, en mai 1941.
Archives of the Modern Conflict R00441-01

le « patron ». Pire encore, elles se révèlent noyées sous un flot d'autres renseignements témoignant d'une volonté allemande d'en finir avec la Grande-Bretagne exclusivement.

INTOXICATIONS ALLEMANDES

C'est que Hitler a organisé une vaste opération d'intoxication, tant à destination des Britanniques que des Soviétiques : les premiers doivent croire qu'ils encourent un péril mortel et négocier avant qu'il ne soit trop tard, tandis que les seconds sont censés en déduire qu'ils n'ont rien à craindre cette année. Le contre-espionnage nazi a infiltré deux réseaux patronnés par l'ambassade soviétique à Berlin, utile moyen de communiquer de fausses informations au futur ennemi. Le « résident » du *NKVD/GUGB* à Berlin, Amaïk Koboulov, agent expérimenté en contact avec la cellule allemande de « l'Orchestre rouge », est ainsi victime d'un agent double, le journaliste letton Oreste Berlinks, nom de code « Litseist », taupe nazie jugée très fiable par le Soviétique ! Dans le même temps, de fausses divisions sont « amassées » dans le Pas-de-Calais et la Belgique, où les rejoindront des « chalands » imaginaires. Le *Generalleutnant* Paulus, le 16 mai 1941, se rend à l'Ouest pour accroître l'état d'alerte en Norvège, tandis que le *Reichsmarschall* Göring en personne se déplace à Paris, à la fin du même mois, pour proclamer aux chefs de la *Luftwaffe* basée en France que l'invasion de la Grande-Bretagne est imminente. Le durcissement du « *Blitz* », l'envoi du cuirassé *Bismarck* dans l'Atlantique, le soulèvement antibritannique de l'Irak, la menace d'une collaboration militaire avec Vichy, l'envoi de l'*Afrika-Korps* en Libye, la multiplication des *U-Boote* non seulement doivent contraindre Londres à signer la paix par souci de limiter les dégâts – Hitler et Ribbentrop pressent à la même époque les Japonais d'entrer en guerre – mais sont encore supposés corroborer chez Staline la thèse d'une guerre totale contre l'Angleterre. L'amassement de troupes à l'Est, enfin, est présenté comme répondant au souci de sécuriser les Balkans et d'entraîner la *Wehrmacht* aux futures opérations contre la Grande-Bretagne, à proximité de la frontière soviétique certes, mais surtout… loin des regards anglais.

L'intoxication allemande est si efficace que, le 19 mars 1941, le *Foreign Office* affirme de nouveau que l'Allemagne compte bel et bien vaincre la Grande-Bretagne au cours de l'année, l'offensive contre l'URSS ne pouvant être lancée que postérieurement à cette victoire à l'Ouest. Churchill avertit certes Staline, le 3 avril 1941, que les Allemands ont transféré trois *Panzer-Divisionen* de Roumanie au sud de la Pologne, mais le chef communiste tient ce message pour de la provocation. L'Angleterre, seule dans la guerre, n'a-t-elle pas intérêt à prolonger sa politique des années trente, à savoir négocier avec l'Allemagne pour laisser à cette dernière les mains libres à l'Est ?

À ce titre, l'envolée de l'adjoint de Hitler, Rudolf Hess, vers la Grande-Bretagne le 10 mai 1941 ne peut qu'alimenter ses soupçons anti-britanniques. Hess, contrairement à une idée reçue, a agi sur instruction express du *Führer*, lequel l'a chargé d'une mission de paix à destination de l'Angleterre. Il est vite arrêté et emprisonné, Churchill tenant à damer le pion à ses adversaires politiques qui pourraient profiter de l'occasion pour le destituer et en appeler à la clémence du dictateur nazi. En définitive, Hitler ne peut que désavouer officiellement l'« initiative » de son « dauphin » et le faire passer pour déséquilibré après constat de son échec, sous peine d'attirer l'attention du Kremlin sur son double-jeu. L'Angleterre reste donc dans la guerre, mais Staline se méfie plus que jamais de cette dernière. Et si Hess parlementait avec les « capitalistes bourgeois » ? Plus que jamais, le Soviétique a besoin de couvrir ses arrières. Le 13 avril 1941, il remporte un beau succès diplomatique en signant avec le Japon un pacte de non-agression valable cinq ans. Alors qu'il assiste au départ des diplomates nippons, il prend à part l'attaché militaire allemand à Moscou, Hans Krebs, et lui déclare sans ambages : « *Nous resterons vos amis contre vents et marées !* »

◀ **Page de gauche :** Des *Panzerschützen* sont sortis de leurs *Panzer III Ausf. F* ou *H* pour faire une halte sur une route côtière grecque lors de l'opération « Marita ». D'autres font le tour de leurs engins pour inspecter la mécanique, soumise à rude épreuve sur le sol accidenté des contrées yougoslaves et grecques. Les hommes ont disposé des drapeaux du *Reich* pour faciliter la reconnaissance des chars par les appareils de la *Luftwaffe*, totalement maîtres du ciel en ce mois d'avril 1941. La campagne des Balkans est lancée par Hitler pour trois raisons : punir la Yougoslavie qui a renié son adhésion au Pacte tripartite, venir en aide à l'allié italien enlisé sur le front grec et prévenir toute tentative de débarquement britannique dans la région pendant que la *Wehrmacht* serait engagée en Union Soviétique.
Archives Caraktère Coll. Kadari

▶ Sous la surveillance de *Gebirgsjäger*, ces soldats yougoslaves déposent les armes. La soudaineté de l'invasion allemande prend de court une Armée yougoslave dont la mobilisation n'est pas achevée et dont l'unité est loin d'être évidente, puisque les Croates ne s'associent guère à la défense d'une patrie dont la direction reste avant tout le monopole des Serbes. Beaucoup de citoyens mobilisés mais n'ayant pu rejoindre à temps leur unité vont gagner les montagnes et intégrer les rangs des deux principaux mouvements de résistance aux Allemands : les Partisans communistes de Tito et les Tchetniks serbes de Mihailovic. Les uns comme les autres feront échouer les plans de Hitler, puisque les Balkans ne seront jamais sécurisés et mobiliseront des troupes qui auraient été bien plus utiles sur l'*Ostfront*. Bundesarchiv-Bildarchiv

L'extension allemande dans les Balkans pourrait démentir une telle amitié, mais Hitler pousse la perversité jusqu'à présenter la chose comme un moyen de s'attaquer… à l'empire britannique engagé en Grèce. Excitant les visées annexionnistes et l'anticommunisme des États d'Europe centrale, il a réussi à faire adhérer à l'Axe la Hongrie, la Roumanie, la Slovaquie en novembre 1940, puis la Bulgarie (qui rallie officiellement le Pacte tripartite en mars 1941) ainsi que la Yougoslavie.

Mais ce dernier pays fait l'objet d'un coup d'État, le 27 mars. Le nouveau régime répudie l'alliance allemande et, désireux de se cantonner dans une stricte neutralité, il propose un pacte de non-agression à l'Allemagne. De son côté, Staline conclut un traité d'amitié avec les Yougoslaves, dans l'unique souci de « neutraliser » la région et d'amener Hitler à la table des négociations. Rien de bien dangereux pour le *Reich* en définitive, mais le *Führer* saisit aussitôt l'occasion au vol pour imposer dans l'urgence l'anéantissement de l'État yougoslave. Le 6 avril, la *Luftwaffe* détruit Belgrade, tuant 17 000 personnes, tandis que d'Italie, d'Autriche, de Hongrie, de Roumanie et de

▶ Assistés de l'*Oberstleutnant* Sigurd-Horstmar *Freiherr* von Beaulieu-Marconnay (à gauche) et l'*Oberst* Günther Angern (à droite), le *Generalfeldmarschall* Wilhelm *Ritter* von Leeb et le *Generaloberst* Erich Hoepner font le point de la situation le 30 juin 1941, huit jours après le déclenchement de « Barbarossa ». Leeb a en charge la *Heeresgruppe* « Nord » qui se voit attribuer la mission de prendre Leningrad. La *Panzergruppe 4* de Hoepner évolue en pointe du dispositif de Leeb, s'enfonçant dans les Pays baltes avant de buter sur les contre-attaques retardatrices des T-34 et autres KV, des chars qui constituent une désagréable surprise pour les Allemands. Bundesarchiv-Bildarchiv

Bulgarie plusieurs colonnes déferlent sur le pays. En deux semaines, la Yougoslavie est vaincue et occupée. La *Wehrmacht* peut alors se consacrer le mois suivant à la conquête de la Grèce, puis au spectaculaire – mais sanglant – assaut aéroporté contre la Crète.

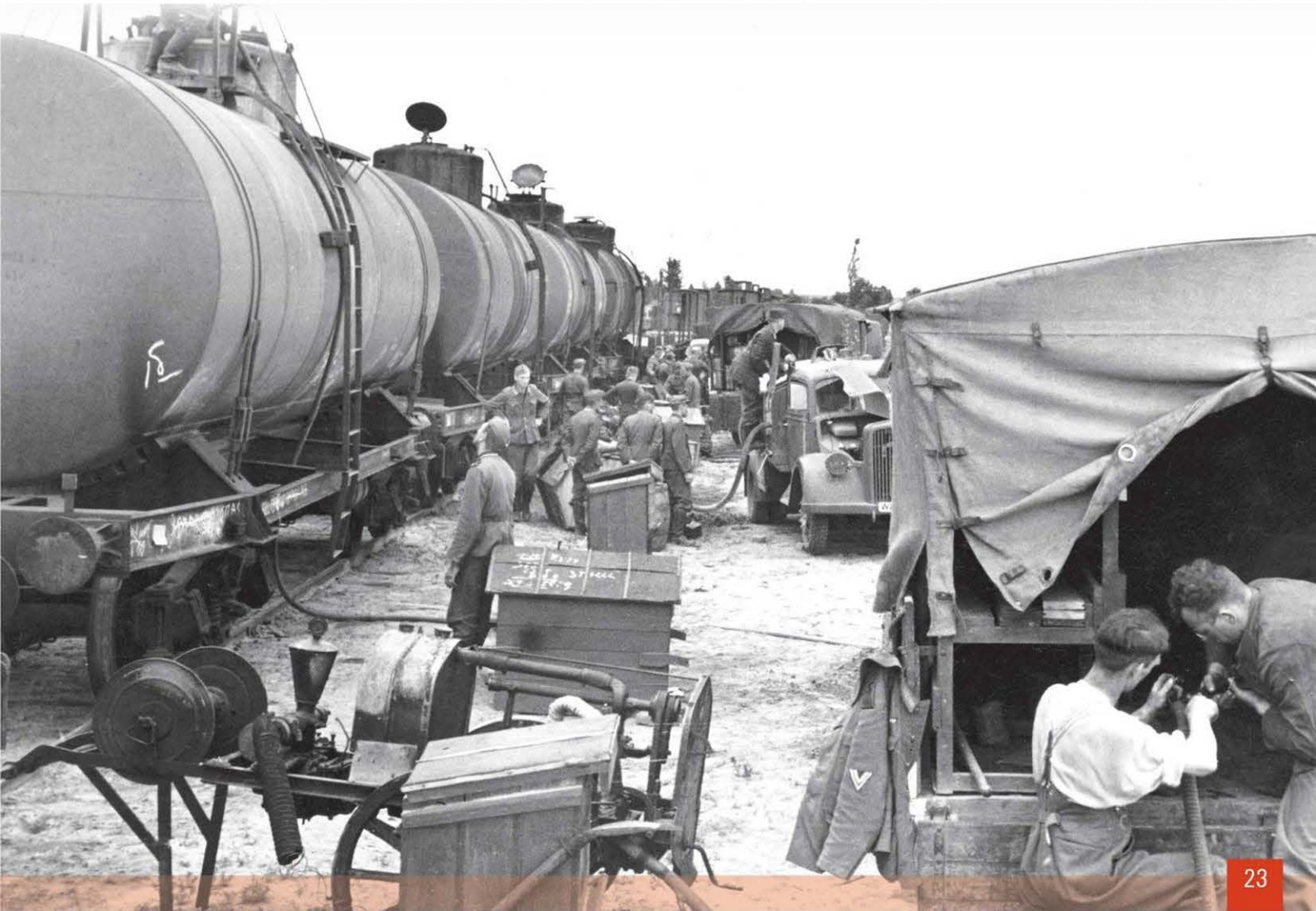
On a pu dire que ce déchaînement militaire contre les Balkans avait fait perdre à l'Allemagne quelques précieuses semaines pour le déclenchement de « Barbarossa », la *Wehrmacht* allant être rattrapée par l'hiver devant Moscou. Rien de plus faux. Tout d'abord, la Directive n°21 prévoyait seulement que les préparatifs militaires devaient être achevés à la mi-mai 1941, époque où d'ailleurs le dégel printanier soviétique transforme les chemins et les routes en rivières boueuses, terrain impraticable pour les *Panzer*. Tout au plus, les réparations des blindés allemands engagés dans cette campagne ont-elles réduit le stock des pièces détachées, mais pas de manière significative pour gêner l'invasion de la Russie.

À dire vrai, l'offensive allemande dans les Balkans a, aussi paradoxal que puisse paraître l'affirmation, accru les chances de succès allemand à l'Est. Tout d'abord, Hitler raffermit son emprise sur l'Europe, par ce sanguinaire « rappel à l'ordre » à Budapest, Bucarest et Sofia d'une part, par l'attribution de portions de la Yougoslavie et de la Grèce à ses alliés d'autre part. Ensuite, ce déferlement militaire aboutit à un nouvel échec britannique, un de plus après les succès de Rommel et du *Bismarck*, et laisse entendre que le prochain objectif de Berlin est de prendre pied au Levant vichyste et en Irak (ce dernier pays s'étant insurgé contre les Britanniques). Utile moyen de faire pression sur Londres pour la contraindre à la paix et d'indiquer aux Soviétiques que l'Armée allemande privilégie le combat contre l'Angleterre. Or, le 30 avril, le *Führer* a fixé la date du déclenchement de « Barbarossa » au dimanche 22 juin 1941.

Les concentrations de forces allemandes en Europe de l'Est ne passent certes pas inaperçues de Staline, d'autant que la *Luftwaffe* accroît ses vols de reconnaissance dans le ciel soviétique. Pourtant, il persiste dans sa croyance selon laquelle Hitler est aussi rationnel que ses prédécesseurs wilhelmiens et weimariens. Il estime que son homologue nazi est tiraillé entre deux factions, l'une « pacifiste », l'autre « belliciste », ignorant que ces déchirements internes à l'appareil d'État allemand ne sont qu'une savante intoxication. Bref, il croit encore à la possibilité d'un « nouveau Rapallo » ! Ses espoirs sont certes confirmés par l'attitude de l'ambassadeur allemand à Moscou, le très russophile comte Werner von Schulenburg, qui consacre ses efforts à éviter tout conflit germano-soviétique et entame, en mai 1941, des démarches en vue d'organiser une rencontre au sommet entre les deux dictateurs. Hitler le laisse agir. Jusqu'au bout il fera miroiter à Staline la possibilité d'un accord de dernière minute, comme tel avait été le cas en août 1939.

« *APPEASEMENT* » À LA SOVIÉTIQUE

Staline, lui, a le souci d'éviter toute provocation. Dans ce contexte, le général Joukov, chef de l'état-major général, milite prudemment en faveur d'une offensive préventive ayant pour but de désorganiser le dispositif allemand, mais il se heurte à un refus catégorique de son ombrageux « patron ».



▼ Les wagons-réservoirs d'un convoi ferroviaire sont vidés dans des Opel Blitz citernes, afin que ceux-ci puissent acheminer l'essence sur le front. Les immenses distances caractérisant l'Union Soviétique entravent la logistique de l'*Ostheer*, d'autant que les routes du pays ne sont en réalité que des pistes poussiéreuses et que ses voies ferrées présentent un écartement différent de celui des occidentales ! Aussi, les Allemands sont-ils obligés de réadapter les rails soviétiques à l'écartement européen standard, un travail long et fastidieux. Bundesarchiv-Bildarchiv

▶ Le *Generalmajor* Erich Brandenberger, *Kommandeur* de la *8. Panzer-Division*, s'entretient avec son supérieur, Erich von Manstein, qui préside alors aux destinées du *LVI. Armee-Korps*. La division de Brandenberger va s'illustrer à Dvinsk, à l'issue d'une dure bataille contre des éléments blindés russes lancés dans une vigoureuse contre-attaque. Bundesarchiv-Bildarchiv

▶ Penché sur une carte d'état-major, lunettes sur le nez, le *General der Panzertruppen* Georg-Hans Reinhardt, chef du *XXXXI. Armee-Korps*, transmet ses consignes à l'un de ses généraux, Walter Krüger (à ne pas confondre avec son homonyme de la *Waffen-SS*). Le corps d'armée de Reinhardt est celui qui s'enfoncera le plus loin dans le dispositif de l'Armée rouge, en direction de Leningrad, l'ancienne Saint-Pétersbourg. Bundesarchiv-Bildarchiv

L'Armée rouge n'est pas prête, et deux *Kriegspiele* ont démontré ses fragilités opérationnelles. Le corps des officiers peine à se remettre des purges. Les fortifications sont plus que lacunaires. Le Commissariat aux transports n'a prévu aucun plan de mobilisation des lignes de chemins de fer en cas d'invasion nazie. Staline est le premier responsable de cette incurie : sa paranoïa a décimé ses experts, ses incohérences stratégiques ont sérieusement érodé ses défenses frontalières. Comme il sait que la *Wehrmacht* ne possède pas d'équipements d'hiver, ce qui l'amène à penser qu'il n'a plus rien à craindre au-delà de l'été, il multiplie les avances pour gagner du temps. En vue de garder le contrôle sur la diplomatie et l'armée, il se fait nommer, le 6 mai 1941, chef du gouvernement soviétique. L'ambassadeur Schulenburg ne s'y trompe pas : « *À mon sens, Staline s'est alarmé de la tension croissante des rapports germano-soviétiques et en rend la diplomatie maladroite de Molotov responsable. Il juge la situation internationale très grave et vient d'assigner à sa politique étrangère un objectif d'une extrême importance qu'il espère atteindre par ses efforts personnels : préserver l'URSS d'un conflit avec l'Allemagne.* »

Début juin 1941, l'ambassadeur britannique à Moscou, *Sir* Stafford Cripps, est brusquement rappelé à Londres pour des consultations. En effet, les Britanniques redoutent la conclusion d'un nouveau pacte Molotov-Ribbentrop et tiennent à décourager les Soviétiques de faire des concessions au *Reich*, en particulier s'agissant du Moyen-Orient. L'initiative, toutefois, est bien malheureuse, car Staline redoute plus que jamais une entente inopinée entre l'Allemagne et l'Angleterre. Ce terrible malentendu n'augure rien de bon pour l'avenir des relations anglo-russes, de sorte que, le 14 juin, l'Agence Tass (l'agence de presse officielle de l'URSS) annonce que le pacte germano-soviétique est scrupuleusement respecté par les parties signataires, que « *les milieux soviétiques intéressés considèrent en conséquence comme dénuées de tout fondement les rumeurs selon lesquelles l'Allemagne aurait l'intention de rompre le pacte et d'attaquer l'URSS* [...] *Toute la politique pacifiste de l'URSS montre bien que celle-ci entend observer les clauses du pacte germano-soviétique, et toute rumeur concernant des préparatifs militaires soviétiques est manifestement absurde.* » Dans ce contexte, les rumeurs de guerre sont assimilées à des provocations occidentales.

Et pourquoi en serait-il autrement ? La veille, le « *Völkischer Beobachter* », l'organe de presse du Parti national-socialiste, annonçait que la bataille de Crète constituait un dernier terrain d'entraînement avant l'assaut final contre la Grande-Bretagne. Le numéro sera saisi par la police... non sans avoir été mis en évidence à l'attention de la presse étrangère. En vérité, cette comédie a été dirigée par Hitler et Goebbels, lesquels simulent d'ailleurs une disgrâce du second pour avoir laissé paraître une telle révélation des plans de guerre allemands ! Le propagandiste nazi note ainsi dans son journal : « *Je fais répandre des rumeurs extravagantes : que Staline va venir à Berlin, que des drapeaux rouges sont déjà confectionnés, etc.* » Le « poker menteur » se poursuit : le 17 juin, un train de marchandises allemand franchit la frontière russe, apporte des chars d'assaut Skoda et des instruments d'optique dernier cri pour les sous-marins.

Les rapports des services de renseignements soviétiques annonçant l'imminence de l'invasion allemande ne sont pas pris au sérieux par Staline : ce serait admettre la faillite d'une politique menée depuis trop longtemps. Joukov lui suggère, le 14 juin, de placer les troupes en état d'alerte. Proposition rejetée. Et pourtant, les indices s'accumulent. La Finlande, le 9 juin, amorce la mobilisation de ses troupes. Ses généraux travaillent en coopération avec des attachés militaires de la *Wehrmacht*. Le 18 juin, la Turquie et l'Allemagne concluent un pacte d'amitié – ultime étape avant l'alliance ? Le personnel diplomatique allemand en poste en Union soviétique commence à être évacué. En mai, les garde-frontières soviétiques ont capturé 353 saboteurs venus des lignes allemandes, 108 dans les dix premiers jours de juin. L'évidence de la confrontation saute désormais aux yeux de tous – y compris même de Tchang Kai-Shek, dont les prédictions seront transmises au *Komintern* par les communistes chinois !

DERNIÈRES HEURES DE « PAIX »

Le « *week-end fatal* » du 22 juin approche. Le 14 juin, Hitler réunit une dernière fois ses généraux, en appelle une fois de plus à la nécessité de vaincre l'Union soviétique pour mieux décourager l'Angleterre, proclame que tout sera fini avant Noël.

▼ À proximité d'une batterie d'artillerie alignant des pièces de *10,5cm*, un officier allemand scrute le terrain avec ses jumelles, à bord de son semi-chenillé de commandement, probablement un *Sd.Kfz. 251/3*. Des milliers de soldats allemands vont entretenir l'illusion d'une victoire rapide, aux vues des progrès réalisés durant les premières semaines de l'opération « Barbarossa ». La plupart déchanteront l'automne venu, compte tenu de l'immensité du territoire à conquérir, de la résistance acharnée de l'Armée rouge, de la boue provoquée par la pluie sur les routes ou de l'activité des partisans. Bundesarchiv-Bildarchiv

L'ultime décision doit être prise le 21 juin, à 13 heures : le mot de code « Altona » sera diffusé aux troupes si l'attaque est annulée, « Dortmund » si elle est confirmée. Le 19, la *Kriegsmarine* mouille des mines dans la Baltique et envoie ses *U-Boote* en position de combat. Les missions de reconnaissance s'intensifient. Le 21 juin à 18 heures, Molotov s'entretient au Kremlin avec l'ambassadeur Schulenburg, lui expose que des rumeurs circulent sur un mécontentement allemand vis-à-vis de l'Union soviétique, se plaint des violations de l'espace aérien russe. *« Il n'y aucune raison pour que le gouvernement allemand soit mécontent de la Russie »* pleurniche le commissaire aux Affaires étrangères. Schulenburg promet d'en référer à son gouvernement. Le mot de code « Dortmund » a été communiqué aux forces armées allemandes cinq heures auparavant…

Staline se réfugie dans l'immobilisme, pour ne pas pousser Hitler à franchir le Rubicon. « *En observant minutieusement les Russes,* témoignera Heinz Guderian, qui commande alors la *Panzergruppe 2* installée au centre du futur front, *j'acquis la conviction qu'ils ne savaient rien de nos intentions. Dans la cour de la citadelle de Brest-Litovsk, sur laquelle plongeaient nos vues, ils s'exerçaient à défiler par sections au son d'une musique. Les fortifications de la rive, le long du Bug, étaient inoccupées. Les travaux à ces ouvrages avaient fait très peu de progrès perceptibles durant les dernières semaines.* » Certes, la police politique soviétique procède à des vagues d'arrestations d'« éléments contre-révolutionnaires » dans les Pays baltes depuis le mois de mai, pour prévenir tout mouvement insurrectionnel. Par ailleurs, en parfaite désobéissance des directives de Staline, l'amiral Kuznetsov, commissaire à la Marine, organise, à partir du 19 juin, le camouflage et la dispersion de ses navires. Il place la Flotte en état d'alerte le 21, et se trouve être le seul à agir ainsi. Le même jour, à 2h40, le major-général Klimovskikh, chef d'état-major de la région militaire spéciale de l'Ouest, signale un accroissement des vols de reconnaissance allemands, ainsi que la disparition des barbelés dans certains secteurs. Même son de cloche chez le général Kirponos, chef de la région militaire spéciale de Kiev.

Mieux encore, un soldat allemand de l'*Infanterie-Regiment 222* de la *74. Infanterie Division*, Alfred Liskow, déserte le 21 juin, se revendique lui-même prolétaire communiste et annonce que l'attaque est prévue pour le lendemain à 4 heures. Il confirme en cela les déclarations de deux autres transfuges, un Lituanien qui rejoindra les lignes de la 5e division russe de fusiliers, et un soldat originaire de Berlin, Wilhelm Korpick. Informé des

▼ Cette célèbre photographie montre deux *Landser* prêts à s'élancer à l'assaut des positions soviétiques aux premières heures de « Barbarossa ». L'un s'apprête à lancer avec détermination son « presse-purée », surnom donné par la troupe à la grenade à manche de la *Heer*, sous la couverture de son camarade, Mauser 98k en mains, tendu à l'extrême. Il s'agit bien entendu d'un cliché de propagande. La *Propaganda-Kompanie* va s'en donner à cœur joie pour mettre en avant les exploits du soldat allemand lancé par le *Führer* dans la « Croisade contre le bolchevisme ». US Nara

révélations de ce dernier, Staline réplique que ce déserteur n'est qu'un provocateur et il ordonne de le faire fusiller. Mais toutes ces alertes remontent au sommet de la hiérarchie, de sorte qu'à 18h30, Staline réunit au Kremlin les principaux pontes du régime, notamment Molotov, Beria (chef du *NKVD*), Vorochilov, Malenkov, Voznessenski (responsable de la Planification), l'amiral Kuznetsov et le maréchal Timochenko (commissaire à la Défense), rejoints par Joukov deux heures plus tard. Il en résulte qu'une directive générale sera adressée à l'Armée rouge, censée entrer en vigueur le lendemain à 2h30, signalant la possibilité d'une attaque allemande. Mais les instructions demeurent désespérément vagues : « *Nos forces ont pour tâche d'éviter tout type d'action provocatrice qui pourrait avoir pour conséquence des complications graves.* » Peu avant de quitter le Kremlin pour rejoindre sa datcha, Staline confie à ses séides : « *Je pense que Hitler nous provoque.* [...] *Serait-il possible qu'il ait décidé la guerre ?* »

Hitler, lui, patiente à Rastenburg, son nouveau quartier-général de Prusse Orientale. Dans quelques heures, les vingt années qu'il aura consacrées à ce projet de conquête, le point d'orgue de toute sa politique, vont trouver leur aboutissement. Goebbels, venu discuter avec lui de la proclamation officielle au peuple allemand, le trouve surmené. Mais « *à mesure que la décision approche, le* Führer *est libéré d'un cauchemar* », note le propagandiste nazi. En apparence, Hitler est confiant : « *Un coup de pied dans cette baraque pourrie et tout s'écroulera.* » En apparence, seulement, car il ajoutera : « *Le début d'une guerre ressemble toujours à l'ouverture d'une porte dans une pièce plongée dans l'obscurité. On ne sait jamais ce qui s'y cache.* »

Le 22 juin, à 2h30 du matin, il décide de s'accorder quelques heures de sommeil. Les bombardiers de la *Luftwaffe* viennent de décoller, ayant pour cibles 66 aérodromes « rouges », tandis qu'un train soviétique chargé de blé franchit la frontière allemande, ultime exécution du pacte du 23 août 1939... À 3h15 exactement, l'artillerie allemande ouvre le feu, de la Baltique à la mer Noire. L'effet de surprise est total. Cette fois, la guerre est déclarée ! ■

LA THÉORIE DU "BRISE-GLACE"

En juin 1985, paraît dans le « *Journal of the Royal United Services Institute* » un article d'un certain « Viktor Suvorov » visant à démontrer une théorie passablement fantastique : l'opération « Barbarossa » aurait en fait devancé de quelques semaines une invasion de l'Europe par l'Armée rouge, laquelle aurait employé, à côté d'un armement de pointe et de milliers de chars légers BT amenés à foncer sur les autoroutes allemandes, des « *centaines de milliers de parachutistes* » aidés de… chars volants. Staline aurait ainsi sciemment poussé Hitler à s'engager progressivement dans une guerre avec les puissances occidentales, de manière à le frapper dans le dos, le moment venu. Quoique mise en pièces quelques mois plus tard – et dans la même revue – par l'historien Gabriel Gorodetsky, cette thèse saugrenue n'en a pas moins prospéré, et tout d'abord parmi des historiens conservateurs d'Allemagne de l'Ouest, désireux de faciliter l'assimilation du stalinisme au nazisme, puis chez plusieurs chercheurs russes postérieurement à la chute du communisme, sans oublier certains historiens français. « Suvorov », lui-même, publiera plusieurs ouvrages pour étayer ses « certitudes » dont un, paru en français, en 1990, sous le titre « Le brise-glace ».

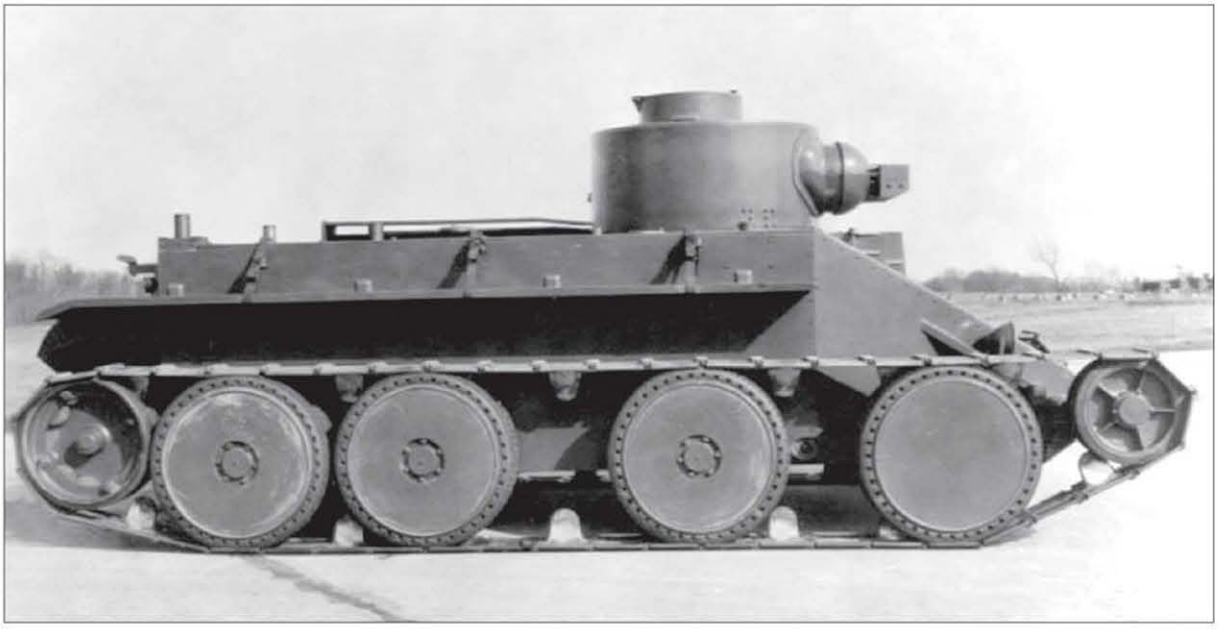
◀ Dépourvu de ses chenilles, ce BT-5 a été assemblé à l'aide de rivets. Plus facile à mettre en œuvre que les soudures, cette technique n'assure cependant pas une protection optimale, car les rivets ont la facheuse tendance de se détacher en cas de coup au but. La suspension, de type Christie, repose sur quatre grandes roues caoutchoutées indépendamment suspendues par des ressorts hélicoïdaux placées de chaque côté. Associée à un puissant moteur M-17 développant 450 chevaux, elle permet au char d'atteindre la vitesse, sur route, de 52 km/h avec ses chenilles et de 72 km/h sur roues ! Droits Réservés

Derrière le pseudonyme de « Suvorov » se dissimule en fait Vladimir Rezun, ancien officier de l'Armée rouge et du *GRU* [service de renseignement militaire soviétique – NdlR], passé à l'Ouest en 1978, et qui connaît fort bien, à ce titre, les méthodes d'induction en erreur du grand public. Or, sa démonstration repose précisément sur des affirmations inexactes, des omissions, des citations tronquées ou extraites de leur contexte, à partir non pas d'archives soviétiques mais de témoignages et documents bien connus en Occident depuis plusieurs décennies. « Le brise-glace », notamment, est structuré en une série désordonnée d'insinuations censées conduire le lecteur à adhérer, progressivement, à l'idée d'un Staline préparant activement une offensive de grand style devant se déclencher en juillet 1941.

C'est ainsi que Rezun en vient à déformer le sens des documents. Page 149 de l'édition française de l'ouvrage, il nous livre cet extrait d'un rapport de Schulenburg, l'ambassadeur allemand à Moscou : « *Dans le domaine de la politique étrangère, Staline s'est fixé un but d'une importance exceptionnelle qu'il ambitionne d'atteindre tout seul* », ce qui sous-entend l'existence d'un projet de conquête de l'Europe qu'aurait percé à jour le diplomate allemand. Or, « Suvorov » a tronqué la version exacte du rapport de Schulenburg, de manière à en dénaturer la signification : « *À mon sens, Staline s'est alarmé de la tension croissante des rapports germano-soviétiques et en rend la diplomatie maladroite de Molotov responsable. Il juge la situation internationale très grave et vient d'assigner à sa politique étrangère un objectif d'une extrême importance qu'il espère atteindre par ses efforts personnels : préserver l'URSS d'un conflit avec l'Allemagne.* »

« Suvorov » n'est pas plus crédible lorsqu'il invoque les déclarations du *Generalfeldmarschall* Keitel et du *Generaloberst* Jodl, selon lesquelles l'invasion de la Russie était « préventive ».

◀ **Page de gauche :** Train chargé de chars BT-7 modèle 1937. Souvent confondus par les Allemands avec le T-34/76, les *Bistrokhodny Tank* (chars rapides) sont les ancêtres directs du char moyen soviétique. En effet, ils inaugurent la fameuse suspension conçue par l'ingénieur américain Christie ainsi que le principe des blindages inclinés. Pour une machine de 13,8 tonnes, le BT-7 affiche des performances époustouflantes avec une vitesse de pointe de l'ordre de 86 km/h. Toutefois, ces chiffres sont obtenus sur route et sans chenilles. Cette vélocité ne présente pas de réel avantage au combat, surtout si les chars doivent quitter les itinéraires carrossables. Archives Caraktère Coll. Kadari



▶ Le petit *Medium Tank* T3 de Walter Christie est le « père » des chars rapides russes BT. Si, dans les années 1930, la technologie révolutionnaire développée par l'ingénieur américain ne séduit pas les décideurs de l'*US Army* (isolationnisme et coupes sombres budgétaires obligent...), elle est en revanche appréciée par les états-majors soviétiques, avides de matériels nouveaux et modernes. Il convient en effet de se souvenir que, à cette époque, l'URSS est soumise à un blocus de la part des grandes puissances occidentales quant aux armements. Copiée puis améliorée par les Russes, qui en achètent le brevet, cette suspension va faire les beaux jours des chars de l'Armée rouge. US Nara

Il ne tient pas compte du fait que ces deux officiers, totalement inféodés à Hitler, cherchaient à sauver leur tête devant leurs juges de Nuremberg. Leurs allégations ont en outre été totalement dissipées par la déposition du *Generalfeldmarschall* Paulus, à Nuremberg : ce dernier, ayant participé à la conception du plan « Barbarossa », a confirmé que les Allemands n'avaient perçu aucun préparatif offensif russe.

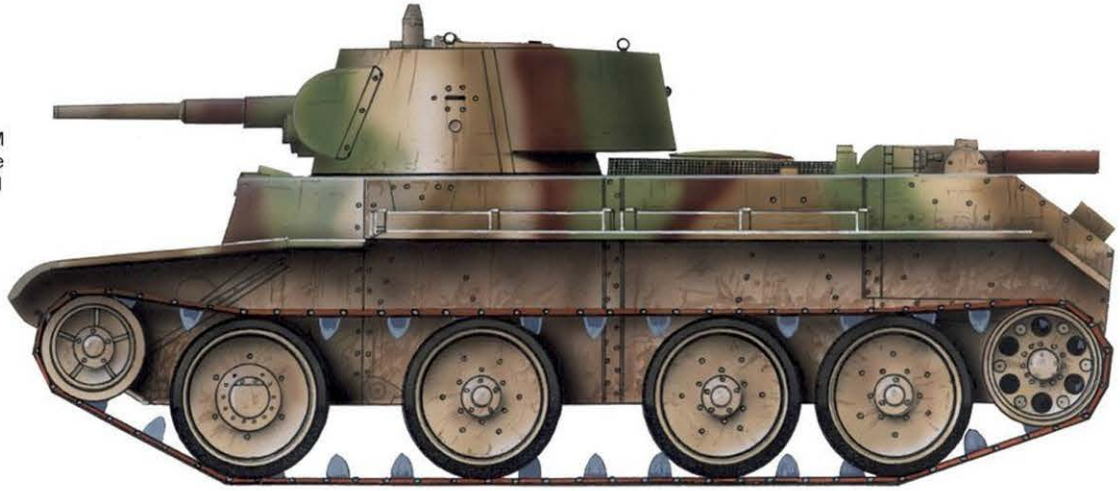
À ces manipulations de témoignages s'ajoute une réelle incompétence de « Suvorov » quant au volet technologique de sa thèse. Rezun fait ainsi grand cas des BT, chars légers rapides produits en grande quantité par l'Union soviétique dans les années trente et dotés d'un système de suspension-double, c'est-à-dire combinant chenilles en tout-terrain et roues pour les voies routières, bref le véhicule idéal... pour traverser allègrement les autoroutes allemandes ! Le problème est que ce modèle a été développé dès 1931, bien avant la construction des fameuses *Autobahnen*, outre que la Pologne, mal desservie en voies carrossables, faisait encore tampon entre l'Allemagne et la Russie. En vérité, le système de propulsion chenilles-roues a été acheté à un concepteur américain au bord de la faillite, John Walter Christie, par des militaires soviétiques en désespoir de cause, à la suite du refus des autres industriels occidentaux de leur allouer contrats et brevets. Dès lors, la « preuve » de « Suvorov » n'est en fait que le produit d'un accord presque accidentel entre un ingénieur isolé et des militaires russes heureux de l'aubaine... Il convient, au demeurant, de faire observer que Rezun, pour les besoins de sa thèse, augmente inexplicablement la vitesse du modèle BT à 100 km/h, alors que la propulsion d'un tel engin, sur route, ne saurait excéder 70 à 75 km/h, voire 86 km/h, dans des conditions idéales.

▶ Odessa, été 1941, chaîne de réparation (en usine) de *Bistrokhodny Tank* (en l'occurrence des BT-2 et 5). Les chars rapides sont construits en grande quantité par l'industrie soviétique. Les estimations font ainsi état de plus de 2 100 BT-5 et 5 300 BT-7 assemblés avant le déclenchement des hostilités. Sur ce cliché, la faible épaisseur du blindage frontal, qui n'excède pas les 13 mm, apparaît d'une manière évidente. Leur cuirasse est d'ailleurs le principal point faible de ces blindés face aux armes antichars adverses ; en bref, ce ne sont pas des chars d'assaut taillés pour de vastes opérations offensives. RIA-Novosti

Char rapide BT-2
5e brigade motorisée
URSS, secteur de Smolensk, 1933

Char rapide BT-5
(baptisé « Staline »)
132e brigade blindée
URSS, secteur de Leningrad, 1941

Char rapide BT-5
Régiment blindé « international »
Armée républicaine
Espagne, secteur de Teruel, 1937



Char rapide BT-7M
Unité inconnue
URSS,1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

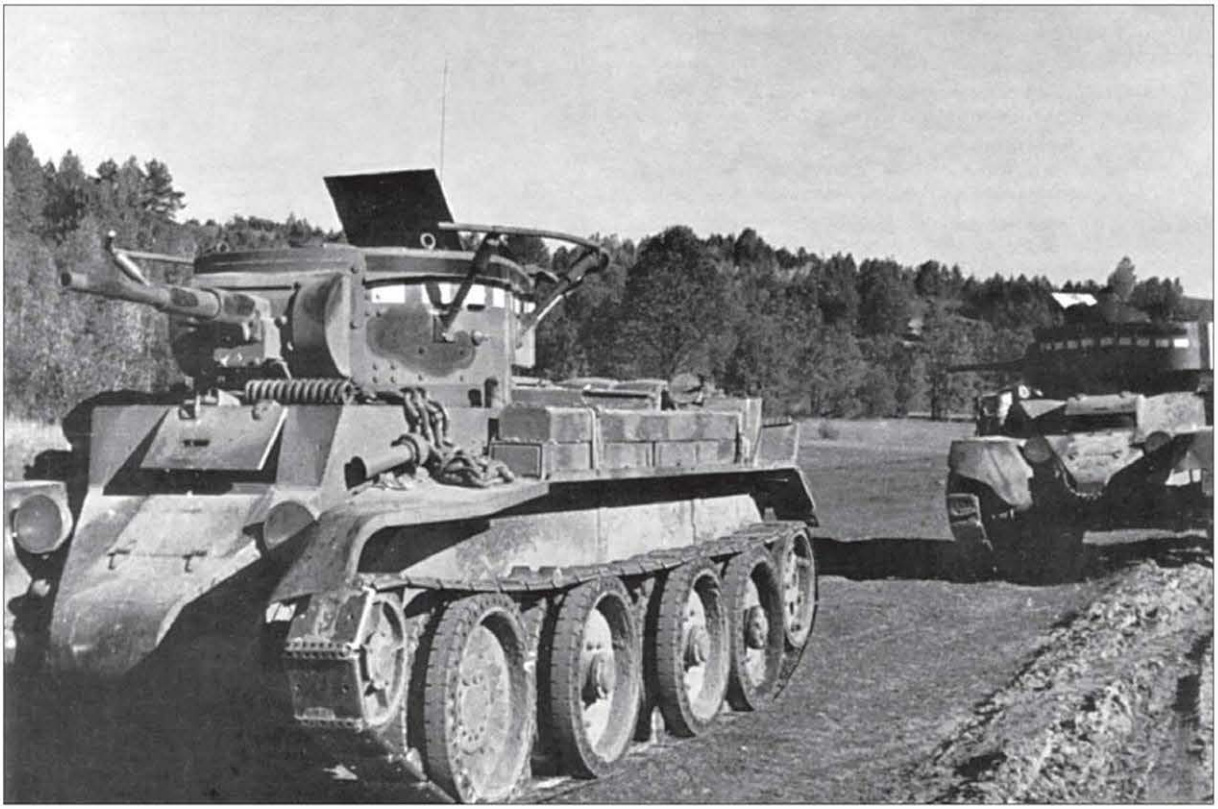
Dans le cadre d'un emploi massif de chars BT, leur vitesse de croisière ne pourrait dépasser 40 km/h. Ce qui, là encore, cadre mal avec le tableau d'une « armée à grande vitesse ».

L'on retrouve une « erreur » similaire de Rezun dans son évocation du « *mystérieux* » char *A-20*, désignant un projet de tank combinant roues et chenilles, au blindage bien plus renforcé que celui des *BT*, et amené à devenir le « *roi de la route* ». Avec de tels blindés, soutient-il, l'Armée rouge aurait combiné rapidité et puissance de combat, de manière à déferler plus facilement, plus rapidement aussi, sur l'Allemagne. Le problème est qu'un tel engin, conçu en 1938, est en fait demeuré à l'état de prototype, abandonné au profit du T-34 dont il est, d'une certaine manière, l'ancêtre direct ! Autre fantasme de « Suvorov », le projet soviétique de « char volant » (prototype de l'ingénieur Oleg Antonov, impliquant l'adjonction d'ailes et de gouvernail à un T-60) n'effectuera qu'un seul vol d'essai (mouvementé) le 2 septembre… 1942 et sera promptement abandonné, car véritablement inutilisable. Quant aux forces aéroportées soviétiques, elles n'impliquent, en avril 1941, que cinq corps d'armées regroupant chacun des effectifs théoriques de 10 400 hommes. Si Moscou vient de décréter la création de cinq autres corps, ces troupes sont en pleine restructuration et leurs unités de transport aérien n'existent que sur le papier. Ces faits nous éloignent sensiblement du prétendu projet d'invasion aéroportée de l'Europe par une armée mécanisée venue du ciel !

Il est vrai que Rezun manifeste une ignorance réelle de la stratégie militaire soviétique. S'il rappelle qu'elle se base sur une doctrine offensive, il « oublie » de mentionner qu'une telle conception de l'art de la guerre n'impliquait pas une agression de l'Allemagne, mais une série de contre-offensives, appuyées par des « régions fortifiées » situées à proximité de la frontière, devant à la fois faire écran aux mouvements russes et contenir l'assaut ennemi. Rien d'étonnant, en cela, à ce que Staline érige la ligne « Molotov » à proximité de la nouvelle frontière occidentale résultant de l'annexion de la Pologne et des États baltes, désarmant une ligne « Staline » située plus à l'est et devenue, en conséquence, inutile dans cette optique. Il convient de rappeler à ce titre que Staline procèdera également, mais trop tard, à un réaménagement de la ligne « Staline », ce qui se comprend mal dans l'hypothèse de préparatifs d'offensive généralisée. Mais comme ailleurs, la citation tronquée étaye, chez Rezun, la démonstration. Page 129 de l'édition française du livre, « Suvorov » cite le règlement de manœuvre de l'Armée rouge : « *L'Armée rouge des ouvriers et des paysans sera la plus offensive des armées ayant jamais attaqué.* » Or, la phrase commence en fait ainsi : « *Si l'ennemi nous impose une guerre…* » !

Rezun, de même que ses thuriféraires, exagèrent considérablement ce qui est présenté sous la forme d'un prétendu « revirement » de la propagande soviétique à partir de mai 1941 en faveur de messages d'actions militaires offensives hostiles à l'égard de l'Allemagne. Staline, lui-même, semble avoir donné le ton, au cours d'un discours qu'il prononcera le 5 mai 1941 : « *Jusqu'à aujourd'hui, nous avons mené une politique défensive, car nous étions en train de rééquiper nos forces et de leur donner des armes modernes. Mais maintenant notre armée est reconstruite et capable de mener une guerre moderne.*

▼ Dévoré par les flammes, ce BT-7 n'ira pas plus loin… Appréciés par leurs équipages pour leurs performances et la puissance de leurs canons de 45 mm, les chars rapides russes vont pourtant marquer le pas face aux *Panzer*. Les *Bistrokhodny Tank* souffrent de la faiblesse de leur blindage qui les rend extrêmement vulnérables aux projectiles perforants. Mais, plus que leurs défauts intrinsèques, ce sont les tactiques employées par l'Armée rouge, ainsi que le manque d'instruction des équipages (trois hommes), qui les conduiront à leur perte, à un rythme effréné. Archives Caraktère Coll. Kadari



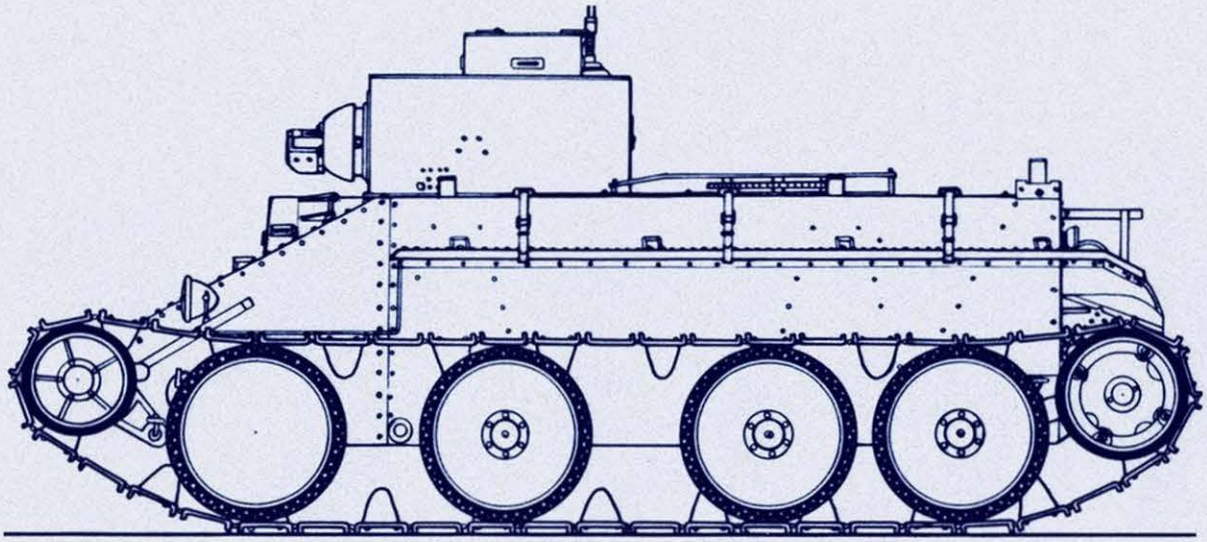
◀ Jolie vue d'un BT-5RT. Il s'agit de la version de commandement équipée d'un poste radio puissant et d'une antenne « cadre » fixée sur les flancs de la tourelle. Celui-ci précède un BT-5 modèle 1934. La présence de cette antenne « cadre » permet d'augmenter la portée des postes radio, mais elle désigne aussi à l'adversaire les cibles à éliminer en priorité. Une fois le char de commandement détruit, la cohésion de l'unité a tôt fait de s'effriter. Sovfoto

Maintenant, nous sommes devenus forts et le moment est venu de passer à l'offensive. » Mais le *Vojd* n'entendait nullement amorcer une campagne de propagande agressive, comme il l'expliquera peu après à ses généraux soucieux d'en savoir plus : « *Je me suis exprimé de la sorte pour améliorer le moral de mon auditoire, pour qu'il pense à la victoire, et non à l'invincibilité de l'Armée allemande vantée par la presse du monde entier.* » Le prétendu « revirement » de la propagande communiste se constitue en fait de quelques discours vagues et isolés, et de projets réalisés par la Direction générale de la propagande politique de l'Armée rouge, dans l'attente d'un feu vert du Kremlin que devancera le 22 juin 1941.

En vérité, le régime s'acharne parallèlement à démentir officiellement toute rumeur de guerre avec l'Allemagne, notamment par le fameux communiqué de l'Agence Tass du 14 juin 1941. Comme l'indiquera le général Sandalov dans ses Mémoires, « *L'anxiété qui était à son comble dans la première moitié du mois de juin retomba. Une telle déclaration d'une agence officielle si importante affecta la vigilance des troupes. Pour le commandement, ce communiqué était la preuve que de nouveaux faits encore inconnus permettaient à notre gouvernement de rester confiant quant à la sécurité des frontières soviétiques.* » Le général Bagramian ajoutera : « *La passivité organisationnelle dont Staline et la direction du commissariat du peuple à la Défense ont accusé les troupes stationnées dans les zones frontalières, fut encore renforcée du fait d'une propagande idiote qui désorienta les soldats et leur fit perdre leur vigilance.* »

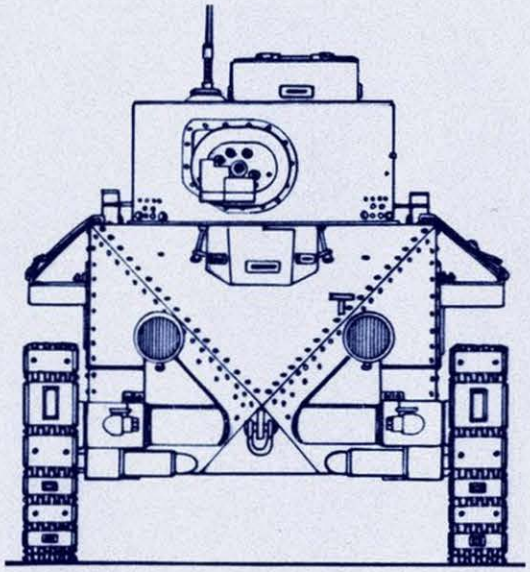
Bref, ces manipulations de pièces et ces « erreurs » bien opportunes, de la part de Rezun, sont censées pallier l'absence criante de preuve attestant de l'existence d'un plan d'invasion stalinien. Par la suite, certains des partisans de ce désinformateur patenté iront fouiller les archives soviétiques à la recherche de sources documentaires devant appuyer cette théorie davantage idéologique qu'historique, sans succès. C'est ainsi que Mikhaïl Meltyukhov, auteur du livre (non traduit en français) « L'occasion manquée de Staline », assimile curieusement à un « grand projet » de conquête du *Reich* les plans soviétiques de contre-offensive en cas d'attaque allemande initiale, ou les idées de Joukov intéressant une offensive préventive, hypothèse pourtant rejetée énergiquement par le Kremlin par souci de ne pas froisser Hitler !

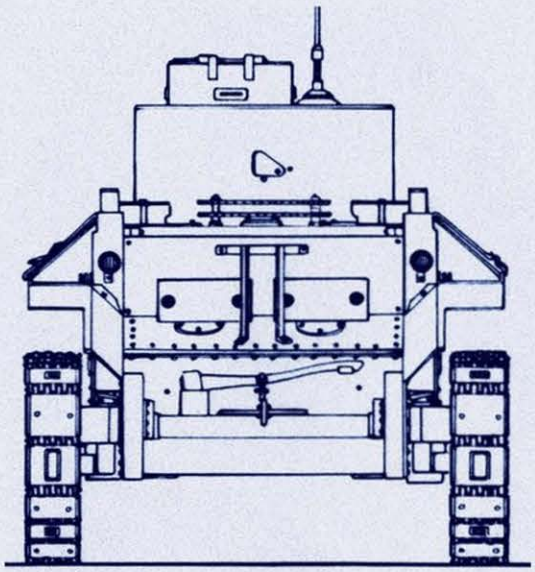
Car il s'avère que les archives ont parlé. Elles établissent incontestablement que Staline n'avait certainement pas l'intention de lancer une invasion de l'Europe en 1941. Il n'ignorait pas que son armée n'était pas prête à un conflit contre l'Allemagne, alors première puissance militaire du moment. La victoire-éclair de cette dernière sur la France avait suffisamment inquiété le Kremlin pour le dissuader de chercher noise au *III. Reich*. En vérité, Staline a recherché activement, au premier semestre 1941, la conclusion d'un compromis avec Hitler, allant même jusqu'à envisager une rencontre au sommet avec ce dernier. Le déploiement de ses troupes, à cette époque, ne traduit aucune intention agressive. D'une part, il s'agit de dissuader des généraux allemands « dissidents » de s'attaquer à l'Union soviétique. D'autre part, la stratégie soviétique consiste à répliquer à une éventuelle invasion allemande à partir de contre-offensives supportées par les fortifications de la ligne « Molotov ». De fait, le *Vojd* mène, en 1941, une diplomatie à courte vue, aboutissant à des décisions militairement inéptes, aggravées par une stratégie de « défense offensive » inadaptée au « Blitzkrieg ». Compte tenu des valses-hésitations staliniennes, rien d'étonnant à ce que l'Armée rouge se fasse surprendre le 22 juin 1941, dans un état d'impréparation manifeste. Dans ces conditions, il y a lieu de conclure que le scénario de Vladimir Rezun relève de la science-fiction idéologique. ■

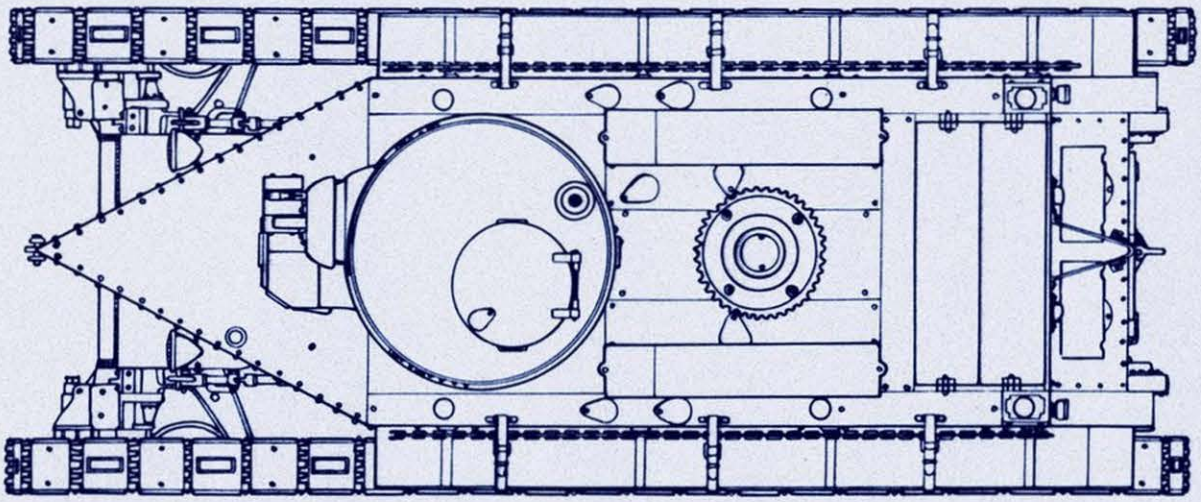


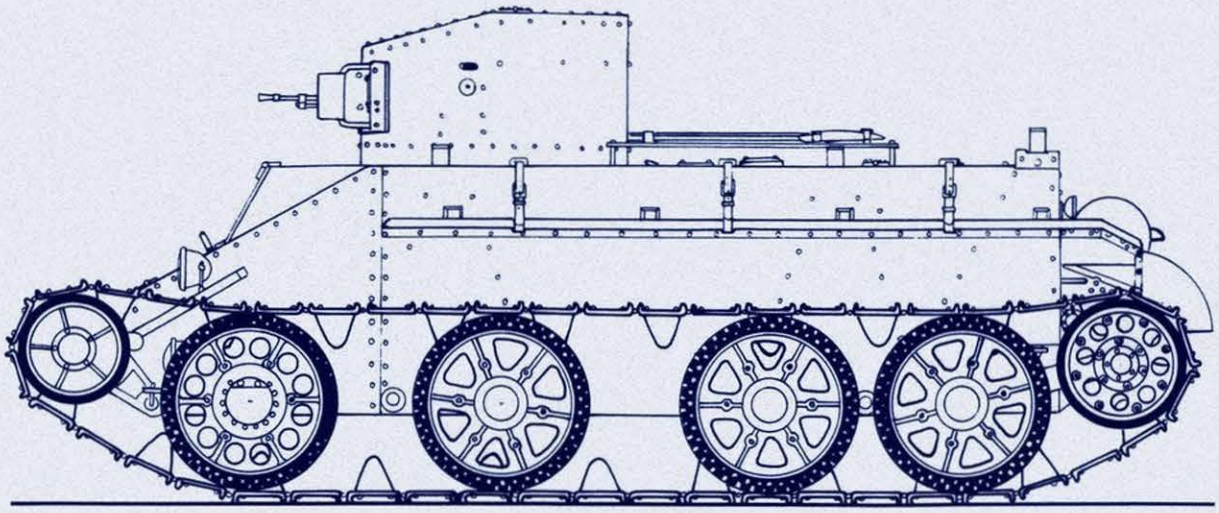
Medium Tank Christie T3 1/35e

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2009



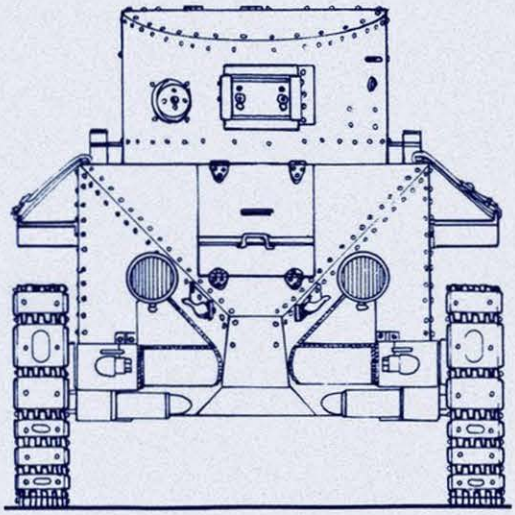


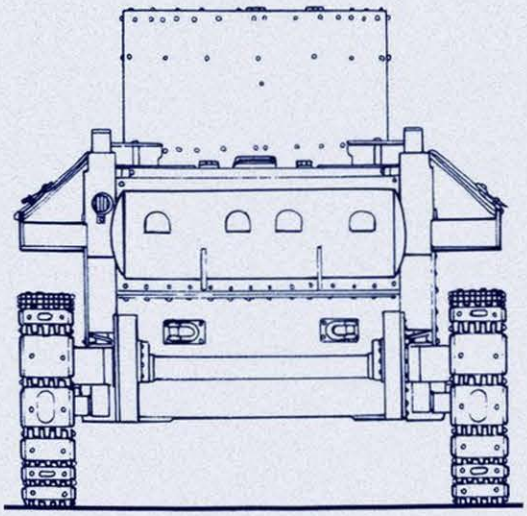


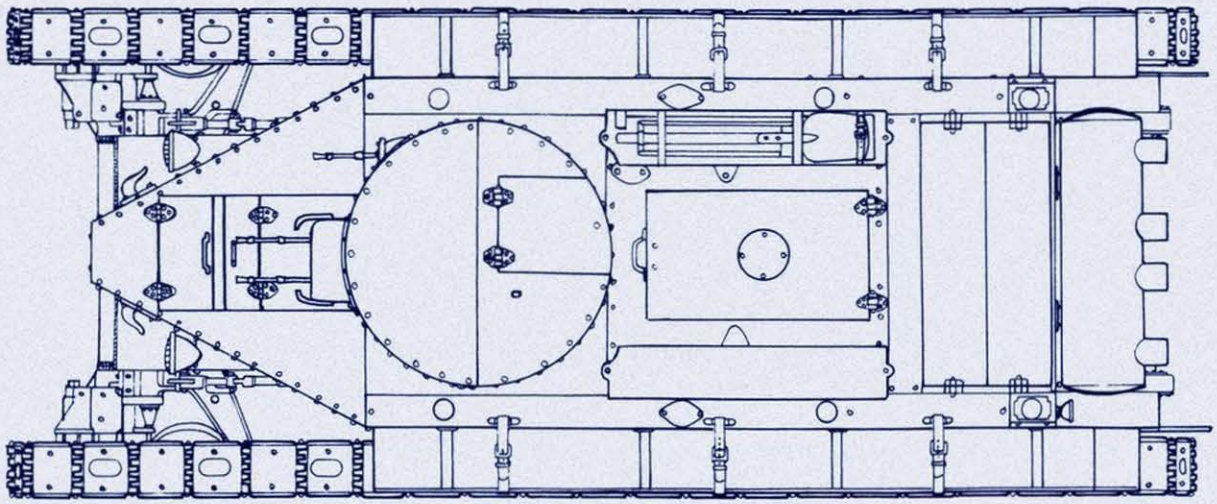


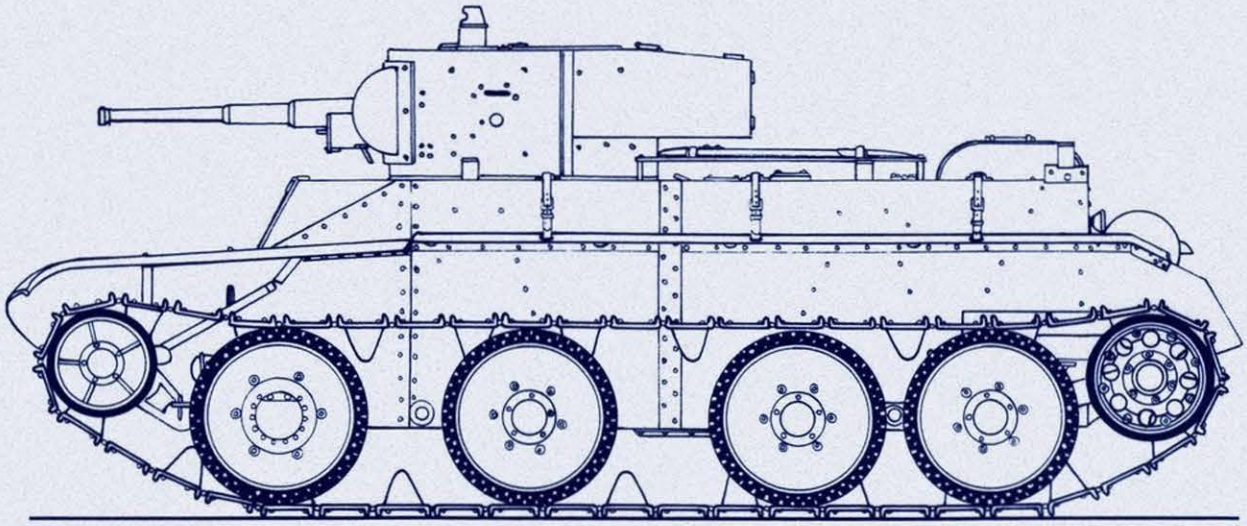
1/35e BT-2

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2009



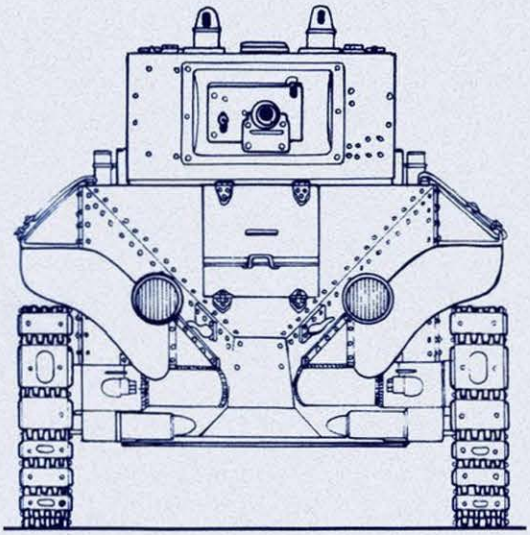


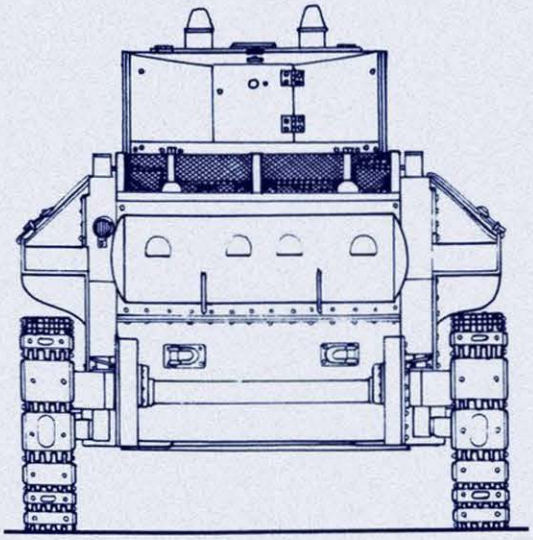


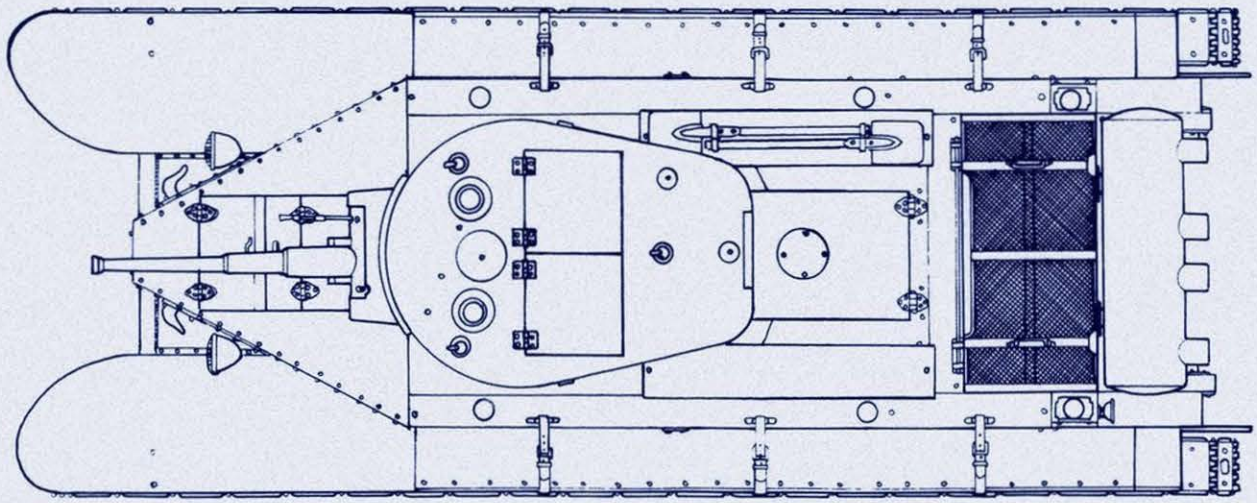


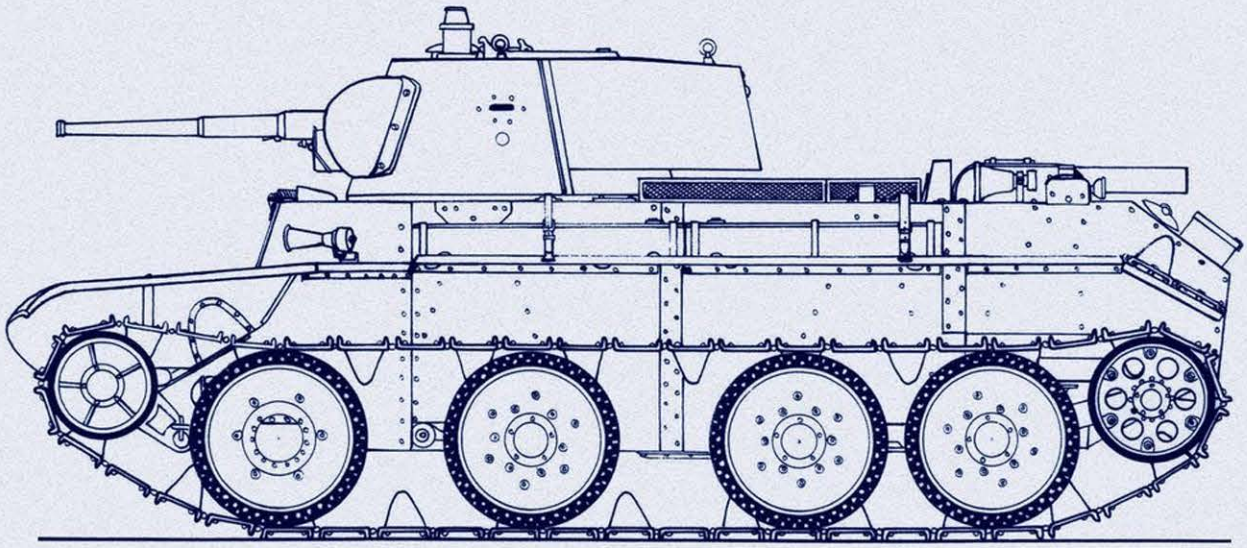
BT-5 1/35e

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2009



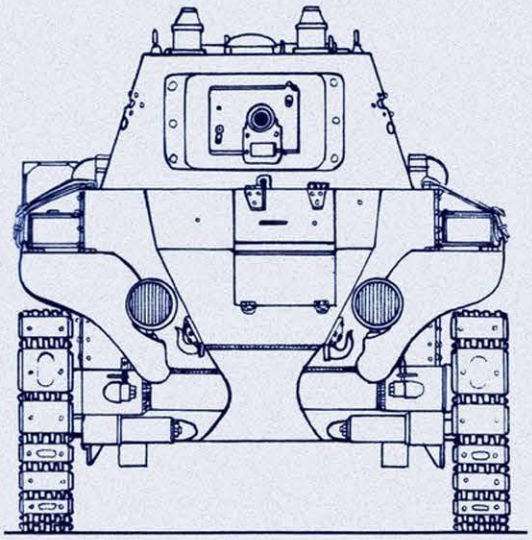


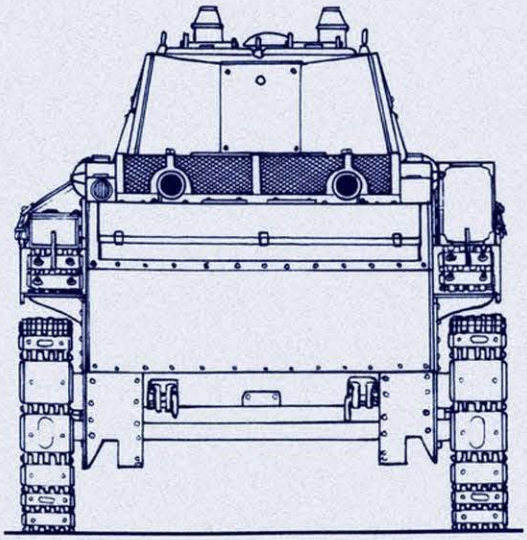


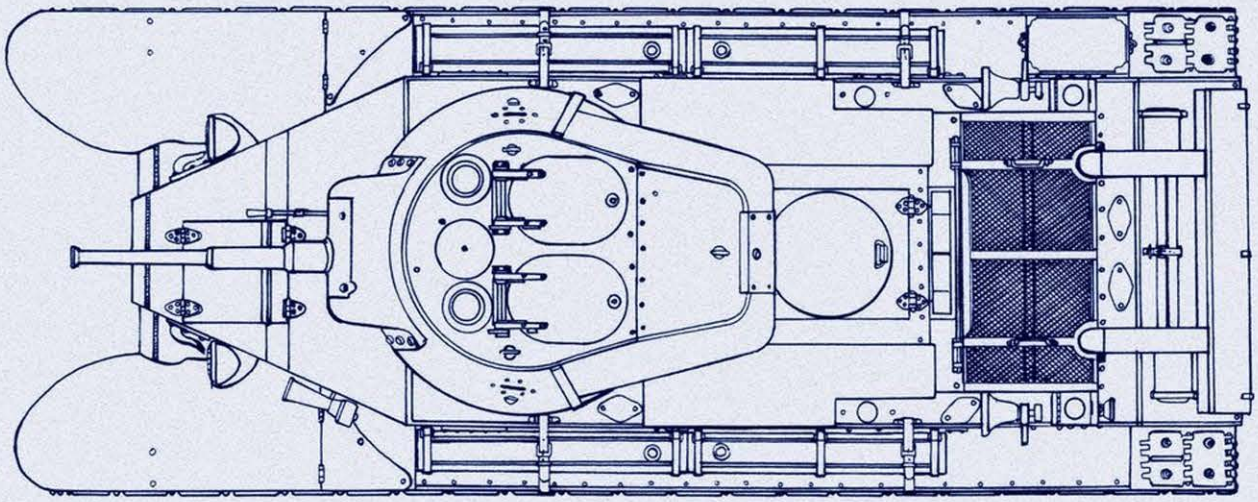


1/35e **BT-7**

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2009







LA WEHRMACHT UNE ARMÉE CONTRASTÉE

À la veille de l'invasion de la Russie soviétique, l'Armée allemande a un beau palmarès militaire à son actif. Sans essuyer la moindre défaite, elle a vaincu la Pologne, occupé le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas, terrassé la France, écrasé la Yougoslavie et la Grèce. Sa réputation d'invincibilité paraît incontestable… même si le tableau nécessite plusieurs retouches !

▼ Des *Sturmgeschütze III Ausf. B* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 192* montent au front, dans le secteur de la *Heeresgruppe* « Mitte », lors de l'opération « Barbarossa ». L'insigne de l'unité, la tête de mort, est visible à gauche, sur le blindage frontal de l'engin du premier plan. Les *StuGe* sont d'un apport précieux sur le champ de bataille, pour appuyer l'infanterie dans ses assauts contre les positions fortifiées soviétiques.
Toutefois, l'intérêt symbolique de ce cliché réside surtout dans la présence de chevaux aux côtés des blindés, preuve que, par certains aspects, l'Armée allemande est innovante et moderne, tout en restant massivement dépendante de la traction animale !
Archives Caraktère - Coll. Anderson

UNE ARMÉE INFÉODÉE À HITLER

La *Wehrmacht* a confiance dans le génie stratégique de son *Führer*. Le moral est généralement au beau fixe, après deux ans de guerre « fraîche et joyeuse ». Pour beaucoup, et malgré certaines appréhensions, la campagne de Russie sera achevée en 90 jours. « *Je surpris ainsi mes collaborateurs complètement acquis aux vues de l'*Oberkommando des Heeres, se souviendra Guderian. *Ils me répondirent que la Russie serait défaite en huit à dix semaines de campagne, selon Halder, chef de l'état-major général de l'armée.* » L'Armée a été nazifiée, ses éléments juifs ont été chassés depuis des années et les soldats les plus jeunes ont été élevés selon les préceptes du national-socialisme depuis 1933, ce qui les rend davantage sensibles aux sirènes de la propagande de Goebbels. « *La préparation militaire des jeunes Allemands reposait sur un certain nombre de principes d'organisation,* relate l'historien israélien Omer Bartov, *comme la fidélité au groupe et l'obéissance absolue aux supérieurs (la vigueur physique étant placée bien plus haut que les capacités intellectuelles), et quelques grands thèmes idéologiques, dont les plus importants étaient le racisme, l'antibolchevisme, l'expansionnisme et une foi quasi religieuse en la personne du* Führer, *à la fois autorité suprême, incarnation du* Volk *et arbitre des destinées de l'Allemagne.* » En novembre 1940, un rapport relatif aux interceptions du courrier des *Landser* constatait que ces derniers « *expriment très fréquemment une confiance générale et une croyance en la justesse de la politique du* Führer. »

Les soldats allemands, dans leur ensemble, ne vont pas s'opposer à l'invasion, et trouveront même à la justifier par la suite, en usant de la rhétorique de la « croisade » préventive contre le communisme et les hordes slaves. À ce titre, la découverte des conditions de vie, effectivement médiocres, des Soviétiques suscitera chez les envahisseurs le mépris horrifié davantage que la pitié. « *Que serait-il arrivé à l'Europe de la culture si ces fils de la steppe, empoisonnés et guidés par un poison destructeur, commandés par des sous-hommes excités, avaient envahi notre belle Allemagne ?* se demande un *Landser* en août 1941. *Infinie est notre reconnaissance, et par là notre amour et notre fidélité pour notre sauveur et notre figure historique, notre* Führer. » Cette vision biaisée de la réalité est d'autant plus répandue que l'Église catholique allemande elle-même – et ce malgré l'hostilité que lui voue le régime – y adhère totalement. Monseigneur Rackl, évêque d'Eichstätt, déclare dans sa lettre pastorale de septembre 1941 que la campagne menée à l'Est « *est une croisade, une guerre sainte menée pour la patrie et le peuple, pour la Foi et l'Église, pour le Christ et Sa très sainte Croix.* » Les autres prélats ne tiennent pas d'autre langage, au grand dam du Pape Pie XII, qui, pour sa part déclare à un cardinal : « *Je redoute Hitler encore plus que Staline.* »

Hitler peut d'autant imposer une telle offensive – en dépit du pacte germano-soviétique – que son prestige, après la conquête de la France et malgré la résistance britannique, est au zénith. L'attitude du corps des officiers est à cet égard significative. Si les plus jeunes sont nettement enthousiastes envers le chef qui a déchiré le Traité de Versailles et rendu à l'Allemagne sa puissance militaire, et si les esprits modernistes – tels que Guderian, Manstein, Rommel – lui sont à bien des égards redevables, d'autres, majoritairement les officiers supérieurs d'un certain âge, reviennent de loin.

▲ 1er octobre 1939. Adolf Hitler assiste en personne au défilé de la victoire de la *Wehrmacht* à Varsovie. Ce premier succès, d'une longue série, allait contribuer à forger le mythe d'une Armée allemande invincible, emportant tout sur son passage par le biais du *Blitzkrieg*. Au premier plan, à droite, le *Generaloberst* Johannes Blaskowitz, alors chef de la *8. Armee*. Bundesarchiv-Bildarchiv

▼ Le *Generaloberst* Heinz Guderian (à gauche) en discussion avec ses officiers sur le front de l'Est, en 1941. Durant l'opération « Barbarossa », à la tête de la *Panzergruppe 2*, Guderian mérite encore une fois son surnom de « *Schneller Heinz* » ou « Heinz le rapide », tant l'avance de ses blindés est impressionnante. L'homme n'a alors qu'une obsession : foncer sur Moscou au plus vite, avant que l'Armée rouge ne profite de l'hiver pour se ressaisir... - Bundesarchiv-Bildarchiv

▲ *Panzer 38(t)* de la *8. Panzer-Division* photographiés au cours de leur avance vers Leningrad. Cet engin fait encore bonne figure lors de la *Westfeldzug* de mai-juin 1940 mais il atteint ses limites, un an plus tard, lors de l'opération « Barbarossa ». À Dvinsk, la rencontre avec les T-34/76, KV-1 et autres KV-2 sera douloureuse... Archives Caraktere Coll. Kadari

Le chef d'état-major de l'*Oberkommando des Heeres*, Franz Halder, a participé à plusieurs complots en 1938 et 1939 pour renverser le dictateur, non point tant par instinct démocratique que par peur de voir son pays victime d'un désastre militaire. À l'issue de la campagne de France, et malgré quelque mauvaise volonté, il ne peut que s'incliner, et participe activement aux préparatifs de l'invasion au point d'anticiper parfois la volonté du *Führer*. Les objecteurs – tel Guderian – sont rares et finissent par rentrer dans le rang. Personne ne songe à imiter l'ancien prédécesseur de Halder, à savoir le *Generaloberst* Ludwig Beck, qui, en 1938, avait démissionné pour marquer sa désapprobation vis-à-vis de l'invasion de la Tchécoslovaquie.

Toujours est-il que le spectre de la Grande Guerre paraît effacé. La très redoutée guerre des tranchées a laissé la place à la technique et à la vitesse. La Pologne a été vaincue en trois semaines, la France – dont l'armée était réputée la meilleure du monde – en six, au prix de pertes dérisoires. Les Soviétiques ? Ils n'ont guère brillé en Pologne, en septembre 1939, et ont fait bien pâle figure face aux « petits » Finlandais. Comme toujours, la *Luftwaffe* va acquérir la maîtrise du ciel, et les *Panzer* rouleront sur la steppe, perceront les défenses adverses, déborderont les divisions russes, les encercleront, l'infanterie achevant le travail. Les *Landser* n'ont que mépris pour le soldat russe, grossier et paysan, misérable et dépourvu d'intelligence. Et il est vrai qu'en apparence, la *Wehrmacht* affiche une écrasante supériorité : 153 divisions, dont 17 blindées (y compris 2 en réserve) et 13 motorisées, assistées d'une trentaine de divisions fournies par les alliés de l'Axe, sont censées foncer jusqu'à Leningrad, Moscou et Kiev, soit 3 767 000 soldats allemands et alliés, assistés de 7 184 canons, 4 000 chars, 1 945 avions. Mais ces chiffres impressionnants, ces excès d'optimisme, dissimulent mal certaines lacunes.

FORCES ET FAIBLESSES DE LA *PANZERWAFFE*

Les chars, tout d'abord. En 1941, les *Panzer-Divisionen* paraissent être au sommet de leur art. L'expérience acquise sur les précédents champs de bataille a consacré la théorie de la guerre-éclair, à savoir l'usage de

▶ Des *StuGe III Ausf C/D* filent à pleine vitesse sur une « route » russe. Quinze *Sturmgeschütz-Abteilungen* sont engagées lors de « Barbarossa ». Leur canon court de *7,5cm* sera d'un appui précieux, autant pour la réduction des casemates et bunkers ennemis que dans la destruction des chars soviétiques. Archives of the Modern Conflict R00306-3-15

◀ Superbe vue d'un *Panzer II Ausf. C* de la *Panzergruppe 2* (notez le G de Guderian sur le garde-boue), photographié depuis l'étage d'une maison soviétique. Le canon de *2cm* de ce char léger n'est que d'une utilité relative face aux engins russes, mais il est revanche tout indiqué pour repousser les assauts des fusiliers soviétiques. La numérotation tactique de la tourelle (*10. Kompanie*) indique clairement que ce *Panzer* fait partie de l'un des rares régiments cuirassés allemands encore doté de trois *Abteilungen*.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

forces mécanisées appuyées par l'artillerie et l'aviation pour percer le front adverse en ses points faibles, exploiter la brèche avec rapidité, puis encercler l'armée ennemie. En d'autres termes, la tactique apparaît parfaitement rodée, et les futures opérations sur le territoire soviétique vont d'ailleurs le prouver.

Mieux encore, la *Panzerwaffe* aligne près de 3 470 *Panzer*, soit 500 à 800 chars de plus que lors de la campagne de France, ce mis à part les chasseurs de chars (*Panzerjäger*) et les canons d'assaut (*Sturmgeschütze*), à quoi il faut ajouter un demi-millier de machines de la « coalition ». Mais Hitler a imposé un réaménagement des divisions de *Panzer*, dont le nombre passe de 10 à 21. En conséquence, le parc blindé de chacune des divisions originelles est réduit de moitié, puisqu'est cédé à chacune des nouvelles un *Panzer-Regiment*. La *Panzer-Division* de 1941 ne comprend dès lors plus qu'un *Panzer-Regiment* à deux *Abteilungen*, quoique six divisions blindées réussissent à conserver un régiment blindé à trois *Abteilungen*. Sachant qu'une *Panzer-Abteilung* inclut deux compagnies de chars légers et une à deux de chars moyens d'une part, et qu'il faut ajouter à ces effectifs une brigade d'infanterie de deux régiments motorisés, un bataillon de motocyclistes, trois bataillons d'artillerie et un bataillon de *Flak* d'autre part, chaque *Panzer-Division* est en mesure d'opposer à l'Armée rouge entre 118 et 149 chars, et non plus 300 à 350 comme au 10 mai 1940.

▼ Un semi-chenillé de commandement *Sd.Kfz. 251/6* de l'état-major du *XXXXVII. Armee-Korps* (*Panzergruppe Guderian*) rejoint la ligne de front. L'engin passe à côté d'un *Sd.Kfz. 10/4 Flak* de *2cm* qui assure la protection aérienne du secteur.
Coll. Terlisten

DOTATION EN MATÉRIELS DES DIFFÉRENTES PANZER-DIVISIONEN

22 JUIN 1941

1. PANZER DIVISION

x43
Panzer II

x71
Panzer III (3,7cm)

x20
Panzer IV

x11
Panzer Bef

3. PANZER DIVISION

x58
Panzer II

x29
Panzer III (3,7cm)

x81
Panzer III (5cm)

x32
Panzer IV

x15
Panzer Bef

4. PANZER DIVISION

x44
Panzer II

x31
Panzer III (3,7cm)

x74
Panzer III (5cm)

x20
Panzer IV

x8
Panzer Bef

6. PANZER DIVISION

x47
Panzer II

x155
Panzer 35(t)

x30
Panzer IV

x5
Panzer 35(t) Bef

x8
Panzer Bef

7. PANZER DIVISION

x53
Panzer II

x167
Panzer 38(t)

x30
Panzer IV

x7
Panzer 38(t) Bef

x8
Panzer Bef

8. PANZER DIVISION

x49
Panzer II

x118
Panzer 38(t)

x30
Panzer IV

x7
Panzer 38(t) Bef

x8
Panzer Bef

9. PANZER DIVISION

x8
Panzer I

x32
Panzer II

x11
Panzer III (3,7cm)

x60
Panzer III (5cm)

x20
Panzer IV

x12
Panzer Bef

10. PANZER DIVISION

x45
Panzer II

x105
Panzer III (5cm)

x20
Panzer IV

x12
Panzer Bef

Nota Bene : Les silhouettes représentant les matériels sont ici données à titre indicatif et n'entendent pas représenter les différentes variantes des engins concernés.
Les dotations sont théoriques au jour précis de l'invasion de l'Union Soviétique par les armées de l'Axe. Ce tableau ne prend donc pas en compte le statut des chars (en réparation, endommagé, opérationnel, etc.)

11. PANZER DIVISION

Panzer II	Panzer III (3,7cm)	Panzer III (5cm)	Panzer IV	Panzer Bef
x44	x24	x47	x20	x8

12. PANZER DIVISION

Panzer I	Panzer II	Panzer 38(t)	Panzer IV	Panzer 38(t) Bef
x40	x33	x109	x30	x8

13. PANZER DIVISION

Panzer II	Panzer III (3,7cm)	Panzer III (5cm)	Panzer IV	Panzer Bef
x45	x27	x44	x20	x13

14. PANZER DIVISION

Panzer II	Panzer III (3,7cm)	Panzer III (5cm)	Panzer IV	Panzer Bef
x45	x15	x56	x20	x11

16. PANZER DIVISION

Panzer II	Panzer III (3,7cm)	Panzer III (5cm)	Panzer IV	Panzer Bef
x45	x23	x48	x20	x10

17. PANZER DIVISION

Panzer I	Panzer II	Panzer III (5cm)	Panzer IV	Panzer Bef
x12	x44	x106	x30	x10

18. PANZER DIVISION

Panzer I	Panzer II	Panzer III (3,7cm)	Panzer III (5cm)	Panzer IV	Panzer Bef
x6	x50	x99	x15	x36	x12

19. PANZER DIVISION

Panzer I	Panzer II	Panzer 38(t)	Panzer IV	Panzer 38(t) Bef
x42	x35	x110	x30	x11

20. PANZER DIVISION

Panzer I	Panzer II	Panzer 38(t)	Panzer IV	Panzer 38(t) Bef
x44	x31	x121	x31	x2

▲ Des *Landser* refont le plein de leur moto side-car BMW R12 après que des camions transportant des jerrycans se soient arrêtés à leur niveau. Ces hommes appartiennent vraisemblablement à une *Panzer-Abwehr-Abteilung*, à en juger par le « P » arboré sur les pattes de col de deux d'entre eux. Archives Caraktère Coll. Kadari

Il est vrai que le matériel a été amélioré. La *Wehrmacht* peut en effet compter sur 1 195 *Panzer III* déplaçant 21 tonnes et bénéficiant d'un nouveau canon de *5cm kurz*, sans oublier 439 *Panzer IV* – l'un des meilleurs blindés de l'époque, très efficace, notamment en Afrique du Nord – de 25 tonnes et armés d'un canon de *7,5cm*. Mais les autres blindés engagés (60 % du total) s'avèrent assez datés, voire totalement inadaptés à la guerre à venir. Les 106 *Panzer I*, de 5 tonnes et dotés de deux mitrailleuses, ne font pas le poids et sont cantonnés dans les unités du Génie ou affectés au maintien de l'ordre. Les *Panzer II* (746 au total) soutiennent 9 tonnes avec un canon de *2cm*, et serviront surtout à contrer les assauts de l'infanterie soviétique. Les modèles tchèques fabriqués par la firme *Skoda*, c'est-à-dire 149 *LT-35* (*Panzer 35(t)*) de 11 tonnes (tous affectés à la *6. Panzer-Division*) et 772 *LT-38* (*Panzer 38(t)*) de 10 tonnes, sont insuffisamment armés et protégés. Ces lacunes sont toutefois comblées par une artillerie assez conséquente – une centaine de pièces par division blindée – incluant notamment les canons antiaériens de « 88 », qui se révèleront de redoutables armes antichars. Qui plus est, quinze bataillons de canons d'assaut ou *Sturmgeschütze* sont à pied d'œuvre : de production plus aisée puisque dépourvus de tourelle, ils sont aussi maniables et peuvent transporter des canons de calibre plus lourd. L'artillerie reste bien plus clairsemée dans les *Infanterie-Divisionen*, où l'arme majoritaire demeure, contre les chars, le canon de *3,7cm*.

UNE MODERNITÉ EN TROMPE-L'ŒIL

Bref, comme l'écrira Guderian, « *l'Armée allemande comprit un nombre de divisions nominalement double, mais n'eut pas une puissance blindée de rupture deux fois plus élevée ; or, c'était la seule chose importante. Pour doubler parallèlement les divisions d'infanterie motorisée, notre production de véhicules à moteur se vit réclamer un tel effort qu'on ne put répondre aux exigences de Hitler qu'en faisant appel à tous les stocks disponibles, y compris au butin d'Europe occidentale. Ce matériel conquis était nettement plus mauvais que le nôtre et fort peu adapté aux efforts qui lui seraient demandés sur les théâtres d'Afrique et de l'Est.* » L'armée d'invasion est en effet insuffisamment motorisée, ce qui risque de poser de sérieuses difficultés lors de l'exploitation des percées. La *Wehrmacht* est encore assez largement hippomobile, puisque réservant pour le front de l'Est 625 000 chevaux. Il faut certes y inclure 600 000 véhicules, mais presque tous sont des modèles 4x2, difficilement utilisables en tout-terrain, ce qui pose souci dans un pays aussi dépourvu de routes que peut l'être l'URSS ; en prime, les cartes géographiques et routières ont été falsifiées à dessein par les Soviétiques, tant par propagande que par goût du secret.

◢ Des véhicules allemands franchissent une rivière, dont le passage à gué a été signalé par le Génie grâce à des piquets plantés dans l'eau. Au premier plan : arborant un drapeau à croix gammée sur son capot, un véhicule léger tout-terrain Laffly W15T, suivi d'une *Pkw* Renault, deux engins français. La *Wehrmacht* entre en Russie avec une quantité impressionnante de véhicules capturés lors de ses précédentes campagnes, ce qui ne facilitera pas la logistique et la maintenance des éléments motorisés des divisions allemandes. Toutefois, les militaires allemands n'ont guère le choix ! Faute de disposer de suffisamment de véhicules produits par les industries nationales, ils sont contraints de se rabattre sur l'existant, même s'ils estiment que les camions français ou anglais sont de moindre qualité. Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Rarissime *Panzer I Brückenleger* – version porte-pont « bricolée » du *Panzer I* – saisi par un photographe amateur derrière une isba. Ce type d'engin est extrêmement précieux lors de l'opération « Barbarossa » car la partie occidentale de l'Union Soviétique est entrecoupée de très nombreux cours d'eau que les *Panzer* doivent franchir, le plus souvent, grâce aux *Pioniere*, les Soviétiques sabotant systématiquement les pont à l'approche des Allemands. Le châssis est ici celui d'un *Panzer I Ausf. B*, identifiable grâce à ses cinq galets. La *Wehrmacht* étant dépourvue de dispositifs de franchissement de coupures humides véritablement adaptés au front de l'Est, elle a donc recours à ce type d'engin, dont les performances sont pour le moins limitées. Archives Caraktère - Coll. Kadari

▶ Le casse-tête du ravitaillement des troupes engagées en première ligne... Ici, un camion MAN et un Tatra empruntant une piste poussiéreuse au cœur d'une forêt biélorusse. Outre le fait qu'il encrasse rapidement les mécaniques, le sable ne facilite guère la progression des véhicules, alors même que ces forêts dissimulent des « bandits ». Derrière ce terme employé dans leurs rapports par les Allemands, se cache une autre réalité de la guerre à l'Est, celle des partisans soviétiques qui, dès les premières semaines de « Barbarossa », vont se multiplier sur les arrières ennemis. Convois et véhicules isolés deviendront alors des cibles de choix ! Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Cette colonne de camions allemands (en quatrième position, un Renault AHN) est immobilisée sur une piste, du fait d'un gros orage d'été. C'en est au point qu'ils doivent être pris en remorque par un robuste tracteur chenillé capturé sur l'ennemi. Cette scène constitue une sorte d'avant-goût de ce que les envahisseurs auront à affronter à l'orée de l'automne 1941, avec l'apparition de la boue russe appelée « *raspoutitsa* ». Archives Caraktère Coll. Kadari

Les camions français, en particulier, ne résisteront pas à l'expérience. Quant aux chemins de fer, outre qu'ils ne couvrent qu'imparfaitement la Russie d'Europe (75 000 kilomètres à peine), l'écartement des voies n'est pas le même en Allemagne qu'en Union soviétique, ce qui suscitera quelques cauchemars pour les unités allemandes du Génie. L'infanterie, qui en 1940 peinait à suivre les *Panzer* sur la route de Dunkerque, sera d'autant plus ralentie. D'où cet étonnant paradoxe : c'est un archaïsme technologique (le manque d'engins chenillés) qui va perdre la *Wehrmacht*, et c'est un autre archaïsme technologique (le manque de routes modernes) qui contribuera – entre autres facteurs – à sauver l'Union soviétique…

L'infanterie allemande est le parent pauvre de l'*Ostheer* : chaque *Infanterie-Division* réunit trois régiments comprenant 149 canons, dont 75 pièces antichars, soit de 14 000 à 15 000 hommes, qui, très souvent, marcheront à pied. À l'exception de la mitrailleuse *MG-34*, les autres armes allemandes – en particulier le célèbre fusil *Mauser Karabinier 98k* – ne se signalent nullement par leur supériorité sur leurs homologues soviétiques. Toutefois, la cohésion de la troupe et l'autonomie tactique des officiers et sous-officiers permettent de pallier de nombreuses lacunes, de même qu'un réel sens de la discipline.

Et la *Luftwaffe* ? Elle doit consacrer contre l'Angleterre entre 1 000 et 1 500 appareils, et ne dispose que de 1 945 avions à l'Est, dont 1 280 sont en état de voler le 22 juin 1941, c'est-à-dire 510 bombardiers,

▲ et ▼ Les colonnes de *Panzer*, abondamment photographiées par les opérateurs de la *Propaganda-Staffel*, ne doivent pas faire illusion quant à la réalité de ce qu'est réellement l'Armée allemande en ce torride été 1941. Sur un effectif de près de 150 divisions engagées sur le nouvel *Ostfront*, une petite trentaine, à peine, sont motorisées ou mécanisées. Le reste des troupes marche à pied, tandis que l'artillerie est tractée par des chevaux. Lors des premières semaines de « Barbarossa », certaines de ces unités de fantassins parcourront des étapes journalières harassantes de 20, 30 voire 40 kilomètres, tout en livrant des combats ! « En face », les fusiliers soviétiques ne sont pas mieux lotis, avec des marches forcées de parfois 65 kilomètres par jour !
Archives Caraktère - Coll. Kadari

▶ Autre illustration de la « relative modernité » de la *Wehrmacht*, avec ce convoi d'attelages appartenant à une *Infanterie-Division*. Avant même que le premier coup de feu ne soit tiré à l'Est, l'Armée allemande accuse déjà un important retard sur le plan de la motorisation, y compris pour ce qui concerne les aspects logistiques et le ravitaillement. La différence des standards d'écartement des voies de chemin de fer entre les réseaux d'Europe centrale et celui d'URSS ne va en rien arranger les choses, puisque les Allemands ne pourront pas compter sur les convois ferroviaires avant que le Génie ne soit intervenu. Archives Caraktère Coll. Kadari

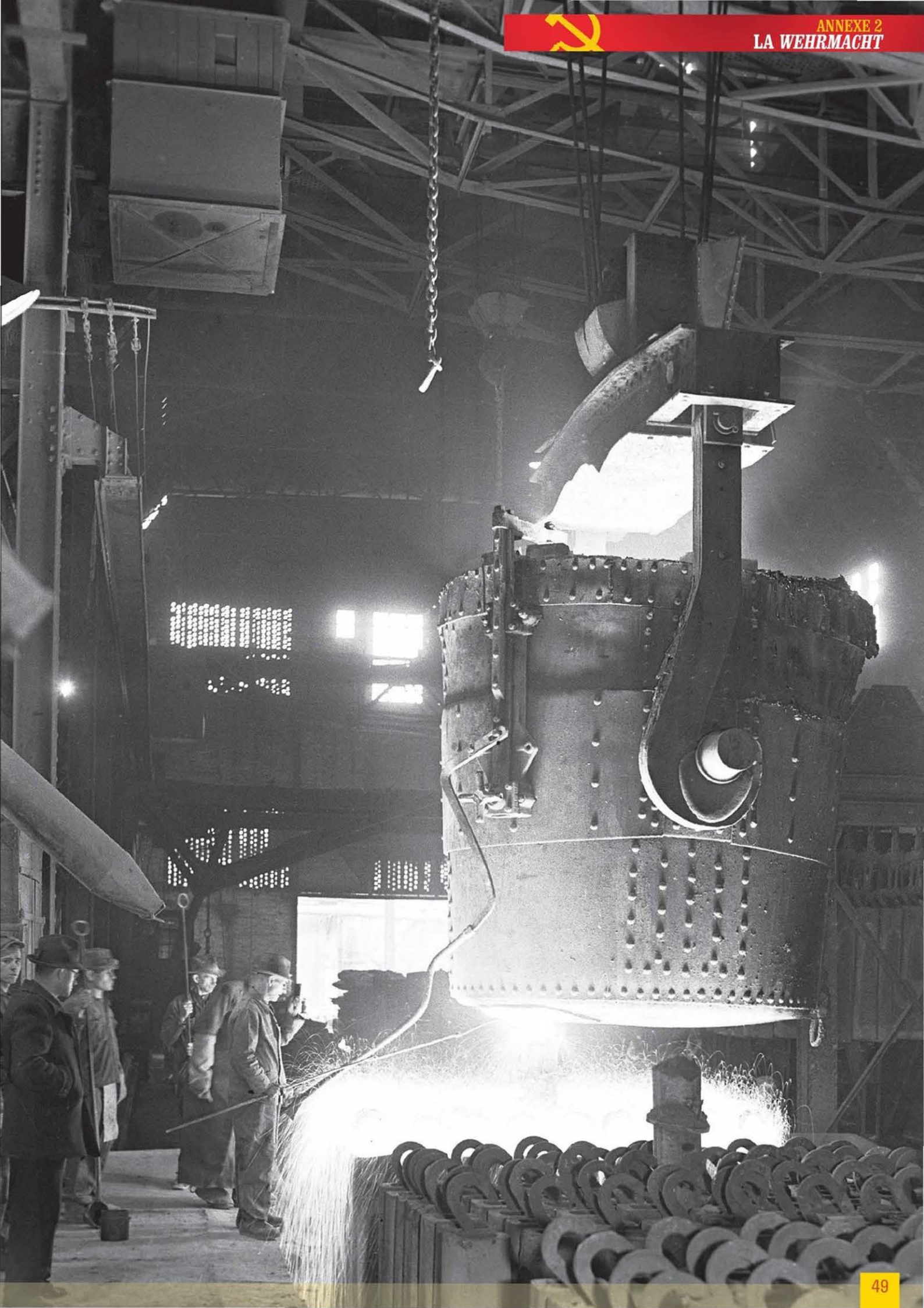
290 bombardiers en piqué Stukas, 440 chasseurs, 40 chasseurs bimoteurs, 120 avions de reconnaissance tactique ou stratégique, le tout réparti au sein de trois flottes aériennes (*Luftflotten*) : la *Luftflotte 1* (*Generaloberst* Keller) affectée à la *Heeresgruppe* « Nord » du *Generalfeldmarschall* Ritter von Leeb, la *Luftflotte 2* (*Generalfeldmarschall* Kesselring) censée appuyer la *Heeresgruppe* « Mitte » du *Generalfeldmarschall* von Bock, et la *Luftflotte 4* (*Generaloberst* Löhr) appuyant la *Heeresgruppe* « Süd » du *Generalfeldmarschall* Von Runstedt. Si le matériel l'emporte par sa qualité sur celui des Soviétiques, en particulier le chasseur monomoteur Messerschmitt Bf-109, le nombre d'aéronefs mis en jeu est nettement insuffisant. En vérité, la *Luftwaffe* va chercher à remédier à ce défaut en détruisant un maximum d'avions adverses au sol dès les premiers jours de la campagne.

COMPROMIS SUR L'ÉCONOMIE DE GUERRE

Les imperfections, numériques et qualitatives, de la *Wehrmacht* découlent des limites rencontrées par la production industrielle et énergétique allemande, failles que l'acquisition des territoires soviétiques doit combler. Malgré un réel effort accompli dans l'année précédant l'invasion, l'industrie allemande souffre, en effet, de trois difficultés majeures : crise de la main d'œuvre, insuffisance de la coordination des commandes, manque de matières premières.

Certes, les préparatifs militaires allemands ont démarré dès le mois d'août 1940. Le *Ruestungsprogramm B* vise à doter les trois branches de l'armée d'un surcroît de puissance de feu, priorité étant accordée aux chars et aux explosifs. Hitler a en effet ordonné de doubler le nombre de divisions blindées, exigeant de l'industrie de guerre une production mensuelle de 800 à 1 000 *Panzer*. De fait, la production de guerre se centralise, malgré les rivalités bureaucratiques. Fritz Todt, ministre de l'Armement, parvient à mettre sur pied, à l'été 1940, un Comité principal pour les blindés, chargé d'organiser la *Panzerwaffe*. Pour accélérer l'entrée en service du *Panzer III*, quatre usines lourdes sont mises sur le marché (MAN à Nuremberg, la MIAG à Brunswick, Alkett et Daimler-Benz à Berlin). Mais le coût d'un tel investissement – 2 milliards de *Reichsmark* – et la nécessité de recruter 100 000 travailleurs qualifiés vont mettre en échec les attentes du *Führer* s'agissant des blindés, car, pour l'heure, le régime nazi ne peut se permettre de porter atteinte au niveau de vie des Allemands, sous peine de rééditer les troubles sociaux de 1918.

▶ L'un des points faibles des Allemands, certainement le plus important si l'on se projette dans une perspective de guerre sur le long terme, réside indéniablement dans la faiblesse (relative) de leur industrie de guerre. Mal organisée et limitée par des aspects financiers et politiques, en 1941, elle est loin de donner à plein rendement. Le tissu industriel du *Reich* est même en retard, au regard de celui des Soviétiques qui, globalement, sont capables de produire de deux à trois fois plus d'armements ! Conscients de ces difficultés, les hiérarques nazis ne négligent aucune piste pour améliorer la situation. Ici, une ex-usine sidérurgique polonaise, adossée à une mine, remise en état après la campagne de 1939. Le changement de propriétaires a été matérialisé par l'érection d'une croix gammée de grande dimension au sommet de l'un des chevalets de la mine. Bundesarchiv-Bildarchiv



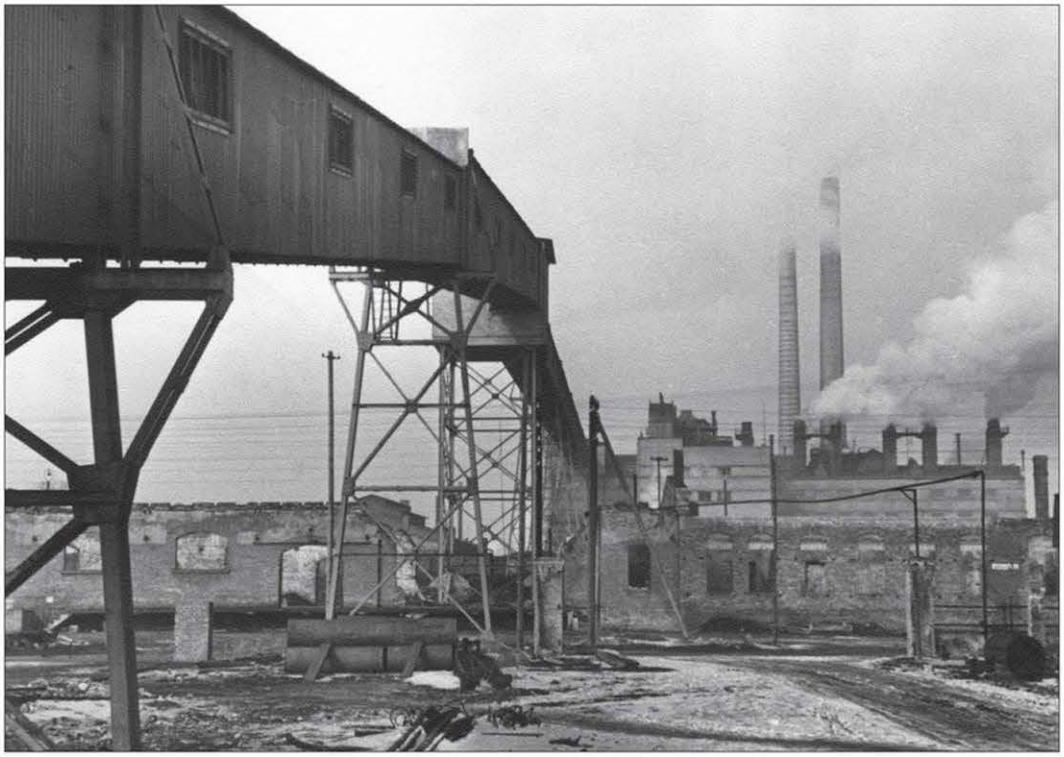
De fait, 3 800 chars seulement sortiront des usines en 1941, contre 6 600 en Union soviétique.
Les autres branches ne sont toutefois pas négligées, bien au contraire : au sein de l'infanterie, la totalité des mitrailleuses datant de la Grande Guerre pourra être remplacée au cours de l'année par des exemplaires de la MG-34, tandis que se multiplient les canons légers de campagne. La production de sous-marins triple de 1940 à 1941, et la dotation des forces aériennes augmente, dans le même laps de temps, de 40 %. Il n'en demeure pas moins que la production industrielle allemande stagne, à l'inverse de celle des Britanniques. Ces derniers sortent des usines, en 1941, 13 500 avions et 4 800 chars, respectivement 2 000 et 1 000 de plus que les Allemands.

▶ Adolf Hitler en plein discours dans une usine, à l'orée de la guerre. En 1941, le *Führer* est confronté à une situation problématique, car accroître la production de l'industrie de guerre allemande reviendrait à dégrader le niveau de vie des civils allemands. Seule la proclamation de la « guerre totale », quelques mois plus tard, donnera les coudées franches au chef nazi. US Nara

Or, l'Armée allemande passe de 5 567 000 hommes, en juin 1940, à 7 300 000, à l'été 1941, ce qui contraint parallèlement les autorités à élaborer un système de rotation des équipes ouvrières, les travailleurs récemment mobilisés subissant une formation militaire, tandis que les soldats expérimentés sont provisoirement réintégrés dans l'industrie de guerre. Il n'est pas question d'accentuer la pression sur la société allemande, pour ne pas saper la popularité du régime, en particulier après le triomphe sur la France, et il n'est pas encore envisageable de recourir à une main d'œuvre étrangère, sinon en exploitant les populations de l'ex-Pologne et de l'ex-Tchécoslovaquie.
Par ailleurs, l'industrie du *Reich* peine à acquérir une direction coordonnée et centralisée, outre d'être victime d'une certaine réticence, de la part des autorités militaires, à faire confiance à la seule initiative privée, malgré les réformes en ce sens de Fritz Todt. Lesdites autorités militaires se révèlent également scindées en plusieurs lobbies, de la *Heer* [armée de terre – NdlR] à la *Luftwaffe*, mais cette dernière échoue à définir une politique cohérente en termes de prototypes.
Enfin, malgré son hégémonie européenne, l'Allemagne manque de certaines ressources essentielles. La production de charbon s'est heurtée à des obstacles liés aux rivalités bureaucratiques, nonobstant le pillage des mines belges et françaises. La production d'acier n'a cessé de baisser depuis le début de la guerre. Plus grave encore, l'or noir fait de plus en plus défaut, et les Allemands doivent importer chaque année entre une et deux millions de tonnes de pétrole, malgré les efforts frénétiques de l'industrie chimique en matière de carburants synthétiques. Cette épée de Damoclès empêche l'Allemagne de procéder à une motorisation totale de ses troupes, à un point tel que le général Adolf von Schell, responsable militaire de la production des véhicules à moteur, suggère un mois avant le déclenchement de « Barbarossa » une « démotorisation » partielle de la *Wehrmacht* ! Le rationnement sera tel que des usines devront, dès novembre 1941, réduire leur cahier des charges. Dans ces conditions, les experts économiques allemands placent leurs espoirs dans la conquête des champs pétrolifères du Caucase.

L'ÉCHEC DU RENSEIGNEMENT ALLEMAND

L'attente d'une victoire rapide doit pallier les faiblesses de l'Armée allemande. La sous-estimation de l'adversaire joue aussi son rôle. Les préjugés raciaux ne sont pas seuls en cause. Car, ainsi que Hitler le constatera assez vite postérieurement au déclenchement de l'invasion, les services de renseignements allemands ne sont pas parvenus à brosser un tableau fidèle de l'Armée rouge.
Cette faillite n'est pas nouvelle. Une étude initiée par le *Oberstleutnant* Friedrich Gempp, ancien commandant allemand du renseignement à l'Est au cours de la Grande Guerre, avait déjà relaté les nombreuses difficultés rencontrées en la matière jusqu'à la chute du tsarisme. Par la suite, la coopération économique

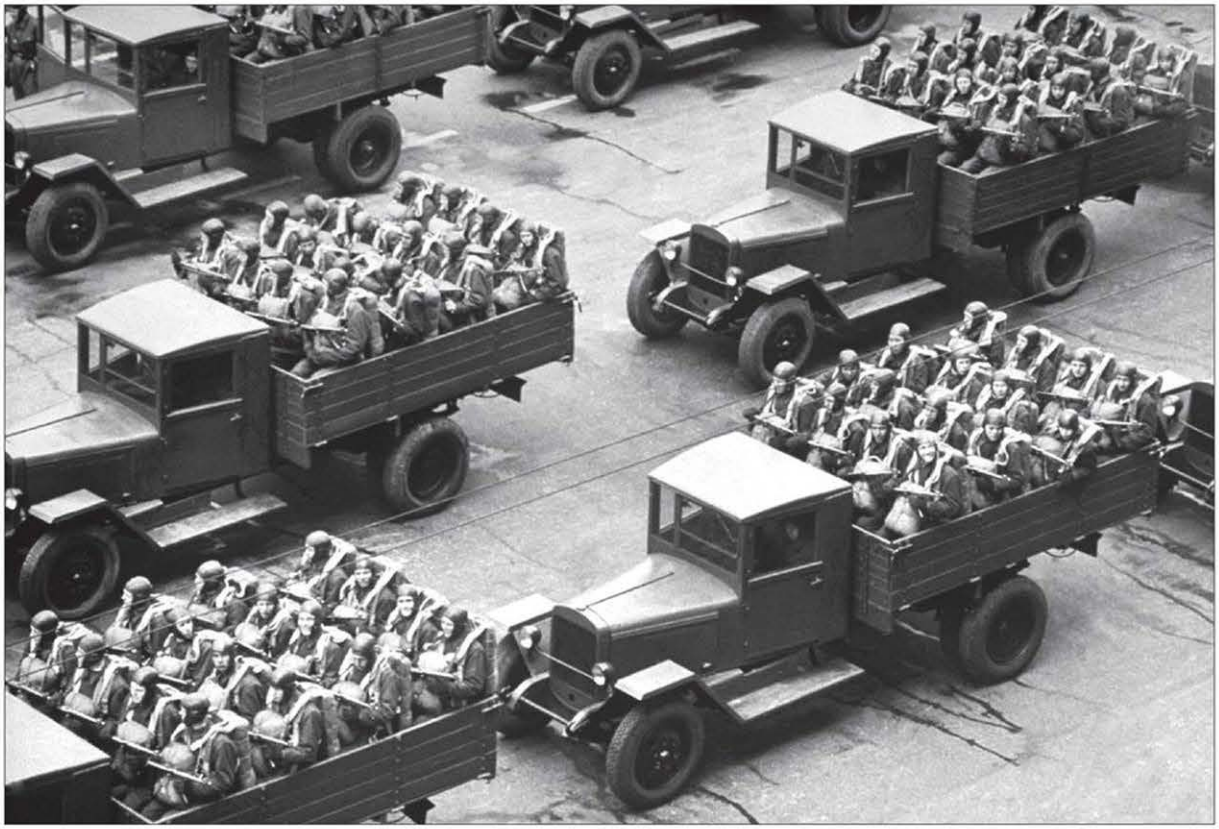


▲ L'*Admiral* Wilhelm Canaris, chef de l'*Abwehr*, est hostile à toute invasion de l'Union Soviétique. De fait, les apports de son service quant aux informations relatives à l'Armée rouge en 1941 sont négligeables. Bundesarchiv-Bildarchiv

et militaire germano-soviétique des années vingt avait permis aux Allemands d'améliorer leur connaissance de l'Armée rouge, mais la rupture décidée par Hitler en 1933 avait mis un terme à cette approche. Depuis, l'*Abwehr* aura été incapable d'acquérir de nouvelles et majeures sources d'informations. Une stratégie de coopération menée avec les services d'espionnage autrichiens (jusqu'à l'*Anschluss*) et hongrois n'apportera que de maigres résultats, de même que les filières d'infiltration de Roumanie, de Bulgarie, de Chine nationaliste et du Japon. Les hommes d'affaires allemands voyageant en Union soviétique refusent, dans l'ensemble, de se confier, par peur de mettre en danger la santé financière de leurs entreprises commerçant avec l'Est.

Dans ces conditions, les Allemands manquent d'informations fiables sur la topographie, le système routier et ferroviaire, et, bien sûr, l'état des forces armées adverses. L'acquisition des archives des services de renseignements polonais en septembre 1939 n'apporte d'ailleurs rien de bien neuf. La Terreur communiste, reposant sur d'importantes prérogatives confiées à la police politique et le recours à la délation, aura, à cet égard, contribué à empêcher toute pénétration sérieuse de l'espionnage étranger au-delà des frontières du pays, même si elle avait tendance à stimuler la paranoïa d'un gouvernement à l'égard de son propre peuple, et à multiplier fausses alertes et dénonciations calomnieuses.

◤ Bien qu'endommagées par les combats précédents, c'est dans les plus brefs délais que les usines polonaises sont remises en état de produire par les Allemands qui, sur place, trouvent une main d'œuvre corvéable à souhait ! Bundesarchiv-Bildarchiv



◀ Des parachutistes soviétiques transportés dans des camions GAZ-MM défilent sur la Place rouge à Moscou avant de gagner le front finlandais. Les paras russes sont des troupes d'élite utilisées comme infanterie sur la ligne de front. Leur courage et leur abnégation au combat causeront bien des problèmes aux Finnois puis Allemands, d'autant que les rescapés des « *Kessel* » (chaudrons) seront les premiers à grossir les rangs des partisans. ce sera particulièrement le cas en Biélorussie où les marais du Pripet seront propices au regroupement des unités russes étrillées et à la constitution de petites formations mobiles de partisans. RIA-Novostii

▲ Tracteur d'artillerie blindé soviétique Komsomolets, abandonné dans un fossé longeant une piste enneigée finlandaise. À l'époque, les difficultés russes contre la « petite » Finlande vont conduire nombre d'observateurs et d'experts militaires a considérablement sous-évaluer les capacités des troupes de Staline. C'est ainsi que les généraux allemands, hormis quelques exceptions, développeront un réel complexe supériorité vis-à-vis de leurs futurs ennemis. Droits Réservés

Le souci de Hitler de ne pas inquiéter Staline, à la suite du pacte germano-soviétique, aboutit à une réduction sensible des tentatives de déploiement d'agents en Russie. Les préparatifs de « Barbarossa » amènent-ils l'*Oberkommando der Wehrmacht* à modifier cette directive ? Non, puisqu'en janvier 1941 l'*Abwehr* reçoit pour instruction de limiter les activités de ses agents à la zone frontalière. Le chef de cette organisation, l'amiral Wilhelm Canaris, hostile à l'invasion, ne fera d'ailleurs aucun effort supplémentaire, rejetant même les offres d'information émanant des services de renseignements roumains et nippons. Devant l'insistance de ses adjoints, qui soulignent l'absence catastrophique de données crédibles sur l'Union soviétique, Canaris ordonne, peu de temps avant l'offensive, d'accroître les opérations de pénétration, centralisant ces dernières par le biais d'un organisme spécialisé dirigé par le *Major* Hermann Baun, mais sans grand succès. Certes, les vols de reconnaissance aérienne, menés dès les années trente par le *Kommando Rowehl,* à l'aide notamment de *He-111*, de *Do-215* et *217*, de *Ju 88*, permettent d'engranger de nombreuses photographies du territoire soviétique « vu du ciel », mais ils ne sauraient compenser les lacunes allemandes du renseignement « humain ».

En d'autres termes, les services de renseignements allemands ont, dans l'ensemble, dessiné une image crédible des concentrations de troupes soviétiques à la frontière. Ils ignorent, toutefois, l'existence de plus vastes réserves au-delà. Si la *Fremde Heere Ost* – bureau de renseignement de l'armée de terre à l'Est – a pu déterminer que l'Armée rouge avait la capacité d'enrôler 11 à 12 millions d'hommes, elle écarte une telle menace en affirmant qu'elle serait incapable de les équiper et de les nourrir, sans parler de la pénurie d'officiers. La motivation du soldat soviétique est elle-même sous-estimée, le chef de la *Fremde Heere Ost*, Eberhard Kinzel, allant jusqu'à prophétiser que la peur de l'Armée allemande serait susceptible de paralyser la résolution de l'adversaire. Pourtant, dès les premières semaines, il faudra déchanter, ainsi que le notera un officier supérieur de la *Luftwaffe*, Hoffman von Waldau : « *Les capacités militaires de l'Union soviétique sont considérablement plus puissantes que ne l'ont indiqué les études précédant le conflit. Nous avions regardé plusieurs statistiques*

▶ Bien qu'un piètre état, ce T-28 n'en demeure pas moins un beau trophée de guerre pour les combattants finlandais posant fièrement à ses côtés ! Patauds, privés de postes radio (dans la plupart des cas), peu ou mal escortés par l'infanterie, les chars russes ne brilleront pas lors de la guerre d'Hiver. Droits Réservés

comme des exagérations de la propagande. La qualité du matériel est meilleure que prévue [...]. *Nous avons enregistré d'importants succès mais un grand nombre d'avions soviétiques restent à détruire* [...]. *La volonté de résister et l'endurance des masses ont dépassé toutes les estimations.* »

Ainsi, la « communauté du renseignement » du *III. Reich* « *n'a pas fonctionné* », pour citer le *Führer*, et n'a pas franchi la « *muraille des mensonges* » bâtie par ses homologues soviétiques. Manque de moyens, efficacité du contre-espionnage russe n'expliquent pas tout. La direction politique et militaire allemande, raciste et arrogante, n'a paradoxalement guère cherché à contourner ces obstacles, essentiellement pour ne pas nuire à l'effet de surprise du 22 juin 1941. Elle s'en tient également aux leçons tirées de la Guerre de Finlande, qui a contribué au discrédit militaire de l'Armée rouge. Bref, la Russie est mal connue, mais n'est pas considérée comme une inconnue, tout au plus comme un vaste pays peuplé de masses de futurs esclaves abrutis par le communisme, pire encore, infesté de Juifs, l'Armée soviétique étant perçue comme un gigantesque bluff, décapitée qu'elle a été par les grandes purges.

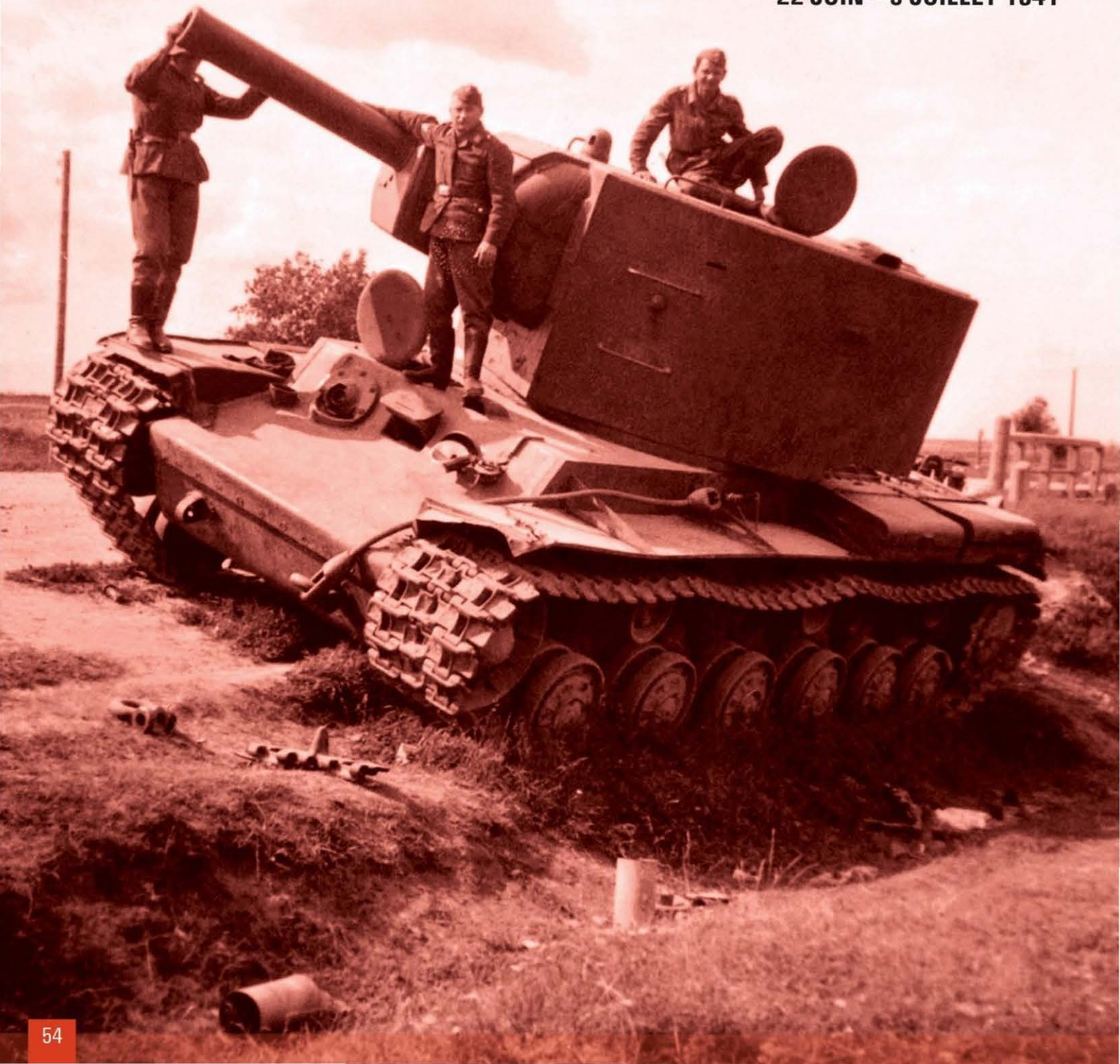
En définitive, l'Armée allemande de 1941 demeure un formidable instrument de guerre dévoué à Hitler, peut-être alors la plus efficace machine à tuer de l'époque, commandée qui plus est par des officiers expérimentés et motivés, mais ses failles logistiques et matérielles constituent de sérieux handicaps de nature à vicier les principes mêmes du « Blitzkrieg », en particulier sur un territoire aussi étendu et mal desservi que la Russie. De surcroît, l'économie de guerre allemande accuse un retard très net sur l'Union soviétique, qu'elle ne parviendra pas à rattraper. Ces inconvénients doivent toutefois être relativisés par l'état d'impréparation manifeste de son adversaire, dont les faiblesses pourraient bien lui être fatales. En fait, Hitler et ses généraux misent tout sur une victoire rapide, impliquant la destruction du gros de l'Armée rouge et la conquête des zones industrielles et agricoles vitales avant l'hiver. ■

▲ Le faciès et les coiffures des soldats russes engagés dans la guerre d'Hiver, contre les Finlandais, vont inspirer plus d'un caricaturiste, en Allemagne comme dans les démocraties occidentales. La peur du Rouge, sanguinaire et brutal, fait encore recette... Droits Réservés

▼ Soldats soviétiques pris en photo lors d'une parade sur la place rouge, à Moscou, peu avant la guerre contre le *Reich*. US Nara

DÉSASTRE AUX FRONTIÈRES

22 JUIN – 3 JUILLET 1941

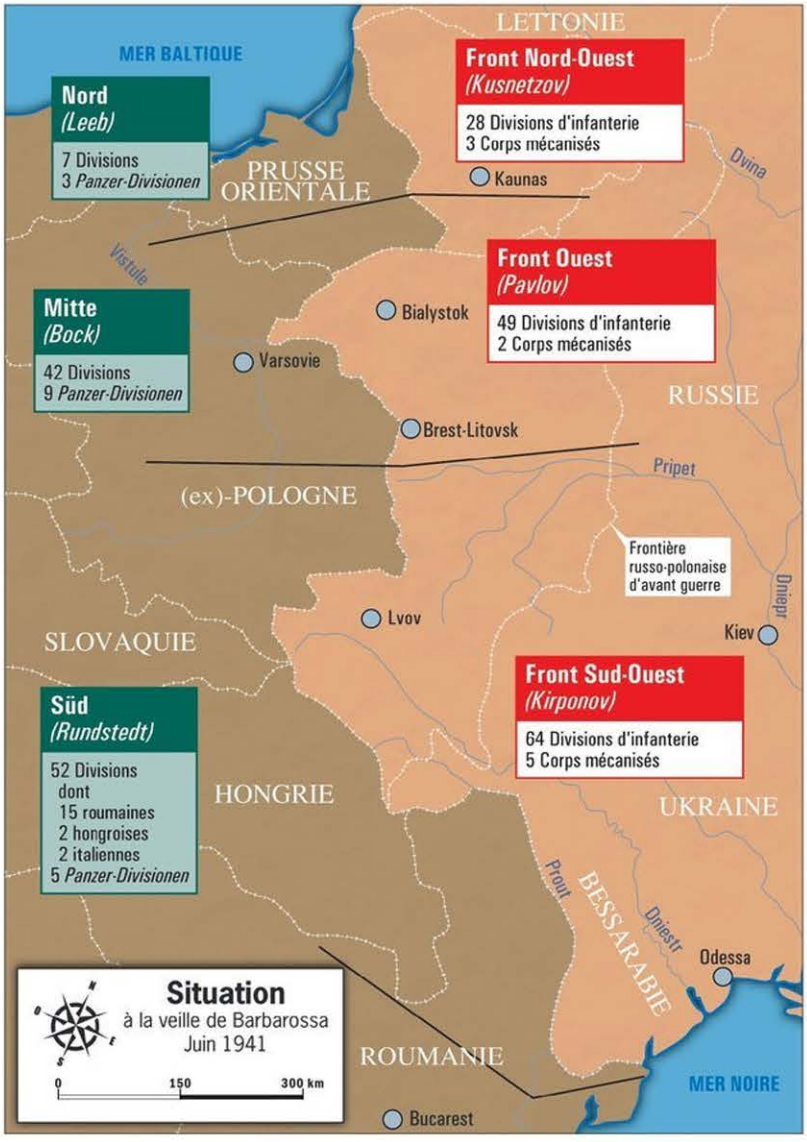


Profitant de l'effet de surprise, la *Wehrmacht* enfonce le dispositif soviétique sur l'ensemble du front. Son objectif : encercler un maximum d'unités de l'Armée rouge pour s'emparer, par la suite, de Leningrad, Kiev, puis Moscou. En dépit du courage des combattants soviétiques livrés à eux-mêmes, le Haut commandement russe semble incapable d'édicter une stratégie cohérente et adaptée à l'affreuse réalité.

PREMIER JOUR DE GUERRE

Tandis que Staline se raccroche à d'illusoires espoirs de paix, la *Luftwaffe* frappe la première, entre 3h15 et 3h30, ce 22 juin, dans le but d'acquérir la maîtrise du ciel après avoir écrasé au sol les escadrilles ennemies. Les aviateurs allemands peuvent compter sur l'effet de surprise : « *Nous pouvions à peine en croire nos yeux*, relatera Hans von Hahn, *Gruppenkommandeur* de la *I./JG 3* du *V. Fliegerkorps*. *Tous ces terrains étaient remplis d'avions de reconnaissance, de bombardiers, et de chasseurs disposés comme pour la parade, en longues files droites. Quelle quantité de terrains ! Et combien d'appareils les Russes avaient-ils donc massé à notre frontière ?* » Le colonel Vanioujkine, commandant la 23e division aérienne, témoignera de cette absence d'état d'alerte lorsqu'il sera interrogé par les Allemands en captivité : « *C'était la nuit du samedi au dimanche, beaucoup de soldats étaient en permission. Nos terrains étaient beaucoup trop proches de la frontière. Les Allemands connaissaient parfaitement leur emplacement. De plus, beaucoup de régiments se familiarisaient avec les nouveaux modèles d'avions que venaient précisément de recevoir les terrains du front. Avec une négligence typiquement russe, appareils anciens et nouveaux étaient alignés sans aucun camouflage sur les terrains…* »

C'est un carnage. En plusieurs vagues, Dornier, Heinkel et Junkers dévastent 66 aérodromes, mais bombardent également plusieurs centres d'habitation, tels que Kaunas, Grodno, Minsk, Smolensk, Kiev, Odessa, Sébastopol, pour semer la panique parmi les civils. Dans l'ensemble, l'opération est un succès. Plus de 1 200 appareils soviétiques sont détruits dès le premier jour du conflit, dont 800 au sol, et plusieurs QG sont la proie des flammes. Quelques fausses notes sont à signaler toutefois. Tout d'abord, la défense antiaérienne russe s'est montrée pugnace et la chasse soviétique était en alerte en Crimée. Ensuite, de nouveaux modèles de bombes allemandes, les *SD-2* de deux kilos, ont explosé avant même d'être largués, endommageant plusieurs appareils. Enfin, chasseurs et bombardiers à étoile rouge ayant échappé à la destruction au sol contre-attaquent immédiatement, souvent dans le plus grand désordre.



◀ Des soldats allemands se font photographier sur un char lourd KV-2 abandonné par son équipage sur le bord d'une route. De juin à septembre 1941, ils sont des milliers de *Landser* à poser de la sorte sur les innombrables carcasses de chars soviétiques détruits par les *Panzer-Divisionen*. Les premières semaines de l'opération « Barbarossa » constituent en effet un désastre pour l'Armée rouge qui semble à plusieurs reprises au bord de l'effondrement. Archives of the Modern Conflict R00535-54

▶ Un *Panzer III Ausf. H* traverse à grande vitesse une bourgade sous le regard d'un motocycliste et d'un officier debout dans sa voiture de commandement. Nous sommes le 15 juin 1941, soit une semaine avant le déclenchement de « Barbarossa » qui est alors la plus grande offensive de tous les temps. La progression des *Panzer-Divisionen* durant les premiers jours de l'invasion de l'Union Soviétique va être fulgurante. Coll. Terlisten

Le *Generalfeldmarschall* Kesselring se souvient : « *À partir du deuxième jour, j'ai assisté à la lutte contre les avions de combat moyens qui arrivaient du fond de l'espace russe. Je considérais presque comme un crime le fait de lancer à l'attaque, dans des formations impossibles au point de vue de la tactique aérienne, des avions aussi incapables de se tirer d'affaire en l'air ! Ils arrivaient, une escadrille après l'autre, à intervalles réguliers, et ces échelons tombaient les uns après les autres, comme une proie facile, sous les coups de nos chasseurs ! – Un vrai « massacre des Innocents », pensais-je alors !* » Mais en dépit de leurs pertes – effroyables – les avions russes repartent inlassablement à l'assaut, entamant cette usure qui finira par être fatale à l'aviation de l'envahisseur. Au total, en effet, si les Soviétiques perdront 21 200 appareils en 1941, les Allemands, de leur côté, déploreront la mise hors de combat de 2 520 de leurs avions dans le même laps de temps, soit le double de leurs pertes subies au cours de la Bataille d'Angleterre.

La menace aérienne provisoirement écartée, les troupes au sol peuvent se préoccuper de leurs propres objectifs : s'emparer des avant-postes frontaliers et des ponts pour s'ancrer en territoire ennemi. L'artillerie allemande a, en maints endroits, ouvert la voie. Les douaniers russes sont prestement liquidés, tandis que les *Landser* multiplient les coups de main, le plus souvent réussis. Le *Panzer-Regiment 18*, de la *18. Panzer-Division*, crée une surprise de taille en franchissant le Boug à l'aide de chars « sous-marins », les *Tauchpanzer*, modèles initialement réservés à l'invasion de l'Angleterre. Parmi ces succès, une exception notable, en l'occurrence la forteresse de Brest-Litovsk, pourtant pilonnée par des mortiers lourds de 600 mm ; après avoir franchi le Bug à l'aide de canots pneumatiques, les assaillants de la *45. Infanterie-*

▼ Les restes d'un Polikarpov I-16 UTI-4, version d'entraînement du chasseur soviétique, gisent parmi d'autres épaves sur un aérodrome de l'aviation soviétique attaqué par la *Luftwaffe*. Dès les premières heures de l'opération « Barbarossa », l'aviation soviétique est clouée au sol par les bombardements des bimoteurs allemands et des Stuka, ainsi que les passes de mitraillage des Messerschmitt Bf 109. US Nara

◀ Les occupants d'une moto side-car de la *12. Panzer-Division* sont accueillis avec enthousiasme par la population biélorusse. Plus encore dans les Pays Baltes et en Ukraine, les Allemands sont fêtés en libérateurs par les civils qui espèrent voir ces derniers mettre fin au joug communiste. En bien des endroits, les *Landser* se verront distribuer le pain et le sel, comme le veut la tradition slave. Les Allemands, aveuglés par leurs buts de guerre génocidaires à l'Est, ne sauront pas tirer profit de cet accueil chaleureux et sincère de la population soviétique.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

Division s'insinuent dans la ville mais sont stoppés par une troupe hétéroclite de garnisaires alors qu'ils sont sur le point de faire main basse sur la place. Ce grave mécompte ne saurait toutefois faire oublier que le nouveau « front russe » est percé et que les forces mécanisées ne vont pas tarder à exploiter ces trouées.

« Barbarossa » se fonde en effet sur le principe même de la « guerre-éclair », le « *Blitzkrieg* », qui fut fatal à la France en 1940 : foncer pour conquérir, cisailler pour désorganiser, encercler pour détruire. Au sommet du dispositif allemand, la *Heeresgruppe* « Nord » du *Generalfeldmarschall* Wilhelm *Ritter* von Leeb (29 divisions, dont 3 blindées et 2 motorisées), a pour mission la conquête des pays baltes, pour mieux fondre sur Leningrad. Alors que sa *18. Armee* (Küchler) suivra la côte baltique, la *Panzergruppe 4* de Höppner attaquera au centre, pour atteindre le plus rapidement possible le fleuve Dvina, seul obstacle naturel d'envergure sur le chemin de la « ville sainte du Communisme », ces blindés étant couverts sur leur flanc droit par la *16. Armee* (Busch). Au milieu du front, la *Heeresgruppe* « Mitte » de Fedor von Bock est le groupe d'armées le mieux loti (49 divisions, dont 9 blindées et 6 motorisées) : la *Panzergruppe 3* de Hoth part de Prusse orientale pour s'emparer de Vilna et redescendre sur Minsk, à la rencontre de la *Panzergruppe 2* de Guderian qui remontera sur la capitale de la Biélorussie par le sud, encerclant ainsi l'essentiel des troupes soviétiques de la région. Ensuite, il s'agira de s'ouvrir un boulevard traversant Smolensk et s'achevant, éventuellement, au pied des tours du Kremlin. Enfin, dans la partie méridionale de cet ordre de bataille, au sud des marais du Pripet, la *Heeresgruppe* « Süd » du *Generalfeldmarschall* Karl Gerd von Rundstedt, assistée des armées roumaine et hongroise, dispose de 42 divisions, dont 5 blindées et 3 motorisées. Le groupe d'armée déferlera sur l'Ukraine et la Crimée. Assurément, la *Wehrmacht* cherche d'abord à anéantir le gros des forces adverses par de rapides manœuvres de débordement et d'encerclement.

En face, le chaos règne. Certains chefs politiques et militaires – tel Jdanov, responsable du Parti communiste soviétique à Leningrad parti en vacances – ne sont pas à leur poste. Saboteurs et appareils allemands ont détruit les transmissions.

▼ Une colonne de prisonniers soviétiques marche vers son funeste destin en étant « escortée » par un soldat allemand au sourire éclatant... Abattus durant leur transfert à l'arrière du front, soumis à des conditions de vie épouvantables dans les *Stalag*, voire exterminés dans les camps de la mort, les soldats soviétiques seront des millions à périr en captivité durant les deux premières années de guerre à l'Est.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▲ Une unité blindée allemande équipée de *Panzer II* et *III* se regroupe dans un bourg soviétique. Comme en France, deux ans plus tôt, la *Panzerwaffe* aligne des matériels obsolètes. Au final, ce seront l'emploi massif de la radio et les qualités manœuvrières de leurs équipages qui permettront aux Allemands de forcer la décision face aux T-34 et autres KV de l'Armée rouge. Archives Caraktère Coll. Anderson

Dans les villes bombardées, les commandants soviétiques ont dû rameuter plusieurs unités pour mettre un terme à la panique. Le général Pavlov, chef du District militaire spécial de l'Ouest, dont le QG est établi à Minsk, et dont les troupes sont la cible prioritaire de l'*Ostheer*, ne parvient pas immédiatement à joindre ses officiers sur le terrain. L'un d'entre eux, le général Kuznetzov, qui dirige la 3e armée, coupé de ses soldats, réussit miraculeusement à contacter Pavlov, mais s'attire cette réponse de son supérieur : « *Je ne comprends pas ce qui se passe.* » Le désordre est tel que plusieurs unités s'adressent à leur QG sans prendre la peine de crypter leurs messages. Les garde-frontières, livrés à eux-mêmes, se battent avec courage, mais sont balayés, faute de soutien des troupes de couverture. « *Nous dûmes déployer nos forces et occuper nos positions sous un puissant bombardement d'artillerie et d'aviation*, relatera le général Fediouninski, commandant du 15e corps de Fusiliers en Ukraine occidentale. *Les communications étaient coupées et, souvent, les ordres n'atteignaient les unités qu'avec un grand retard* [...] *Néanmoins, nos officiers gardèrent leur sang-froid et nous atteignîmes les positions défensives où les garde-frontières livraient déjà, depuis plusieurs heures, un combat inégal. Même les femmes des garde-frontières étaient sur la ligne de feu, apportant de l'eau et des munitions, s'occupant des blessés. Quelques-unes faisaient le coup de feu contre les nazis qui avançaient, mais les rangs des garde-frontières fondaient à vue d'œil. Partout, baraques et maisons, incendiées par les obus ennemis, étaient en flammes.* »

Face aux offensives allemandes, la résistance soviétique n'a donc rien d'organisé. Ce n'est que deux heures après l'invasion, par exemple, que la puissante 4e division blindée soviétique, baptisée « Staline », reçoit l'ordre de... s'immobiliser dans la zone forestière de Bialystok ! À dire vrai, ceux qui n'ont pas encore été fauchés par les tirs allemands attendent, le plus souvent en vain, des directives du Kremlin, de Staline. Mais pas plus ce dernier que ses conseillers n'ont, en cette sinistre journée, une idée claire de la situation. Informé des premiers raids aériens allemands, Joukov téléphone au Kremlin peu

▶ Dès les premières heures de la campagne, les unités rapides allemandes opérant dans le secteur nord du front d'invasion (ici, un *Panzer 38(t)* appartenant vraisemblablement à la *8. Panzer-Division*) vont être confrontées à un terrain délicat, freinant leur progression. Entrecoupés de rivières et de fleuves, parcourus par de simples routes sablonneuses et couverts de forêts épaisses propices aux embuscades, les axes de progression nécessitent l'intervention régulière d'éléments du Génie, en particulier des pontonniers, comme ici. Le tempo allemand n'en sera pas moins impressionnant, les équipages de chars faisant des étapes de 50 à 80 km/h par jour ! Archives Caraktère Coll. Kadari

avant 4 heures du matin : « *Staline dort* », lui répond le chef de sa garde personnelle, Vlassik, et nul n'a jamais osé troubler son sommeil. Joukov insiste. De fait, c'est en pyjama que le dictateur, « *la respiration lourde* », écoute le rapport préliminaire du général soviétique sur l'état de guerre entre l'Union soviétique et le *Reich*. D'abord muet de stupeur, le *Vojd* convoque Joukov et Timochenko au Kremlin, ainsi que tous les membres du Bureau politique. Décidément obstiné, il croit, sur le moment, à une attaque décidée par les généraux allemands sans l'accord de Hitler. Il précise à Timochenko qu'il faut interdire à l'Armée rouge de « *faire donner l'artillerie contre les Allemands.* »

Au même moment, à Berlin, Ribbentrop notifie à l'ambassadeur Dekanozov la déclaration de guerre du *Reich* à la Russie. Une heure et demie plus tard, c'est au tour de l'ambassadeur allemand à Moscou de confirmer la nouvelle à Molotov, qui après avoir cherché à nier l'horrible réalité ne trouve que cette réplique : « *Nous n'avons pas mérité cela.* » Sans doute parce qu'il espère encore que l'offensive ennemie, dont il délimite mal l'ampleur, n'est qu'une provocation d'officiers nazis anticommunistes, Staline signe la Directive n°2 adressée aux responsables militaires à 7h15. Ce texte prescrit une contre-attaque générale… sous réserve de ne surtout pas franchir la frontière ! Mais l'ordre – parfaitement inapplicable – n'atteindra jamais, ou trop tard, la plupart des unités soviétiques prises dans la fournaise. Qu'à cela ne tienne ! En fin de journée, Staline lève l'interdiction de franchir la frontière (Directive n°3). Sur la suggestion de Timochenko, les districts militaires spéciaux ont été rebaptisés « fronts ». Et il est revenu au signataire du pacte germano-soviétique, Molotov lui-même, le douteux privilège d'annoncer publiquement aux peuples soviétiques que l'Allemagne a envahi l'Union soviétique.

À l'écoute de ce discours, bien fade, « *les gens sont pétrifiés sur place,* note le correspondant français de l'agence de Presse Havas, *ceux qui attendent les journaux encore non parus, ceux qui achetaient des fleurs ou du tabac aux kiosques de la place, les paysans qui débarquaient de la gare avec leurs sacs de pommes, tous momifiés, c'est un silence de mort qui dure longtemps après que le discours se soit terminé, que les haut-parleurs se soient tus.* » ;

▲ Deux *Landser* contemplent l'épave d'un BT-7 en train de brûler. Dotés d'un blindage trop peu épais, notamment autour du réservoir d'essence, les chars BT sont des proies faciles pour les *Panzer* et les *Pak*. De juin à septembre 1941, le parc blindé de l'Armée rouge (alors le plus important du monde) subit une véritable saignée : BT-5, BT-7 et T-26 (souvent démunis de postes radio) sont incapables de s'opposer aux *Panzer* et payent au prix fort leur rencontre avec ceux-ci. Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Éléments d'une *Panzer-Division* appartenant à la *Panzergruppe 2* de Guderian (comme en témoigne le G peint sur le baquet du side-car) photographiés dans un village russe. L'objectif des troupes de Guderian est de constituer une pince au sud de la Biélorussie qui devra opérer sa jonction avec la *Panzergruppe 3* de Hoth au nord, afin d'enfermer puis de détruire le Front de l'Ouest soviétique, ce qui aura pour effet direct la chute de Kiev. Archives Caraktère - Coll. Kadari

▶ Dans un orage de feu et de fer, appuyée par les appareils d'assaut de la *Luftwaffe*, guidée par ses colonnes de reconnaissance, la *8. Panzer-Division* s'enfonce dans le nord de l'Union Soviétique à la vitesse de l'éclair ! En cinq jours, le général Brandenberger et ses équipages « avalent » 300 kilomètres pour s'emparer d'un pont sur la Dvina. La route de Leningrad est ouverte ! Toutefois, saisi d'un accès de prudence, le haut-commandement allemand ordonne à la division de mettre un terme à sa progression et d'attendre des renforts. Archives Caraktère Coll. Kadari

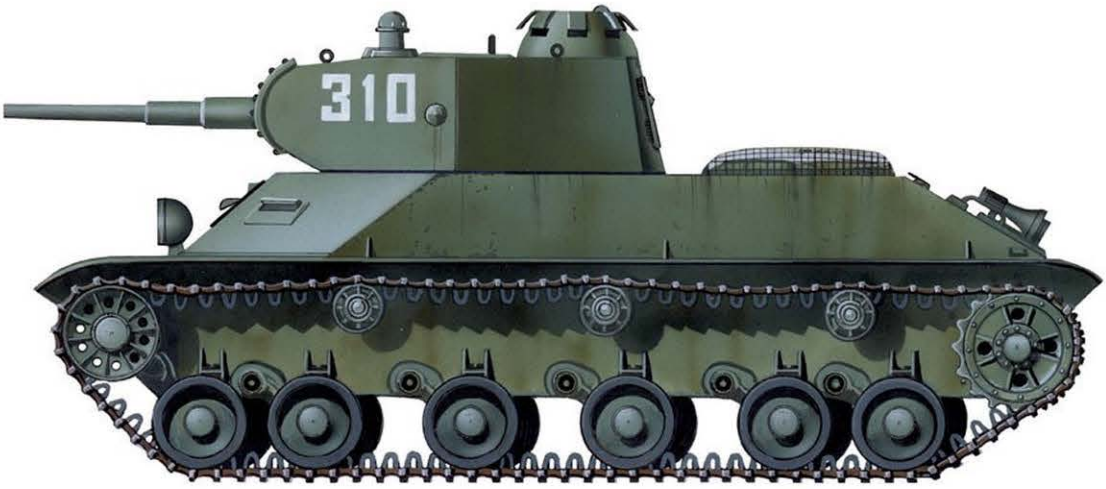
▼ Héritage de l'armée tsariste ou capturé par les troupes soviétiques en septembre 1939 sur la défunte armée polonaise, ce stock de canons de 155 mm Schneider modèle 1917 vient de nouveau de changer de mains. Du char à la mitrailleuse, en passant par une vaste gamme de véhicules, dès les premières heures de « Barbarossa », les Allemands vont amasser un butin considérable qui leur permettra d'armer de nouvelles troupes ! Ces canons de 155 mm de construction française seront réutilisés par les Allemands sous la désignation *15,5 cm sFH 449(r)*, en particulier sur le Mur de l'Atlantique. Les autres seront vendus à l'allié – plus exactement co-belligérant – finlandais. US Nara

« *Tu avais l'air trop nerveux, mais tu as bien parlé* », commente Staline à destination de son diplomate en chef. « *Je n'en suis pas si sûr* », réplique ce dernier. Dans l'ensemble, attestent les rapports du *NKVD*, la population affiche un certain calme, à moins qu'il ne s'agisse en fait de stupeur. Parmi ces sombres nouvelles s'est détachée une note d'espoir : dans un vibrant discours prononcé à la Chambre des Communes, Winston Churchill a garanti le soutien total de la Grande-Bretagne à la Russie. L'allocution dissipe l'angoisse de Staline, qui redoutait que la *Royal Navy* n'appuie la *Kriegsmarine* en Mer Noire et dans la Baltique.

AU NORD : CHEVAUCHÉE POUR MANSTEIN, MALHEURS POUR REINHARD

Les premiers combats livrés par la *Heeresgruppe* « Nord » sont prometteurs, d'autant que la *Luftwaffe* domine le ciel sans partage ; dès les trois premiers jours du conflit, l'aviation soviétique de la région baltique perdra 920 avions sur 1 080. Tandis qu'au nord la *18. Armee* marche sur Riga et qu'au sud la *16. Armee* vise Kaunas, la *Panzergruppe 4* se signale d'emblée par une action aussi hardie que rapide, celle du *LVI. Armee-Korps* (*mot.*) d'Erich von Manstein. Le 22 juin au soir, cette formation, après avoir franchi le Niemen, a avancé de 50 kilomètres en terrain ennemi. Ses éléments de pointe se sont emparés du pont d'Airogola qui commande la route de Dvinsk, point de passage essentiel sur la Dvina. Les forces soviétiques, mal réparties, le ratent de peu. À une vitesse stupéfiante, la *8. Panzer-Division* (Brandenberger) « avale » alors 300 kilomètres et arrive sur Dvinsk, aux premières heures du 26 juin. Un commando d'Allemands déguisés en Soviétiques – *Brandenburgers* – a réussi à se saisir des deux ponts – intacts – qui commandent l'accès à la rive droite de la Dvina. La route de Leningrad est ouverte, mais Manstein reçoit l'ordre de stopper son avance.

Char léger *Panzer 38(t) Ausf. E*
Stabskompanie / II. Abteilung
Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
URSS, Pays baltes, juin 1941



Char moyen T-50
Unité inconnue
URSS, secteur de Leningrad, septembre 1941

Char léger *Panzer 38(t) Ausf. G*
3. Kompanie / I. Abteilung
Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
Union Soviétique, septembre 1941

Char moyen T-34/76 Modèle 1940
6e corps mécanisé
URSS, Pays baltes, juin 1941

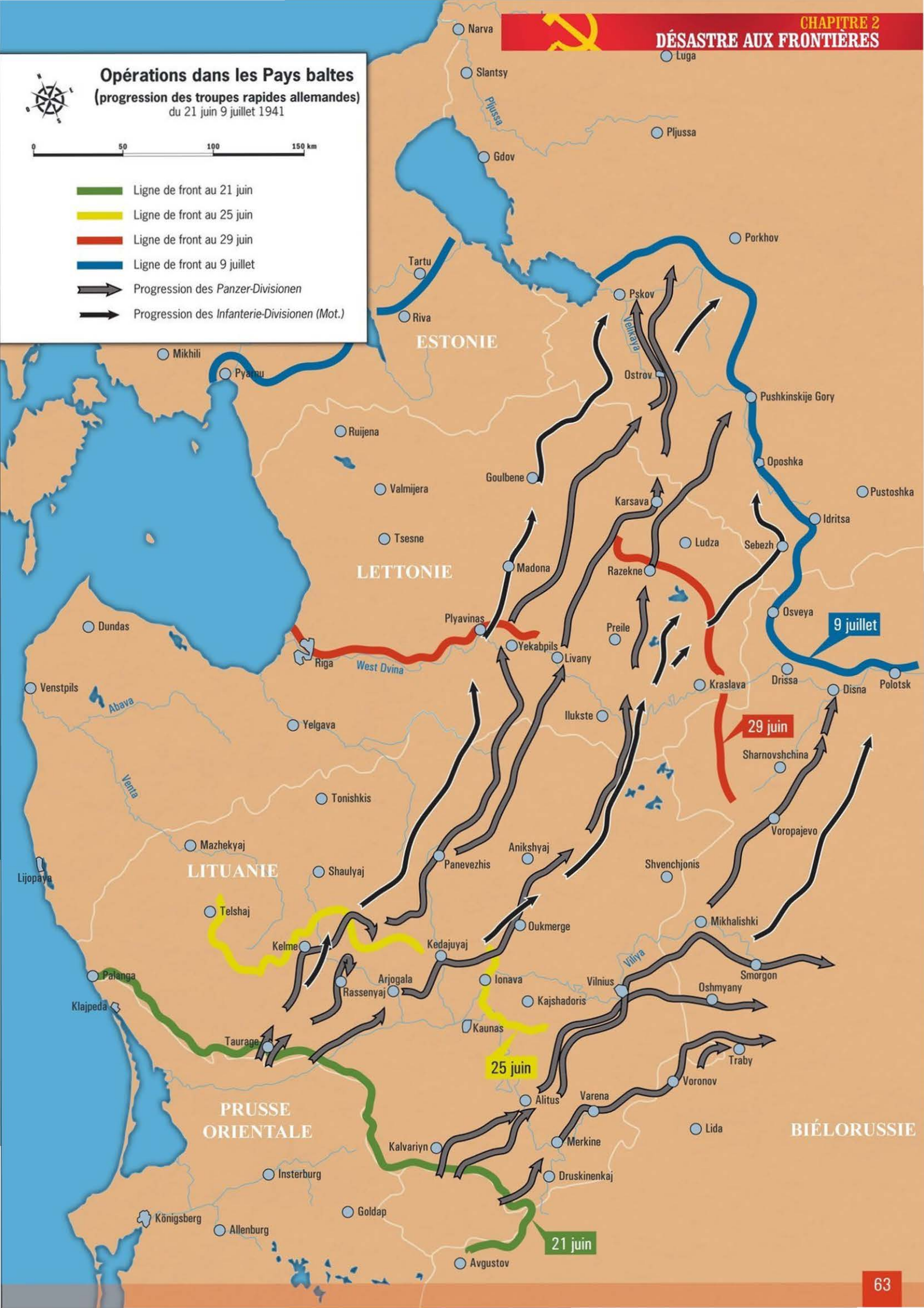
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▶ Ce cliché illustre les témoignages de bien des militaires allemands ayant combattu dans les rangs de la *Heeresgruppe* « Nord » en juin et juillet 1941, notamment celui d'Erhard Raus, *Kommandeur* de la *Schützen-Brigade 6* de la *6. Panzer-Division*, décrivant des T-34 et des KV insensibles aux obus écrasant sous leurs chenilles les canons allemands et leurs servants. Ce T-34/76 a été mis hors de combat au moment où il « passait » sur un obusier *leFH 18 de 10,5 cm*. Archives Caraktère Coll. Anderson

▼ Ce canon *Pak 38* de *5cm* n'a pas connu un meilleur destin que l'obusier de campagne de la photographie précédente... pas plus que son « vainqueur », d'ailleurs, un T-34/76 probablement incendié par l'un des autres *Pak* de la batterie antichar allemande. C'est bel et bien parce qu'ils manquaient de munitions que les tankistes russes développèrent ces tactiques d'écrasement. On ne le répétera jamais assez, au moment de « Barbarossa », l'Armée rouge est dans une situation de désorganisation catastrophique et nombre de régiments blindés manquent d'obus ou de pièces détachées pour leurs engins. Archives Caraktère Coll. Anderson

L'infanterie du groupe d'armées a en effet rencontré une sérieuse résistance et le ralentissement de sa marche pourrait permettre à l'Armée rouge de couper le corps blindé de ses bases. Manstein lui-même doit compter avec d'importants combats urbains dans certains quartiers de Dvinsk, où se maintiennent plusieurs sections d'infanterie ennemies.

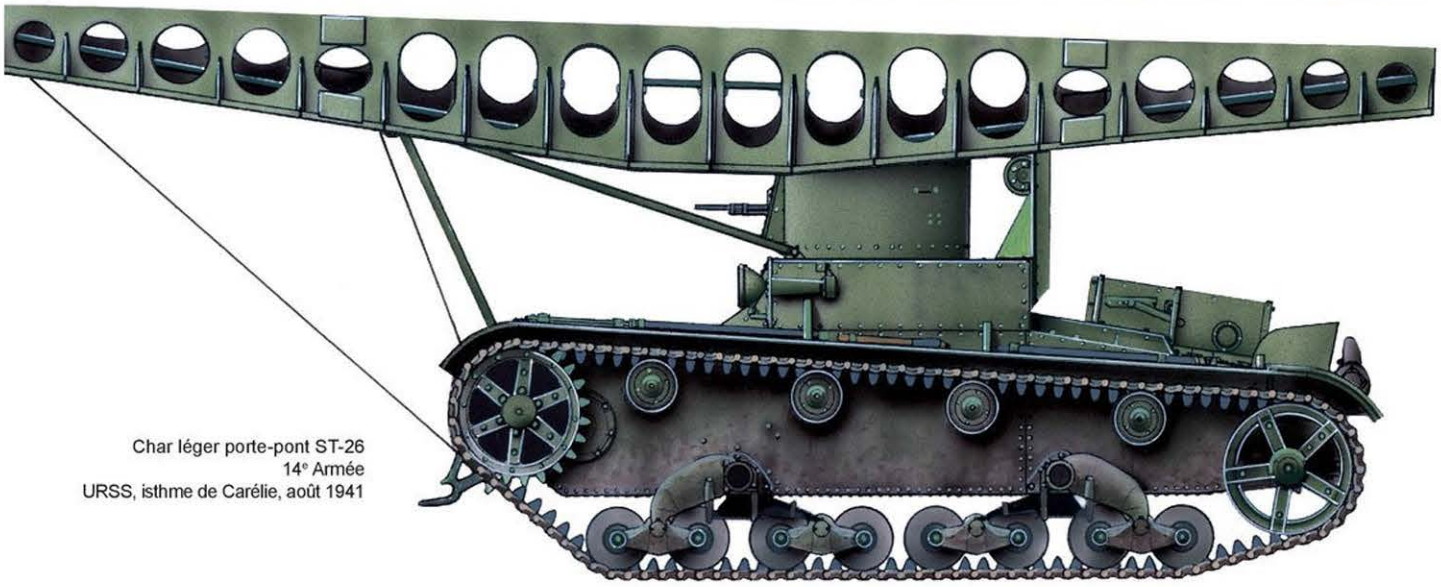
En face, le front du Nord-Ouest du général Kuznetzov peut opposer trois brigades aéroportées, trois divisions blindées, deux divisions mécanisées et vingt divisions d'infanterie. À la suite des directives de Staline, il lance sur les flancs de la *Panzergruppe 4* ses 12e et 3e corps mécanisés, mais les raids aériens, le manque d'essence et de munitions, retardent la contre-attaque au 23 juin. Évitant involontairement les unités de Manstein, c'est au *XXXXI. Armee-Korps (mot.)* de Reinhard que se heurtent les premiers éléments blindés soviétiques, de manière confuse et désordonnée, certains chars étant d'ailleurs privés d'obus. Pour la première fois, les Allemands découvrent les nouveaux modèles de chars russes, tels que les T-34/76, que Reinhard compare à « *de gros ours maladroits* » qui « *font flamber ses blindés comme des boîtes d'allumettes* », ou encore les mastodontes KV-I et KV-II ; « *Même en concentrant le feu de toutes les armes de ma* Kampfgruppe, notera Ehrard Raus de la *6. Panzer-Division*, « percutée » de plein fouet par la 2e division blindée russe, *y compris les plus lourdes, il était impossible de stopper ces pachydermes d'acier. Bien qu'enveloppés de feu et de fumée, ils avançaient, impassibles, canonnant et écrasant tout sur leur passage.*


Opérations dans les Pays baltes
(progression des troupes rapides allemandes)
du 21 juin 9 juillet 1941
0
50
100
150 km
Ligne de front au 21 juin
Ligne de front au 25 juin
Ligne de front au 29 juin
Ligne de front au 9 juillet
Progression des Panzer-Divisionen
Progression des Infanterie-Divisionen (Mot.)
Narva
Luga
Slantsy
Pljussa
Gdov
Porkhov
Tartu
Pskov
Riva
ESTONIE
Velikaya
Mikhili
Pyarnu
Ostrov
Pushkinskije Gory
Ruijena
Oposhka
Goulbene
Pustoshka
Valmijera
Karsava
Idritsa
Tsesne
Ludza
Sebezh
LETTONIE
Madona
Razekne
Osveya
9 juillet
Dundas
Plyavinas
Preile
Yekabpils
Livany
Riga
West Dvina
Drissa
Kraslava
Disna
Polotsk
Venstpils
Abava
Ilukste
29 juin
Yelgava
Sharnovshchina
Venta
Tonishkis
Voropajevo
Mazhekyaj
Anikshyaj
Panevezhis
Shvenchjonis
Lijopaya
LITUANIE
Shaulyaj
Telshaj
Oukmerge
Mikhalishki
Kelme
Kedajuyaj
Viliya
Smorgon
Palanga
Arjogala
Ionava
Vilnius
Oshmyany
Klajpeda
Rassenyaj
Kajshadoris
Kaunas
Taurage
25 juin
Traby
Voronov
Alitus
Varena
PRUSSE
ORIENTALE
Lida
BIÉLORUSSIE
Kalvariyn
Merkine
Insterburg
Druskinenkaj
Goldap
Königsberg
Allenburg
21 juin
Avgustov

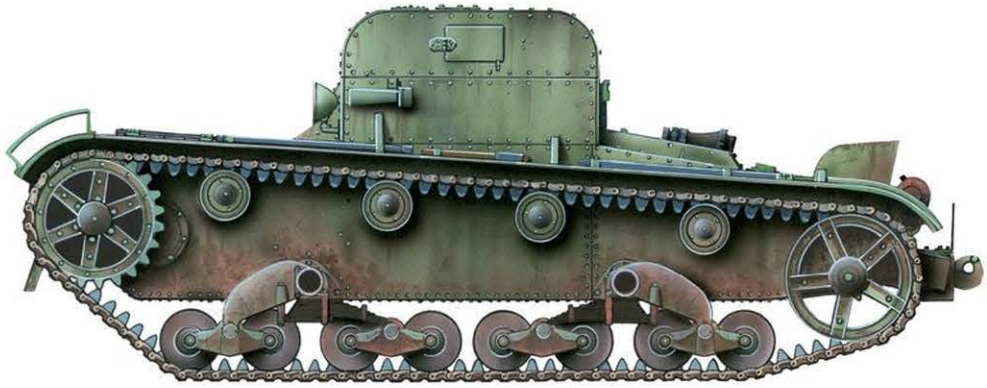
▶ Un T-34 modèle 1940 gît dans la rue d'une ville soviétique dans laquelle la vie semble peu à peu reprendre son cours. Un *Landser* se fait immortaliser à côté de l'engin dont les chenilles, visibles enroulées au premier plan, ont été retirées. Sur la plage arrière du char est sanglée une boite de vitesses de rechange, point faible mécanique du colosse russe.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▶ Les occupants d'une Horch se sont arrêtés sur le bord d'une route pour inspecter l'épave d'un T-34/76 de début de production. Le char moyen soviétique constitue une très désagréable surprise pour les Allemands, car son canon de 76 mm, son épais blindage incliné et sa mobilité en font un adversaire redoutable. Son principal défaut ? L'absence à son bord d'un poste radio ainsi qu'une mécanique peu fiable sur les premiers modèles, comme celui-ci.
Coll. Scott

▼ Un *Panzer 38(t)* de la *7. Panzer-Division* et des *Schützen* se sont arrêtés après un combat pour rassembler du matériel abandonné et faire prisonniers des Soviétiques. À gauche, un tracteur d'artillerie et une pièce, probablement de 76,2 mm, qui seront tous deux réutilisés par les Allemands.
Coll. Baschin

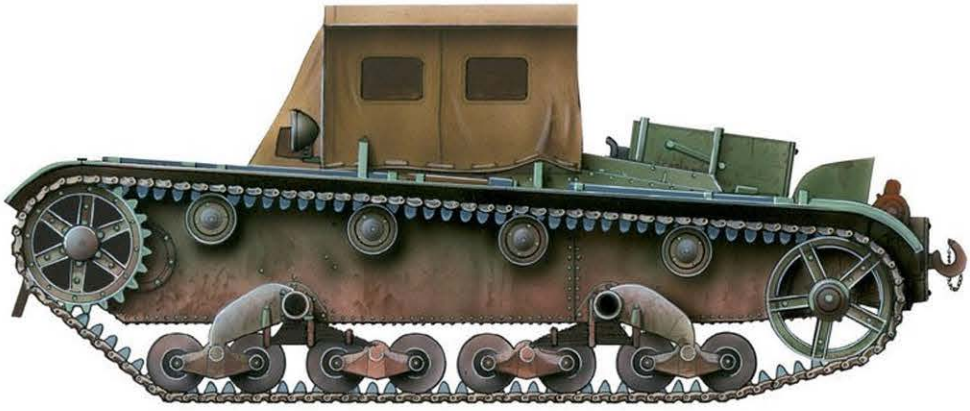


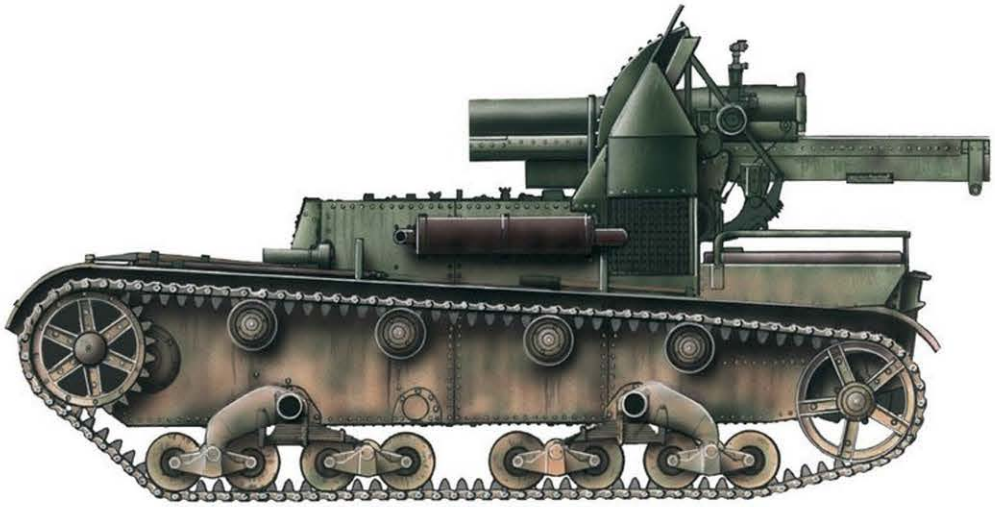
Char léger porte-pont ST-26
14e Armée
URSS, isthme de Carélie, août 1941



Tracteur d'artillerie T-26T
321e régiment d'artillerie lourde
20e armée
URSS, Biélorussie, août 1941

Tracteur d'artillerie T-26T2
321e régiment d'artillerie lourde
20e armée
URSS, Biélorussie, août 1941





Canon automoteur *SU-5-2 (122mm)*
Unité inconnue
URSS, juillet 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▶ La conquête de la forteresse anciennement polonaise de Brest-Litovsk par les *Landser*, laissée aux mains des soldats soviétiques lors de la partition de la défunte nation, a valeur de symbole à plus d'un titre. Assis à l'arrière d'une voiture d'état-major de la *Heeresgruppe* « Mitte », dont on reconnaît l'insigne peint à l'arrière, Hitler (tête inclinée) et Mussolini (en calot) inspectent les ruines de la citadelle de la ville, qui a fait l'objet de très âpres combats, car située sur la route de la *Panzergruppe 2* de Guderian. Les défenseurs soviétiques des 6e et 42e divisions de fusiliers ont résisté durant une semaine à la *45. Infanterie-Division* et les pertes de part et d'autres ont été effroyables. Bundesarchiv-Bildarchiv

Nullement gênés par la pluie d'acier que nos obusiers faisaient pleuvoir sur eux, ils s'en prirent à l'un de nos bouchons antichars alors même qu'ils étaient pris sous le feu de nos pièces de Pak. *Rien n'y faisait !* » De son côté, après avoir subi des pertes sensibles, la *1. Panzer-Division* doit faire appel aux canons de « 88 » et aux *Stukas* pour briser les assauts ennemis, diminués par les dysfonctionnements du matériel engagé et le manque d'effectifs. Cet intense barrage d'artillerie terrestre et aérienne taille en pièces les corps mécanisés soviétiques.

Dans ces conditions, Kuznetzov doit se résoudre à battre en retraite, le 25 juin, pour se rétablir derrière la Dvina, calcul que le raid de Manstein rend illusoire. Les cadres communistes locaux ne l'ont d'ailleurs pas attendu, évacuant la Lituanie en catastrophe – bien leur en a pris, car des unités spéciales du *Sicherheitsdienst* [ou *SD*, service de sécurité et de police *SS* créé en 1931 par Reinhard Heydrich sous l'appellation de service « Ic » – NdlR] ont reçu pour instruction de les liquider. C'est ainsi que la ville de Kaunas tombera aux mains de la *16. Armee* en étant absolument intacte, si l'on fait abstraction des raids de la *Luftwaffe*. Le désordre est tel que Kuznetzov et le chef de la 11e armée, le lieutenant-général Morozov, se suspectent mutuellement d'avoir été capturés par les Allemands et refusent de communiquer entre eux, facilitant le phagocytage de leurs troupes par l'ennemi. En une semaine de combats, le front du Nord-Ouest perdra ainsi 90 % de son matériel blindé, c'est-à-dire 1 144 chars et véhicules blindés, ainsi que 4 000 canons et 125 000 tués et prisonniers. Ces chiffres sont impressionnants mais ils ne sont rien au regard de ce qui attend les Soviétiques…

Le front est percé. Pourtant, ça et là, des unités soviétiques s'accrochent. C'est par exemple le cas à la base navale de Libau, sur la Baltique, où l'*Infanterie-Regiment 505* de l'*Oberst* Lohmeyer ne parviendra pas à emporter la décision face aux fusiliers-marins russes de la 67e division avant le 28 juin, après de sanglants combats de rue. La *18. Armee* progresse lentement. Elle ne franchira que 225 kilomètres en dix jours, résistance soviétique oblige, outre que Küchler a imposé à ses soldats d'entamer leurs marches en début de matinée et en début de soirée pour pallier les effets de l'étouffante chaleur. En entrant dans Riga, le 1er juillet 1941, ils n'en isolent pas moins les garnisons soviétiques de Courlande. De fait, ce n'est que le

▼ Des *StuGe III* et des *Panzerjäger I* d'une unité de la *Waffen-SS*, probablement l'*Infanterie-Regiment (mot.)* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », investissent le quartier d'une grande ville soviétique. La guerre à l'Est est l'occasion pour le *Waffen-SS*, soldat politique s'il en est, de s'imposer comme l'un des acteurs essentiels de la « Croisade contre le bolchevisme », position qui sera largement mise en avant par la propagande du régime nazi. Archives of the Modern Conflict E023171

2 juillet que le *LVI. Armee-Korps* (*mot.*) de Manstein, désormais au coude à coude avec le *XXXXI. Armee-Korps* (*mot.*) de Reinhard, se voit autorisé à reprendre son avance, après six jours d'immobilisme. Depuis plusieurs jours, Kuznetzov essayait, sans succès, de le déloger de Dvinsk.

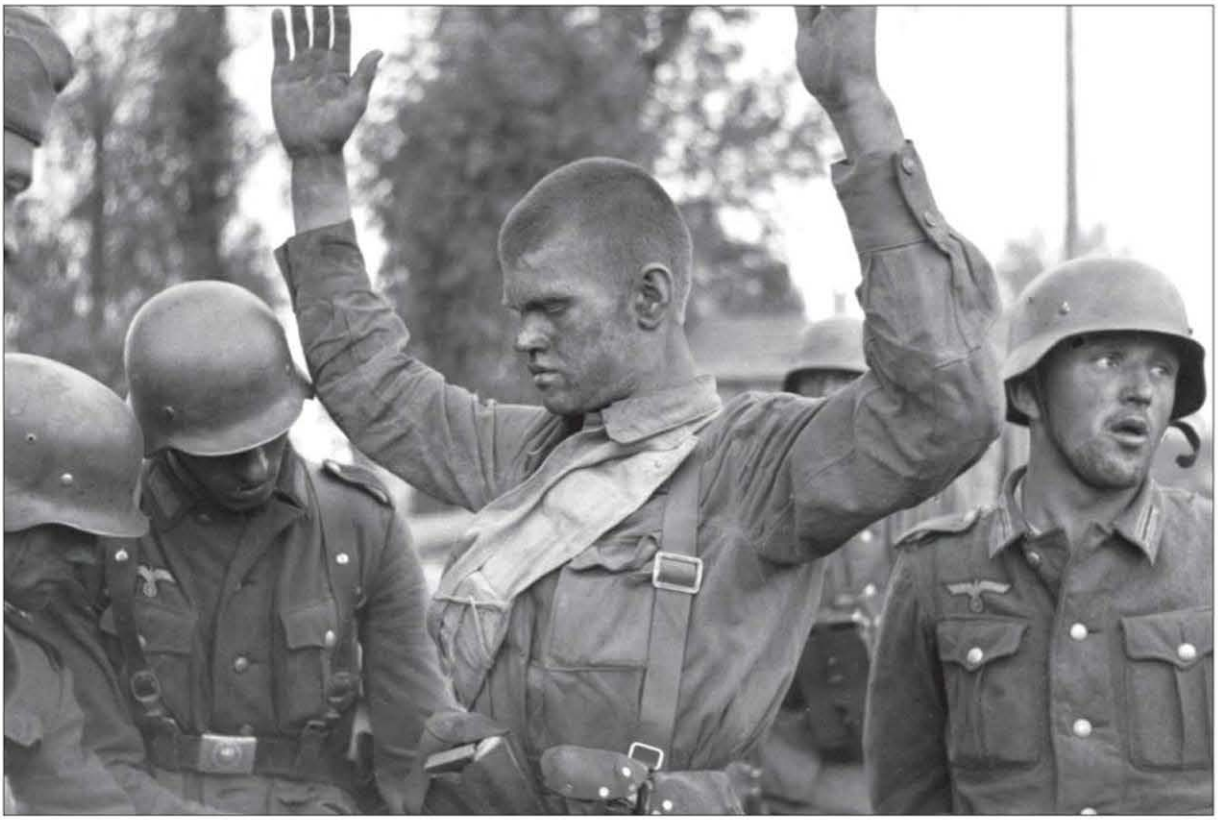
AU CENTRE : ANÉANTISSEMENT DU FRONT DE L'OUEST SOVIÉTIQUE

Le *Schwerpunkt* de « Barbarossa », c'est évidemment la Biélorussie. Au nord, Hoth (4 divisions cuirassées et 3 motorisées) et au sud, Guderian (5 divisions blindées, 5 motorisées, une de cavalerie) prendront en tenailles le nouveau « front de l'Ouest » du général Pavlov. Une fois l'encerclement réalisé par la jonction des deux *Panzergruppen* à Minsk, l'infanterie des *9.* (Strauss, 15 divisions d'infanterie) et *4. Armeen* (Kluge, 17 divisions d'infanterie), placée au centre du dispositif, annihilera l'ensemble, tandis que les blindés iront de l'avant, vers Smolensk.

De fait, hormis la mésaventure de Brest-Litovsk, qui résiste à tous les assauts, ce plan est en bonne voie. L'avance des *Panzertruppen* est même si rapide que des unités soviétiques totalement déboussolées surgissent parfois de nulle part sur les arrières des envahisseurs. Le général Walter Nehring, de même que son supérieur, Heinz Guderian, manquent ainsi d'être tués par des colonnes russes alors qu'ils regagnent leurs états-majors.

Le front de l'Ouest soviétique supporte, en tout état de cause, le gros de l'effort allemand alors qu'il ne peut lui opposer que 25 divisions d'infanterie, 13 divisions blindées et 7 divisions motorisées, soit 678 000 hommes et 2 200 blindés. Pavlov est manifestement dépassé… sans compter que Moscou lui adresse des directives délirantes prescrivant de « *contre-attaquer l'ennemi partout où il se trouve* » ! Mais ses unités manquent d'effectifs, de carburant, de munitions. Elles sont constamment sous le feu de la *Luftwaffe* – l'aviation du front de l'Ouest a perdu 740 appareils sur 1 540 en quelques jours – et victimes de la *samoleto-boiazn'*, la « terreur des bombardiers » en piqué, les Stukas qui plongent sur les Russes toute sirène hurlante. Pis encore, la liaison entre le QG du front et ses différentes armées est plus qu'aléatoire. La 10e armée de Golioubiev ne répond plus depuis le 22 juin, obligeant Pavlov à y expédier le lieutenant-général Boldine, qui traverse un véritable enfer de destructions et de charniers pour y parvenir.

▲ Deux camions allemands de la *Panzergruppe 2* (au premier plan un Krupp Prötze et au fond un Opel blitz) évoluent dans une bourgade en ruines. Les missions de ravitaillement des équipages de ces véhicules sont loin d'être évidentes car, aux partisans qui commencent à se regrouper sur les arrières des troupes allemandes, s'ajoutent parfois des unités entières de l'Armée rouge isolées par l'avance de la *Wehrmacht* mais qui ont décidé de poursuivre le combat sous l'impulsion de leurs commissaires politiques ! Archives Caraktère Coll. Kadari



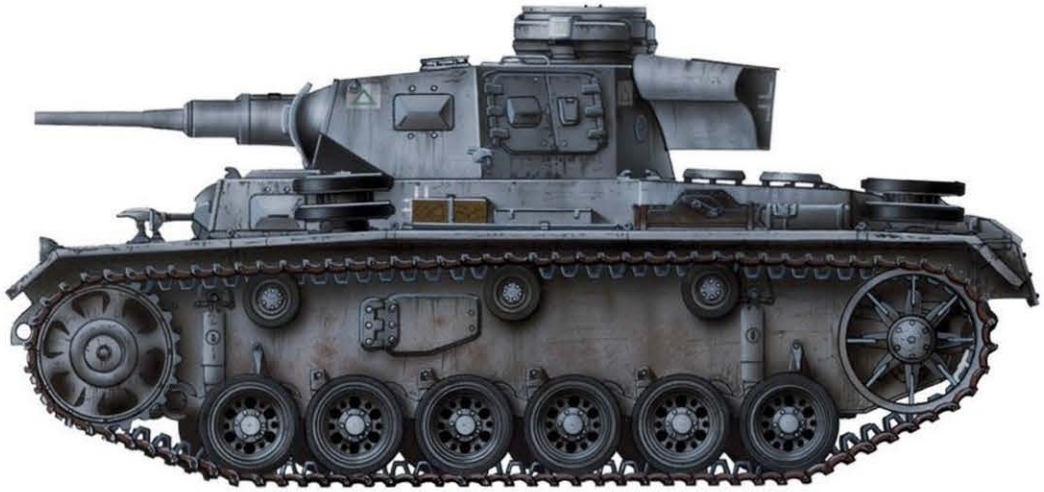
◀ À l'issue d'un combat, des soldats allemands fouillent un *Frontovik* qui vient de se rendre. Bien souvent, la résistance des soldats soviétiques est acharnée, motivée par la défense de la patrie et les sermons des *Politruk* (commissaires politiques). Une question vient à l'esprit, à la vue de ce cliché : qu'est-il advenu de cet homme ? Bundesarchiv-Bildarchiv

▶ Superbe vue d'un *Befehlspanzerwagen III* de la *11. Panzer-Division* (surnommée « Gespenster Division ») montant au front dans le secteur de la *Heeresgruppe* « Mitte ». Archives of the Modern Conflict R00352-1-33

▼ Exemple de collaboration interarmes avec l'investissement d'un hameau russe par une *Kampfgruppe* allemande. Devant : les *Panzer*, tourelles orientées pour couvrir les menaces potentielles sur les flancs. Les chars sont classiquement accompagnés de fantassins déployés en tirailleurs. En retrait, un *Panzerjäger* (sur châssis de Renault R35 et armé d'un canon tchèque de 47 mm) veille, son équipage scrutant le terrain à la recherche d'un engin ennemi embusqué. Archives Caraktère Coll. Kadari

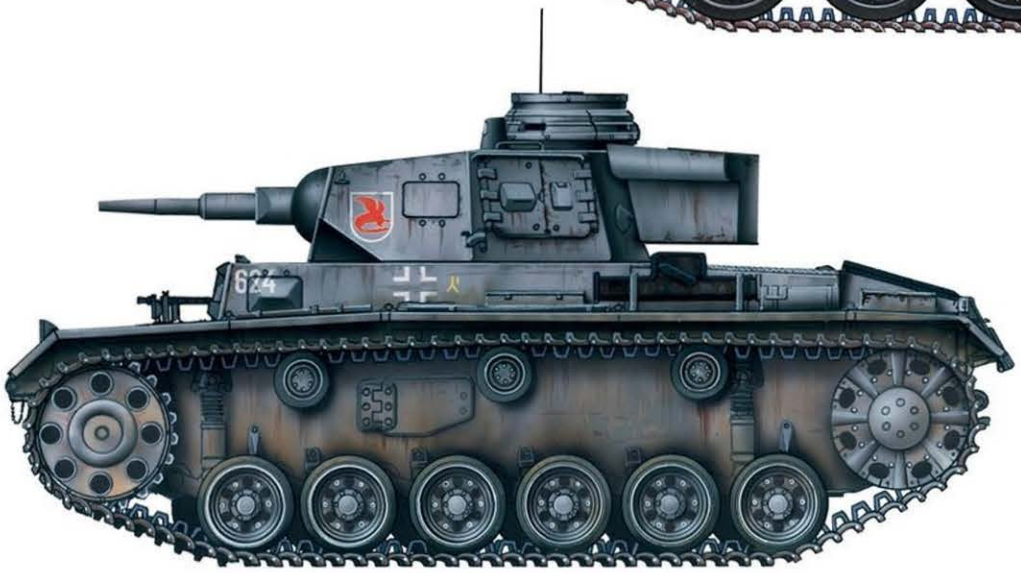
Il s'agit pour ce dernier de superviser une contre-attaque à laquelle participeront les 4e et 3e armées, respectivement commandées par les lieutenants-généraux Korobkov et Kuznetzov. Mais l'équipement est inadapté : « *Que peut-on espérer de ces vieux T-26, des tanks pour tirer les moineaux !* » l'a averti Golioubiev. L'offensive est d'autant moins réalisable que les tenailles allemandes se dessinent. En deux colonnes, les blindés de Hoth ont en effet franchi de 50 à 100 kilomètres en vingt-quatre heures, culbutant la 3e armée, franchissant le Niemen pour prendre Grodno, exploitant la faille entre le front du Nord-Ouest et le front de l'Ouest, qui, le 23 juin, se révèle longue de 100 kilomètres ; Guderian, quant à lui, a foncé de part et d'autre de Brest-Litovsk, réalisant une avance de 70 kilomètres dès le premier jour, écrasant les unités de la 10e armée.

La contre-attaque de Boldine, qui inclut notamment le 6e corps mécanisé de Khatskilevitch (un millier de chars, dont des T-34 et des KV) et le 11e corps mécanisé de Mostovenko, manque de peu les troupes motorisées de Hoth, qui s'enfoncent sur les arrières des assaillants, mais se heurte de plein fouet aux premiers éléments de la *9. Armee*, en particulier la *295. Infanterie-Division*. Malheureusement pour les Soviétiques, la *Luftwaffe* a repéré leurs mouvements et se jette sur eux. La 36e division de cavalerie perd ainsi 70 % de ses effectifs en vingt-quatre heures. Les chars russes manquent de carburant et tombent en panne l'un après l'autre. Les communications étant une fois de plus coupées avec le QG de Pavlov, Boldine envoie à Minsk deux avions pour obtenir du carburant, mais ils sont abattus avant d'avoir pu atterrir. Le 25 juin, Pavlov donne l'ordre de repli – trop tard ! Le 11e corps mécanisé n'aligne plus qu'une trentaine de chars et 600 hommes, sur un effectif initial de 305 engins et 32 000 soldats. Le 6e a subi le même sort que son chef, tué au combat. Les survivants s'agrémentent à plusieurs centaines d'autres soldats de l'Armée rouge qui, sous le commandement de Boldine, s'efforcent de s'échapper vers l'est. Or, le 24 juin, les blindés de Hoth rencontrent ceux de Guderian à Slonim, encerclant les Russes dans la poche de Bialystok.



Char moyen *Panzer III Ausf. J (kurz)*
1. Kompanie
Panzer-Abteilung zbV 40
Finlande, août 1941

Char lance-flammes *Panzerflammwagen II*
Panzer-Abteilung (F) 101
URSS, secteur de Bolotina, août 1941



Char moyen *Panzer III Ausf. H*
6. Kompanie, II. Abteilung
Panzer-Regiment 3
2. Panzer-Division
Pologne, en réserve de l'*OKH*, juillet 1941

Char moyen *Panzer* ***IV Ausf. D***
5. Kompanie, ***I. Abteilung***
Panzer-Regiment 4
13. Panzer-Division
URSS, Ukraine, **août 1941**

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▶ L'invasion de l'empire des Soviets par les armées de l'Axe s'accompagnent d'une série de réactions nationalistes dans diverses Républiques Soviétiques Socialistes. C'est notamment le cas en Ukraine où, de longue date, des mouvements indépendantistes sont actifs (et sont réprimés dans le sang par le pouvoir central moscovite). Ici, des nationalistes ukrainiens manifestant dans les ruines d'une ville « libérée » par les Allemands. Obsédés par leur politique d'hygiène raciale, les nazis, Hitler en tête, ne profiteront guère des bonnes dispositions des Ukrainiens et des Baltes à leur égard. Ainsi, dès la fin de l'été 1941, le NKVD soviétique sera remplacé par des troupes de sécurité allemandes et la répression reprendra de plus belle ! US Nara

Les deux généraux des *schnelle Truppen* ne veulent pas s'arrêter là, mais les Soviétiques tentent désespérément d'en sortir, à tel point que « Heinz le rapide » doit maintenir autour du « chaudron » la *10. Panzer-Division*, le régiment d'élite motorisé « Großdeutschland » et la 29. *Infanterie-Division* (*mot.*), laissant les *17.* et *18. Panzer-Divisionen* rouler vers Minsk. Le *Führer*, de son côté, s'inquiète de la pugnacité des soldats russes encerclés, mais l'*Oberkommando des Heeres* parvient à le convaincre du bien-fondé de la décision de Guderian.

L'avance des deux *Panzergruppen* est en effet irrésistible. Le 24 juin, le *LVII. Armee-Korps* (*mot.*) s'est emparé de Vilna. Les défenses soviétiques sont enfoncées : la 100e division soviétique de Fusiliers, qui fait partie du rideau protecteur de Minsk, ne possède pas une seule pièce d'artillerie et se bat à coups de cocktails Molotov à partir de bouteilles dérobées dans une usine locale. Ses effectifs fondent comme neige au soleil. De leur côté, Pavlov et son état-major ont quitté la capitale de la Biélorussie pour rallier Moguilev. De fait, le 28 juin, la *12. Panzer-Division* rattachée à Hoth fait son entrée dans Minsk, rejointe le lendemain par la *18. Panzer-Division* du groupe blindé de Guderian. L'encerclement du front de l'Ouest est consommé. Au même moment, si Brest-Litovsk tient toujours, malgré le pilonnage de l'artillerie et les raids de la *Luftwaffe*, qui utilise des bidons d'essence munis d'explosifs pour inonder les défenseurs de la place sous le feu, les 3e et 10e armées soviétiques ont littéralement cessé d'exister. Mal employée, la 4e division blindée « Staline » a été anéantie, son chef Potatourtchev fait prisonnier. Mais il faudra encore

▶ Un camion MAN allemand dépasse un « mastodonte » soviétique, à savoir un char multi-tourelles T-35. Pesant 45 tonnes, un poids qui interdit tout blindage épais, ce char servi par 11 hommes d'équipage est presque incapable de se mouvoir sur le champ de bataille. En théorie, en position fixe, son canon de 76,2 mm en tourelle principale et ses deux autres de 45 mm en tourelles secondaires peuvent considérablement gêner les Allemands, à ceci près que sa taille constitue une cible facile, pour ne pas dire immanquable. En juin 1941, la plupart des T-35 de l'Armée rouge servent au sein des 67e et 68e régiments de chars de la 34e division blindée (8e corps mécanisé) stationnée en Ukraine. Archives Caraktère Coll. Anderson

◀ Son T-26 immobilisé, ce chef de char soviétique se rend aux Allemands (sur deux clichés qui, de toute évidence, semblent posés pour le photographe allemand). Le canon de 45 mm de son blindé est pointé vers le haut, probablement en signe de capitulation. Au fil des mois, compte tenu des massacres de prisonniers perpétrés par l'envahisseur, ce genre de scène va tendre à se raréfier : les *Frontoviki* seront de plus en plus nombreux à vouloir résister jusqu'au bout... Archives Caraktère Coll. Anderson

deux semaines aux Allemands pour nettoyer les poches ainsi réalisées, non sans parfois laisser quelques unités s'échapper. Au final, néanmoins, l'*Oberkommando des Heeres* revendiquera la destruction de 32 des 45 divisions du front de l'Ouest, ainsi que de toutes ses brigades motorisées, mécanisées et blindées, soit un butin de 300 000 prisonniers, 2 200 chars, 1 400 canons, 250 avions ! En une semaine, la *Heeresgruppe* « Mitte » a franchi de 450 à 500 kilomètres, le tiers de la distance la séparant de Moscou. Rien ne semble pouvoir stopper une *Wehrmacht* alors considérée par tous comme la meilleure armée du monde !

AU SUD : L'ARMÉE ROUGE REPOUSSÉE, MAIS NON DÉTRUITE

La *Heeresgruppe* « Süd » du *Generalfeldmarschall* Rundstedt a pour mission d'envahir l'Ukraine et de conquérir les rives de la Mer Noire. Le groupe d'armées regroupe un total 78 divisions, dont une trentaine émanant des alliés hongrois et roumain, mais ne dispose que d'une seule *Panzergruppe*, dirigée par Ewald von Kleist, à savoir 5 divisions blindées et 4 motorisées. Or, les agresseurs se heurtent au gros du dispositif soviétique, en l'occurrence le front du Sud-Ouest du général Kirponos : 960 000 soldats, 12 600 canons et mortiers, 4 800 chars, 1 750 avions. Le front du Sud, comprenant 22 divisions, fait quant à lui face à la Roumanie.

Dans ces conditions, Rundstedt a réparti sa masse de manœuvre sur deux axes. Au sommet, à partir du sud de la Pologne occupée, la *6. Armee* (Reichenau) percera le front soviétique pour laisser la *Panzergruppe* de Kleist foncer vers le Dniepr puis redescendre vers le sud, le long du fleuve, de manière à prendre l'ennemi à revers et à opérer sa jonction avec la *17. Armee* (Stülpnagel), qui marche sur Vinnitsa.

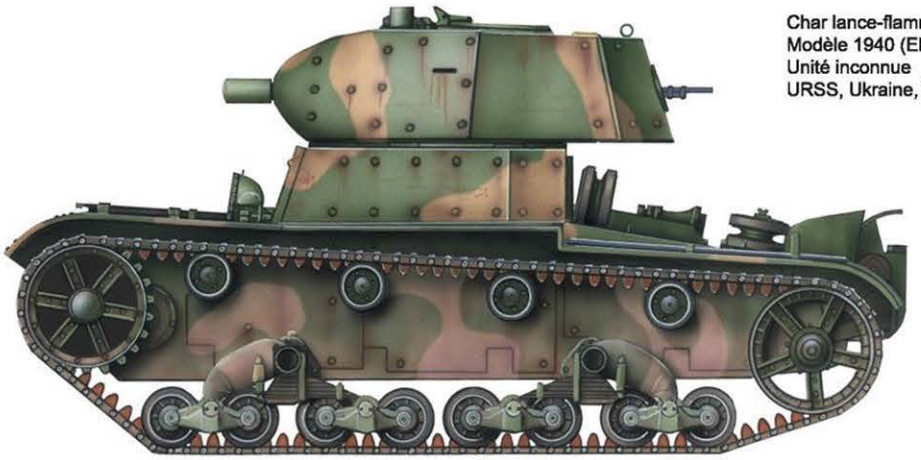
▶ Une colonne motorisée allemande de la *8. Panzer-Division* emprunte une route poussiéreuse sur le front de l'Est. Tandis qu'une voiture d'officiers (fascines fixées au pare-chocs pour désembourber le véhicule en cas de besoin) poursuit sa route, des motocyclistes jettent un œil à un tracteur d'artillerie blindé soviétique Komsomolets dont la pièce a versé dans le fossé. Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Semblant totalement se désintéresser d'un « petit » T-26 de fin de production, deux soldats allemands, engagés en Ukraine occidentale, sont montés sur la superstructure d'un « énorme » (mais tout aussi inefficace) T-35. Ces engins massifs, sans équivalent dans la *Wehrmacht*, sont une aubaine, autant pour la propagande allemande que pour les *Landser* désireux de se faire photographier sur ces engins. Ne pensent-ils pas, à ce moment précis de leur vie, être en train d'écrire l'Histoire en espérant mettre à bas « la bête soviétique » tant redoutée en Europe avant la guerre ? Archives Caraktère Coll. Kadari

Au sud, la *11. Armee* (Schobert), avec l'aide de l'Armée roumaine, doit protéger les champs pétrolifères de Ploesti et se saisir, par la suite, des côtes de la Mer Noire. Les Allemands bénéficient d'une réelle supériorité aérienne : 230 avions soviétiques ont été détruits au sol, le 22 juin 1941, et 110 autres abattus. Au total, ce sont 774 appareils qui seront mis hors d'usage dans les trois premiers jours de la campagne. Au sol, dès le premier jour, Reichenau et Kleist ont ouvert une brèche entre les 5e et 6e armées soviétiques, non sans mal. La largeur du Bug a en effet retardé les assauts amphibies allemands et dissipé l'effet de surprise. Mais Kirponos doit exécuter les ordres de Staline et dépêcher sur la ligne de front ses corps blindés, sans réelle coordination. Le 8e corps mécanisé du général Riabychev – 30 000 soldats, 932 chars, dont 169 KV et T-34, sans oublier quelques engins multitourelles T-28 et T-35 aussi impressionnants qu'inefficaces – après avoir reçu des directives contradictoires, se dirige enfin vers Lvov, le 24 juin. Sa progression est considérablement gênée par l'action de la *Luftwaffe*, la fatigue de la troupe, l'usure des matériels ainsi que les attaques des nationalistes ukrainiens qui sabotent les lignes de communication et s'en prennent aux convois de ravitaillement. Le 25, cette unité établit la liaison à Brody avec le 15e corps mécanisé du général Karpezo, dont les forces sont épuisées et incomplètement réunies. Dans le même temps, le 9e corps mécanisé du général Rokossovski, dont le matériel est largement démodé, outre que ses régiments ne sont équipés qu'au tiers des niveaux d'exigence théorique, se dirige vers le nord-ouest, à savoir Rovno et Kovel, sous une pluie de bombes de la *Luftwaffe*. Le 4e corps mécanisé du général Vlassov, pour sa part, se positionne aux environs de Nemirov, au nord-ouest de Lvov.

À partir du 24 juin, la contre-offensive soviétique s'engage. Le 15e corps mécanisé se heurte à la *11. Panzer-Division* ; mais l'attaque s'enraye, les lignes russes sont enfoncées sur 45 kilomètres et les blindés allemands entrent finalement dans Dubno, après avoir mis hors de combat 267 machines ennemies. Le 22e corps mécanisé (Kondrusev) est balayé par les *13.* et *14. Panzer-Divisionen*, qui s'emparent de Lutsk, le 26 juin. Le 4e corps mécanisé de Vlassov tombe sur la *71. Infanterie-Division*, dont le barrage antichar cause la destruction d'une cinquantaine de blindés russes.

Char léger T-18 (MS-1)
École des troupes blindées du district de Briansk
URSS, secteur de Briansk, juin 1941



Char lance-flammes OT-133 (KhT-133)
Modèle 1940 (Ekranami)
Unité inconnue
URSS, Ukraine, juillet 1941

Char léger T-26 Modèle 1932
(l'engin porte encore ses marques tactiques du milieu des années 1930)
4e brigade mécanisée
URSS, Biélorussie, juillet 1941

Char moyen KV-I Modèle 1939
Unité inconnue
URSS, Biélorussie, juillet 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▲ Des officiers d'une *Gebirgs-Division* (peut-être la *1.* engagée dans le sud de l'Union soviétique) font un point de la situation à côté d'épaves de T-34/76, visiblement mis hors de combat (à en juger par l'engin retourné) par la *Luftwaffe*. Les divisions de montagne allemandes sont d'excellentes unités, peu motorisées certes, mais composées de rudes recrues autrichiennes et bavaroises habituées aux conditions de combat dans les milieux difficiles. À cet égard, le front de l'Est leur convient tout à fait.
Archives of the Modern Conflict R00306-3-05

Par conséquent, au 25 juin, Kleist a dégagé la voie menant vers la capitale d'Ukraine, Kiev.

Le 26, la contre-offensive russe reprend, au nord et au sud de Dubno. Kirponos n'engage pas moins de 2 000 chars, mais en ordre dispersé. Le 9e corps mécanisé de Rokossovski, notamment, ne peut compter que sur son infanterie. Au sud, les restes du 15e corps mécanisé, assistés du 8e corps mécanisé, bousculent la *57. Infanterie-Division* et la repoussent de 10 kilomètres. Au nord, le 19e corps mécanisé de Feklenko s'en prend aux *13.* et *11. Panzer-Divisionen*, précédant le 9e corps mécanisé qui entame son mouvement le lendemain. Les pertes, cependant, sont extrêmement lourdes, et Rokossovski, au lieu de poursuivre l'attaque, s'installe en position défensive pour opposer un barrage d'artillerie aux éléments avancés de la *13. Panzer-Division* devant Rovno. Au terme de deux jours d'intenses affrontements, le 9e corps doit finalement décrocher. Le 8e, après avoir été encerclé, a réussi à se dégager vers l'ouest, mais ses effectifs ont littéralement fondu. Le commissaire politique affecté auprès de Kirponos, Vachouguine, dirige une dernière attaque de blindés vers Dubno, qui tourne au désastre. Les *Stukas* plongent sur les chars russes, soumis aux tirs effroyables des *Pak* et des « 88 » et qui, de surcroît, s'enlisent dans des marécages. Désespéré, Vachouguine se suicide…

Dans le secteur de Lvov, les combats ne sont pas moins dévastateurs. Le 29 juin, la *1. Gebirgs-Division* du *Generalleutnant* Hubert Lanz a pénétré dans la ville, rebaptisée Lemberg, mais le 4e corps mécanisé de Vlassov revient en force. Le cimetière est conquis de haute lutte par la *71. Infanterie-Division*. Débordé par la division motorisée *SS* « Wiking » de Felix Steiner, Vlassov se replie. Cette fois, les Allemands peuvent compter sur l'intervention – tardive – du 8e corps hongrois.

Les contre-attaques blindées soviétiques ont certes retardé les Allemands, qui ont échoué dans leurs manœuvres d'encerclement. Mais le front du Sud-Ouest a considérablement affaibli ses réserves stratégiques et se trouve être condamné à une pénible retraite, dans les pires conditions. « *Les nœuds ferroviaires et les lignes de communication étaient détruits par les avions allemands et les groupes de diversion*, écrira le général Fediouninski. *Les quartiers généraux de l'armée manquaient de postes de radio, et beaucoup d'entre nous ne savaient d'ailleurs pas s'en servir.* […] *Ordres et instructions étaient longs à arriver à destination et, parfois, ils n'arrivaient pas du tout.* […] *La liaison avec les unités voisines faisait souvent défaut et nul ne tentait de l'établir. Prenant avantage de cette situation, l'ennemi pénétrait souvent sur nos arrières et attaquait les quartiers généraux soviétiques.* […] *Malgré la suprématie aérienne allemande, nos colonnes n'étaient pas efficacement camouflées. Parfois, sur des routes étroites, troupes, artillerie, véhicules et cuisines de campagne formaient des bouchons que les nazis avaient alors tout loisir d'attaquer.* »

▼ Trio de T-26 modèle 1938 (avec radio) abandonné sur le bord d'une route en juin 1941. Les premières semaines de « Barbarossa » sont une catastrophe pour l'Armée rouge qui subit des pertes humaines et matérielles titanesques. Le désastre est tel que Staline perd tout espoir au bout d'une semaine. La confiance inébranlable du *Politburo* envers le *Vojd* va donner au maître du Kremlin la force de se ressaisir. Il est vrai qu'aucune autre nation que l'Union Soviétique n'aurait été capable de se relever de telles saignées.
Archives Caraktère - Coll. Anderson

" Barbarossa "
Opérations
du 22 juin au 16 juillet
0 100 200 300 km
Ligne de front au 22 juin
Ligne de front au 16 juillet
SUÈDE
STOCKHOLM
Leningrad
NORD
NORD-OUEST
RESERVE
MOSCOU
OUEST
Novgorod
Demiansk
Cholm
Kalinin
Rhzev
Viazma
Smolensk
Kaluga
Tula
Moguilev
Briansk
BRIANSK
Orel
Livny
URSS
Volga
Dvina
RIGA
Dvinsk
Mer Baltique
Memel
Königsberg
Danzig
Niémen
VILNIUS
Minsk
Bobruisk
Bialystok
Stettin
Nord
Vistule
Poznan
Centre
VARSOVIE
Brest-Litovsk
Dniepr
Oder
Elbe
ALLEMAGNE
Dresde
Breslau
Rodam
Kovel
Gomel
Koursk
Voronej
Desna
PRAGUE
Sud
Cracovie
Rovno
Jitomir
KIEV
SUD-OUEST
Kharkov
Don
Austerlitz
Przemysl
TCHÉCOSLOVAQUIE
Tarnopol
Vinitsa
Tcherkassy
Stalingrad
Vienne
Kamenetz-Podolsk
Cernauti
Dniepropetrovsk
Donets
Voroshilovgrad
BUDAPEST
HONGRIE
Bug
Dniestr
Krivoi Rog
Stalino
Prout
Iassi
SUD
Taganrog
Rostov-sur-le-Don
Elista
Zagreb
Kherson
Odessa
Mer d'Azov
CÔTIÈRE
ROUMANIE
Kertch
Krasnodar
CRIMÉE
YOUGOSLAVIE
BELGRADE
Galati
Pitesti
Ploesti
BUCAREST
Sébastopol
Yalta
Maïkop

▶ Chargé de la surveillance de prisonniers soviétiques, ce soldat allemand brandit, d'un air menaçant, un bâton vers les captifs. Commence pour ces derniers un vrai cauchemar. Au prétexte que l'Union soviétique n'a pas signé la Convention de Genève, Hitler a ordonné que celle-ci ne soit pas appliquée aux soldats faits prisonniers lors de « Barbarossa ». Abattus au moment de leur reddition ou achevés lors de longues marches pour les plus faibles d'entre eux, ils seront des milliers à mourir dans les camps, de malnutrition et de mauvais traitements. La guerre à l'Est est, avant tout, pour les nazis, une guerre d'extermination des « sous-hommes » slaves ! US Nara

Les civils s'enfuient également, du moins ceux qui, n'étant ni d'origine polonaise, ni d'origine ukrainienne, ne ressentent pas l'envie de faire connaissance avec l'Armée allemande : « *La plupart des femmes d'officiers, habituées à de fréquents déplacements, n'emportèrent que le strict minimum. Mais certaines perdirent la tête, et se présentèrent à la gare avec des poussettes, des miroirs, et même des pots de fleurs.* » De son côté, le *NKVD* [*Narodnii Komissariat Vnoutrennikh Diél* ou Commissariat du peuple aux Affaires intérieures, police politique soviétique – NdlR] succombe à la panique et exécute les détenus des prisons les plus exposées. Il est vrai que Kirponos a toutes les raisons d'être inquiet. Son potentiel mécanisé s'est érodé : en dix jours, il a perdu 1 200 chars. Ses forces en retraite sont constamment menacées d'enveloppement par Kleist. Et au sud, le 2 juillet, la *11. Armee* de Schobert et le corps expéditionnaire roumain franchissent le Prout, entrant en Bessarabie…

LES ALLEMANDS EXULTENT, STALINE S'EFFONDRE

Une semaine après le déclenchement de l'invasion, le bilan est éloquent : la route de Leningrad est ouverte, de même que celle de Smolensk et, hormis un ralentissement de l'offensive allemande en Ukraine, de nombreuses armées soviétiques ont été encerclées et en passe d'être annihilées. En quelques jours, vingt millions de ressortissants soviétiques sont passés sous la coupe du *III. Reich*. « *On peut affirmer sans exagération,* écrit le *Generaloberst* Halder dans son Journal à la date du 3 juillet 1941, *que la campagne de Russie sera virtuellement achevée en quatorze jours. D'ici quelques semaines, tout sera dit.* »

L'*Oberkommando des Heeres* estime à 89 le nombre de divisions de fusiliers adverses détruites, sur un effectif théorique de 164. À peine 9 divisions blindées sur 29 seraient, d'après les renseignements obtenus, relativement opérationnelles. « *Dans quatre semaines, nous serons à Moscou,* assure Hitler à son entourage. *Moscou sera rasée jusqu'à la dernière pierre.* »

De son côté, Goebbels renchérit : « *Nous en aurons bientôt fini. Il faut que nous en ayons bientôt fini. Les gens n'ont pas très bon moral. Le peuple aspire à la paix.* […] *Chaque nouveau théâtre de guerre crée des soucis et des inquiétudes.* »

Le 29 juin, l'*Oberkommando der Wehrmacht* diffuse la première « annonce spéciale » relatant la chute de Grodno, Brest-Litovsk (qui pourtant résiste encore), Vilna, Kaunas, Dvinsk, Minsk, et la destruction du front soviétique de l'Ouest. La population allemande, toutefois, se lassera vite de ces communiqués aussi pompeux que répétitifs…

Dès le premier jour de la campagne, en effet, les *Landser* ont pu réaliser qu'un élément de taille grippait le mécanisme du « *Blitzkrieg* » : l'absence de reddition des soldats encerclés. Selon le général Blumentritt, « *le comportement des soldats russes en face de la défaite offrit un contraste saisissant avec celui des Polonais et des Alliés occidentaux.*

▼ *Drang nach Osten !* Dans la poussière et la chaleur étouffante de l'été russe, *Schützen* et *Landser* foncent plein est, vers Kiev, Smolensk, Moscou et Leningrad, sur des routes qui n'en sont pas. Ici, une unité motorisée antichars doublée par une colonne de blindés (le lecteur notera que les tubes des canons sont protégés par des manchons pour éviter qu'ils ne soient salis par la poussière). Avec les premières pluies, ces axes en terre battue se transformeront en fondrières ; des pièges de boue collants qui entraveront même la progression des redoutables *Panzer* ! Archives Caraktère Coll. Kadari

Même encerclés, ils défendent leurs positions et se battent pied à pied. Et voilà que ces soldats russes se multiplient dans une mesure jugée impensable par nous. Des divisions soviétiques dont nos services de renseignements ne soupçonnaient même pas l'existence, toutes fraîches, bien équipées, sont jetées encore et encore dans la bataille. » D'où ce paradoxe stratégique : les *Panzer*, menacés d'être coupés de leurs bases arrière, doivent-ils participer à la réduction des poches ou aller de l'avant ? Au vu du contexte, les généraux allemands trancheront pour l'une ou l'autre de ces hypothèses, ce qui expliquera bien des *Haltbefehl* [Ordre d'arrêt – NdlR] qui jalonneront les chevauchées de Manstein, Hoth et Guderian.

Cependant, « en face », le moral n'est pas au beau fixe. Contrairement à la légende, Staline n'a certes pas sombré le 22 juin 1941 mais, aux dires du commissaire adjoint à la Défense, le général Voronov, il « *était déprimé, nerveux et dérouté. Quand il donnait des ordres, il demandait qu'ils soient exécutés en un temps incroyablement court, sans considérer les possibilités réelles… Il se trompait sur l'échelle de la guerre, les forces et l'équipement qui pouvaient réellement stopper l'avance ennemie sur un front s'étendant d'une mer à l'autre. Il exprimait sans cesse l'hypothèse que l'ennemi serait battu à temps.* » Sa main vengeresse s'abat sur les généraux qui ne sauraient faire plier le réel à ses volontés : Pavlov et Korobkov, ainsi que leurs adjoints, sont fusillés pour avoir perdu la Biélorussie, de même que plusieurs officiers du *GRU* [*Glavnoe Razvedyvatel'noe Upravlenie*, service de renseignement militaire soviétique – NdlR] ayant averti Staline de l'imminence du conflit germano-soviétique, ou encore le général Troubetskoï, Directeur des Communications de l'Armée rouge, qui avait alerté le Kremlin des insuffisances du réseau ferré de l'Union soviétique un mois avant « Barbarossa ». Le général Kopets, commandant des forces aériennes rattachées au front de l'Ouest, a devancé les agents du *NKVD* en mettant fin à ses jours, le 23 juin. Mais ses collègues Rychagov (chef de l'aviation soviétique jusqu'en avril 1941) et Volodine (officier supérieur de l'état-major de l'Air) n'en seront pas moins exécutés en octobre 1941. Les familles des épurés sont mises sous les verrous et condamnées à purger des peines de prison.

Staline se garde bien de se mettre en première ligne. Ainsi, peu après que Molotov a annoncé aux peuples d'Union soviétique que l'Allemagne avait trahi sa parole, un Grand Quartier Général a été mis sur pied, présidé par Timochenko. Mais dans les faits, c'est le dictateur qui dirige la stratégie militaire, ordonnant des offensives totalement irréalisables et clouant du même coup sur place ses propres armées, ce qui facilite leur enveloppement par l'ennemi. Le 29 juin, pourtant, c'est le choc : Minsk est tombée et le front de l'Ouest ne donne plus signe de vie. Staline fulmine contre Timochenko et Joukov, incapables de lui formuler une information fiable, puis craque : « *Lénine nous a laissé un grand héritage, et nous, ses héritiers, nous avons tout foutu en l'air.* » Il se retire alors, seul, dans sa datcha de Koutsevo, en banlieue de Moscou. Selon Molotov, « *il est dans un tel état de prostration qu'il ne s'intéresse à rien, il a perdu l'initiative, se trouve dans un triste état, ne répond pas au téléphone.* » Pendant quelques heures, le pouvoir soviétique est à qui veut le prendre.

Le lendemain, dans l'après-midi, les membres du *Politburo* viennent trouver Staline dans sa retraite. Anastase Mikoyan, qui fait partie des visiteurs, se souviendra qu'« *il avait conclu manifestement que nous étions venus l'arrêter* », et il ajoute : « *Nous le trouvâmes dans un fauteuil de la petite salle à manger. Il leva les yeux et dit :* « Pourquoi êtes-vous venus ? » *Il avait une étrange expression sur le visage et la question elle-même était passablement étrange. Après tout, il nous avait appelés… Quand Molotov le pressa de créer une Commission d'État à la Défense, et de la présider, il parut surpris, ne fit aucune objection, et dit :* « Très bien ». » Il semble que cette servilité du *Politburo* ait été pour beaucoup dans le redressement psychologique du dictateur, qui revient au Kremlin et reprend les commandes du pays. Ce 30 juin 1941, la Russie a échappé de peu à la guerre de succession… Il lui reste à survivre à la guerre hitlérienne. ■

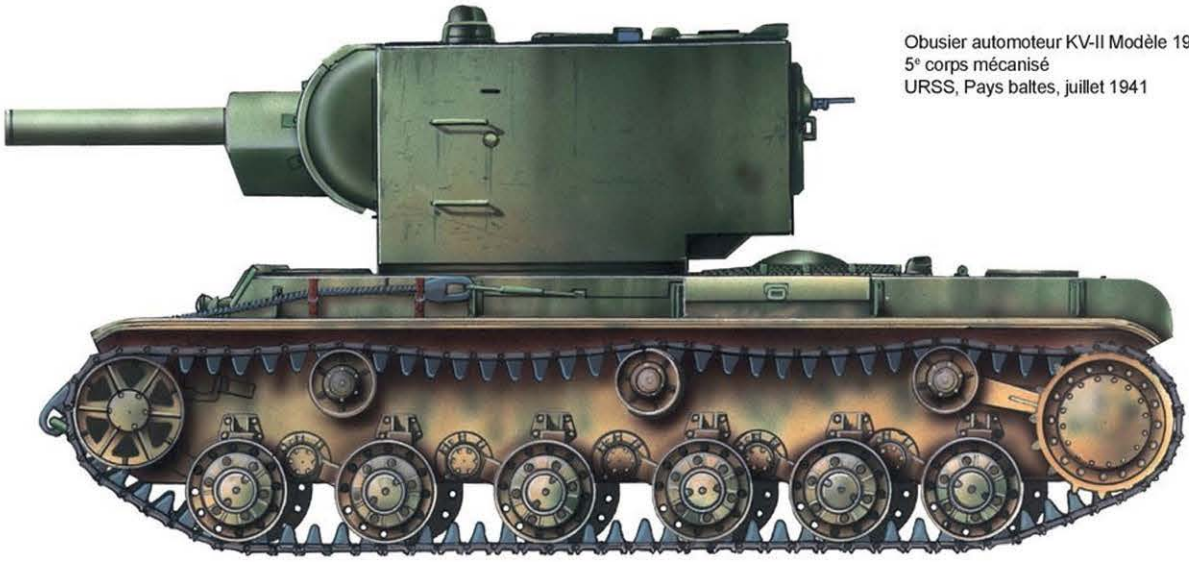
◀ Symbole, symbole… Cette modeste forêt de panneaux allemands en dit « long » sur la situation à la fin du mois de juin 1941. Moscou, capitale honnie des Allemands, n'est plus qu'à environ 600 kilomètres tandis que les camps de prisonniers russes (*Gefangenenlager*), déjà surpeuplés, se multiplient… US Nara

Char moyen KV-I Modèle 1940 (Ekranami)
Unité inconnue
URSS, juillet 1941

Char léger amphibie T-38
7e régiment amphibie indépendant
URSS, secteur de Moscou, juin 1941

Obusier automoteur BT-7A Modèle 1937
3e corps mécanisé
URSS, Biélorussie, juin 1941

Char léger lance-flammes OT-26 (KhT-26, BKhM-3) Modèle 1934
Unité inconnue
URSS, Ukraine, juillet 1941



Obusier automoteur KV-II Modèle 1940
5e corps mécanisé
URSS, Pays baltes, juillet 1941

Automitrailleuse BAI Modèle 1933
34e corps mécanisé
URSS, Pays baltes, juin 1941

Automitrailleuse BA-6
Unité inconnue
URSS, Ukraine, juin 1941

Automitrailleuse BA-27
34e corps mécanisé
URSS, Pays baltes, juin 1941

Double page © M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▲ Véhicule léger de la 1re division rapide slovaque traversant un village soviétique. Sur la portière et la calandre est peinte la croix patriarcale, symbole héraldique de la Slovaquie catholique. Constituée en août 1941, à partir de la brigade « Pilfousek », l'unité rejoint le front, dès la mi-septembre, dans la région de Kiev. En fond, un blindé lance-flammes OT-133, sur châssis de char léger T-26, a été abandonné par son équipage.
Archives Caraktère - Coll. Mahé

LA SATELLISATION DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE PAR L'ALLEMAGNE

Par Matthieu Boisdron

À la veille de l'invasion par les armées allemandes du territoire soviétique, en juin 1941, l'Europe centrale, orientale et balkanique ne compte plus que trois États ralliés sans réel coup de force – mais pas sans réelles pressions – à la zone d'influence allemande.

L'Autriche, en mars 1938, est effectivement la première à faire les frais de l'expansionnisme hitlérien. Après l'*Anschluß*, c'est à la Tchécoslovaquie, entre septembre 1938 et mars 1939, de céder sous les coups allemands. L'annexion des Sudètes, entérinée lors de la Conférence de Munich de septembre 1938, ouvre largement la porte à la partition du pays. La Slovaquie fait scission grâce à l'appui de Berlin alors que la Bohême-Moravie est intégrée au *Reich* avec le statut de protectorat en mars 1939. Parallèlement et dans la foulée, l'Albanie qui est déjà largement soumise à l'Italie depuis les deux traités de Tirana de novembre 1926 et novembre 1927, est envahie par Mussolini en avril 1939. Plus au nord, Finlande et États baltes sont laissés à l'influence soviétique en vertu des accords « Molotov-Ribbentrop » d'août et septembre 1939. La Pologne, attaquée le 1er septembre, est dépecée dès la fin de l'année et partagée avec l'URSS. Du fait des succès militaires allemands, Mussolini, soucieux de conserver quelque avantage face à Hitler, décide d'entreprendre une « guerre parallèle » en attaquant pour cela le royaume de Grèce en octobre 1940. La campagne tourne rapidement au cauchemar pour l'Armée italienne, mise en grande difficulté, et nécessite l'intervention militaire de l'Allemagne. Hitler, au même moment en pleine discussion avec le prince régent Paul en vue de l'adhésion de la Yougoslavie au Pacte tripartite (l'accord de principe est donné le 25 mars 1941), se heurte à un coup d'État militaire probritannique à Belgrade, le 27 mars 1941. Profitant de l'appel au secours du *Duce*, et malgré le délai supplémentaire qu'impose cette opération à l'invasion déjà programmée de l'Union soviétique, le *Führer* décide d'envahir à la fois la Grèce et la Yougoslavie le 6 avril 1941 (opération « Marita »).

Ainsi, un peu moins d'un mois avant le déclenchement de l'opération « Barbarossa », seules la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie restent formellement des États indépendants. Selon Grigore Gafencu, le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie à partir de 1938, « *l'instrument diplomatique qui devait servir à ces fins* [la satellisation du reste de l'Europe centrale – NdlA] *était le Pacte tripartite* ». Effectivement, le Pacte tripartite signé entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon, le 27 septembre 1940, a été l'outil privilégié par Berlin pour inféoder cette région européenne à ses visées hégémoniques. Prévoyant la constitution d'un « nouvel ordre européen » sous la direction conjointe de l'Allemagne et de l'Italie, ce texte a progressivement été imposé à la Hongrie (20 novembre 1940), à la Roumanie (23 novembre 1940) et à la Bulgarie (1er mars 1941). La Slovaquie (déclarée indépendante depuis le 14 mars 1939) et la Croatie (déclarée indépendante le 10 avril 1941) l'ont, quant à elles, respectivement signé les 25 novembre 1940 et 15 juin 1941. Ces deux derniers pays restent pourtant à part car ils sont nés directement du démembrement par l'Allemagne, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie. Ils ne disposent donc que d'une indépendance très relative et à tout le moins, purement formelle. La satellisation des trois premiers pays (Hongrie, Roumanie et Bulgarie) repose sur des ressorts particuliers qui éclairent tant les méthodes que les objectifs, les ambitions et les moyens de la diplomatie allemande de ces années qui voient le conflit européen se muer en une guerre résolument mondiale.

LA HONGRIE DE L'ALLIÉE OBJECTIVE À L'ALLIÉE AMBIGUË

Si la Hongrie, à l'issue de la Première Guerre mondiale, retrouve une visibilité internationale certaine, son territoire n'en est pas moins largement amputé par les dispositions du traité de Trianon de juin 1920. La déception du gouvernement hongrois est d'autant plus grande que celui-ci attendait des relatives bonnes dispositions du gouvernement français à son égard – et notamment d'Aristide Briand – des conditions moins dures et moins humiliantes. Le refus de Paris de soutenir plus activement Budapest pousse alors *de facto* la Hongrie dans le camp des puissances « révisionnistes » décidées à obtenir une modification des arrangements territoriaux nés du règlement de la paix. Réduite à 92 000 km² et à huit millions d'habitants, la Hongrie est autorisée à n'entretenir qu'une armée de 35 000 hommes. En outre, elle perd la région de Fiume, attribuée à l'Italie.

La Croatie, la Slovénie et le Banat occidental sont cédés à la Yougoslavie. La Slovaquie et la Ruthénie subcarpathique sont, quant à elles, confiées à la Tchécoslovaquie. Mais c'est à l'Est qu'elle est contrainte d'abandonner le plus gros de ses territoires : le Banat oriental et surtout une bonne partie de la Transylvanie passent en effet à la Roumanie. Le sentiment de farouche hostilité qui se cristallise autour de la Roumanie est d'ailleurs renforcé après l'invasion du territoire hongrois par l'Armée roumaine. Suscitée par l'instauration de la République des Conseils d'inspiration bolchevique, sous l'autorité de Bela Kun (mars-août 1919), cette opération militaire d'envergure contribue au sursaut nationaliste emmené par l'amiral Miklós Horthy de Nagybánya. Profitant du retrait de l'Armée roumaine, en novembre 1919, celui-ci prend le pouvoir. L'assemblée nationale hongroise à majorité monarchique, élue en janvier 1920, fait appel à Horthy, amiral d'un pays sans flotte, proclamé en mars régent d'un royaume sans roi. La posture révisionniste de la Hongrie se renforce très vite au tout début des années vingt. Les deux tentatives de restauration de l'ex-empereur Charles en mars et octobre 1921 – pourtant combattues par Horthy et le gouvernement hongrois – incitent la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie à conclure, après ces événements, une alliance ouvertement anti-hongroise : la Petite Entente.

Les années vingt sont marquées par la prédominance de la figure du comte István Bethlen (1922-31) qui, succédant au comte Pál Teleki (1920-21), limite la prise d'initiative de Miklós Horthy, pourtant doté de très larges prérogatives. La nomination de Guyla Gömbös, déjà ministre de la Guerre dans le cabinet de son prédécesseur, Gyula Károlyi (1931-32), au poste de Premier ministre, en octobre 1932, marque le début d'une orientation nettement plus pro-allemande et farouchement pro-italienne de la

▲ Affiche de propagande hongroise illustrant la puissance militaire des pays de l'Axe. Le drapeau national côtoit celui des Croix Fléchées, le mouvement fasciste magyar, et celui de l'Allemagne nazie.

▼ Des soldats allemands et hongrois se font photographier devant un 42M Toldi IIA. L'Armée hongroise disposera de ce char à l'automne 1941. Armé d'un canon de 40 mm, ce blindé de 9,3 tonnes est surclassé par le T-34/76 soviétique. En revanche, il peut encore affronter, victorieusement, les nombreux chars légers ennemis, comme les T-40 et autres T-60, équipant l'Armée rouge. Archives of the Modern Conflict - R00371-02

diplomatie hongroise. Elle est aussi le signal de la ferme reprise en main par Horthy des rênes du pouvoir. Handicapé par l'opposition du Parlement, et malgré son succès aux élections législatives de 1935, Gömbös ne peut aller au bout des ses projets : il décède en octobre 1936. La création du parti fasciste et antisémite des Croix Fléchées par Ferenc Szálasi en 1935, les progrès électoraux de l'extrême-droite ou encore le vote des premières lois antijuives par le successeur de Gömbös, Kálmán Darányi (1936-38), montrent le basculement très net de la Hongrie dans la seconde moitié des années trente. Si Béla Imrédy, arrivé aux Affaires en mai 1938, tente un sensible rapprochement avec la Grande-Bretagne, il craint les éventuelles réactions allemandes et ne remet fondamentalement pas en cause les choix diplomatiques hongrois. Il échoue enfin dans l'épreuve de force qu'il engage avec l'extrême-droite et se voit contraint à la démission en février 1939.

Toutefois, l'alignement de la Hongrie sur l'Allemagne commence enfin à porter ses fruits à la fin de la décennie. Budapest récupère, à l'occasion du premier arbitrage de Vienne de novembre 1938, signé sous les auspices bienveillants de Berlin, certaines terres tchécoslovaques peuplées de Hongrois ; c'est-à-dire la partie méridionale de la Slovaquie ainsi qu'une partie de la Ruthénie subcarpathique. La Hongrie annexe enfin l'ensemble de ce dernier territoire en mars 1939, lors de la transformation de la Bohême-Moravie en protectorat par l'Allemagne. Après quelques combats (au cours de la « petite guerre ») contre la Slovaquie indépendante qu'elle a pourtant reconnue, la Hongrie obtient diverses compensations à l'est de ce pays avec l'aval de l'Allemagne. Enfin, en septembre 1940, le second arbitrage de Vienne consacre le retour de la Transylvanie roumaine à la Hongrie, toujours avec l'appui allemand.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, c'est Pál Teleki (1939-41) qui retrouve la tête du gouvernement. Approuvant de nouvelles lois antisémites, il entérine le retrait de la Hongrie de la Société des Nations, mais maintient son pays hors du conflit.

▲ L'Armée hongroise acquiert, auprès de l'Italie, des chenillettes C*arro Veloce 35*. Les engins du cru sont équipés de fusils-mitrailleurs Brno 26, de calibre 7,92 mm. Dotée d'un blindage épais de 14 mm, au maximum, cette machine ne peut affronter les chars soviétiques, même les plus légers. En revanche, elle peut encore jouer un certain rôle dans des missions de reconnaissance, grâce à sa vitesse de pointe de 42 km/h sur route. En outre, son armement jumelé est redoutable contre l'infanterie adverse. Droits Réservés

◀ Des officiers roumains prêtent serment au *Conducator*, le maréchal Ion Antonescu, devenu maître du pays en 1940. Bucarest est une alliée d'importance pour l'Allemagne car elle fournit à la *Wehrmacht* l'appoint de sa nombreuse armée, forte à son apogée de plus de 400 000 hommes. Bien que dotée de matériels désuets, l'Armée roumaine aligne des unités d'élite comme les chasseurs de montagne (*Vanatori da munte*) qui s'illustreront en Crimée et dans le Caucase. CEGES

Teleki doit surtout payer le prix des récents gains territoriaux hongrois et n'a pas d'autre choix que de signer le Pacte tripartite, le 20 novembre 1940. Profitant du rapprochement de la Yougoslavie du régent Paul avec l'Allemagne, cherchant surtout à affirmer l'indépendance de la Hongrie afin de s'affranchir un tant soit peu de la tutelle nazie, Teleki signe, en décembre 1940, un traité d'amitié avec Belgrade. Après le coup d'État militaire probritannique en Yougoslavie, Hitler demande le soutien de Budapest à l'occasion de la campagne qui s'annonce, et notamment un droit de passage pour la *Wehrmacht*. Pál Teleki, sous la menace d'une déclaration de guerre de la Grande-Bretagne, incapable de s'opposer aux *desideratas* allemands, mais refusant aussi de renier la parole donnée, se suicide le 3 avril 1941. Il est alors remplacé par László Bárdossy (1941-42). Le 22 juin 1941, la Hongrie ne déclare pas immédiatement la guerre à l'URSS aux côtés de l'Allemagne. Elle n'entre effectivement dans la lutte que cinq jours plus tard, le 27 juin, invoquant officiellement le prétendu bombardement de la ville de Košice par l'aviation soviétique.

Très liée aux choix diplomatiques allemands, la politique extérieure hongroise tombe très vite sous la coupe de Berlin, qui satisfait ses revendications. Pourtant, Horthy est bien conscient du prix de cette amitié, ne peut que naviguer à vue et cherche, sans succès, à limiter l'implication de son pays dans le conflit.

Sur le plan strictement militaire, la Hongrie dispose d'une bien modeste armée (*Magyar Király Honvédség*) qui, fin mai 1941, est organisée comme suit. Sous l'autorité de l'amiral Horthy, elle compte tout d'abord un grand état-major (*Magyar Királyi Honvéd Vezérkar*). Celui-ci est commandé, depuis mai 1938, par le général Henrik Werth. À l'échelon supérieur, il existe trois armées, un corps rapide (*Gyorshadtest*), un corps antiaérien, une flottille fluviale (*Magyar Királyi Folyamerők*) et une force aérienne (*Magyar Királyi Légierő*).

Selon les dispositions des traités de paix, l'Armée hongroise était limitée à sept brigades mixtes. La huitième est formée en 1939 et, dans la foulée, toutes les brigades sont transformées en corps ; le corps rapide et la force aérienne sont également créés. Ce sont le VIIIe corps ainsi que le corps rapide qui participent notamment à l'invasion de la Ruthénie. Enfin, le retour de la Transylvanie permet la mise sur pied du IXe corps. La Hongrie dispose à cette date d'environ 80 000 hommes sous les drapeaux.

Chaque armée comporte trois corps d'infanterie. Les neuf corps d'infanterie comptent chacun trois brigades d'infanterie à deux régiments d'infanterie et un régiment d'artillerie. Au total, la Hongrie aligne donc 27 brigades d'infanterie.

L'Armée hongroise possède également deux brigades de gardes-frontières. L'une d'entre elles est une unité de montagne à cinq bataillons, l'autre, d'infanterie, est à quatre bataillons. Toutes deux disposent de compagnies d'infanterie de forteresse et sont attribuées au VIIIe et au IXe corps d'infanterie.

La brigade d'infanterie de montagne, composée de quatre bataillons d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie, est rattachée au VIIIe corps d'infanterie qui comprend aussi la brigade de gardes-frontières de montagne.

Le corps rapide, qui constitue la meilleure unité de l'Armée hongroise, dispose de deux brigades motorisées et de deux brigades de cavalerie. Les brigades motorisées alignent chacune un régiment d'infanterie motorisé (à trois bataillons), de deux bataillons cycliste, d'un bataillon blindé de reconnaissance et d'un bataillon motorisé d'artillerie. Les brigades de cavalerie sont chacune constituées de deux régiments de cavalerie, de deux bataillons cycliste, d'un bataillon blindé de reconnaissance, d'un bataillon motorisé d'artillerie et d'un bataillon d'artillerie à cheval.

Le corps antiaérien est, quant à lui, composé de deux brigades. La première compte deux bataillons ; la seconde, trois.

Lors de l'invasion de la Yougoslavie, c'est la 3e armée hongroise, composée à l'occasion des Ier, IVe et Ve corps d'infanterie et du corps rapide, qui participe aux opérations.

En vue de l'invasion de l'URSS, la Hongrie met sur pied un corps mécanisé *ad hoc*, le « groupe d'armée des Carpates ». Il comprend le *Gyorshadtest* (auquel on a retiré sa seconde brigade de cavalerie) et le VIIIe corps d'infanterie.

▶ Une colonne de chars Toldi de l'Armée hongroise fait une halte à proximité d'un village soviétique. La gestion des relations entre alliés est un souci permanent pour l'Allemagne nazie, obligée de tenir compte des ambitions de chacun et d'apaiser les tensions permanentes entre la Roumanie et la Hongrie liées au statut de la Transylvanie, région revendiquée avec force par les deux pays.
Archives of the Modern Conflict R00371-03

La grande Roumanie

La Roumanie dépouillée de ses provinces sous la pression du *Reich*

LA ROUMANIE L'ALLIÉE CONTRAINTE

Pays allié à la France et à la Grande-Bretagne contre les forces de l'Alliance au cours de la Première Guerre mondiale, la Roumanie sort victorieuse du conflit et obtient d'importantes compensations territoriales à l'issue de celui-ci. La « Grande Roumanie » obtient la Bessarabie (sur la Russie), la Bucovine, la Transylvanie (sur la Hongrie), une partie du Banat et la partie méridionale de la Dobroudja (sur la Bulgarie). Son territoire passe d'un peu plus de 137 000 km² en 1913 à un peu plus de 295 000 km² au sortir des conventions de paix. Elle devient une puissance régionale de premier plan, garante des traités de paix de Saint-Germain (1919) et de Trianon (1920). Membre de la Petite Entente (regroupant également la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie), militairement alliée à la Pologne et à la France, la Roumanie n'en est pas moins immédiatement menacée par les revendications hongroises, russes et bulgares ; pays chez lesquels le règlement de la guerre a fait naître une certaine rancœur.

Sur le plan intérieur, la Roumanie rencontre – dans cet entre-deux-guerres – de nombreuses difficultés qui sont d'ordres dynastique, politique et économique. Le roi Ferdinand Ier, tombé après-guerre sous la coupe du parti national-libéral (*Partidul Național Liberal*), déshérite son fils Carol, trop proche du parti national-paysan (*Partidul Național Țărănesc*), et fait de son petit-fils, Michel (Mihai), le seul prétendant. À la mort du roi en 1927, c'est un conseil de régence qui prend les rênes d'un pouvoir qui reste aux seules mains de la Couronne, malgré la nature parlementaire du régime. C'est par un coup d'État sans effusion de sang que Carol, exilé en France, retrouve, en juin 1930, son trône perdu et devient, sous le nom de Carol II, le nouveau souverain de Roumanie. Celui-ci, influencé par les exemples des rois Alexandre Ier de Yougoslavie et Boris III de Bulgarie, tente d'imposer son pouvoir personnel. Contrecarré par les partis, se heurtant à d'importantes difficultés économiques, Carol II doit un temps renoncer à son projet. Parallèlement, certains mouvements d'extrême-droite radicaux et violents (et parmi eux la Garde de Fer – *Garda de Fier* – de Corneliu Zelea Codreanu) lancent de virulentes actions contre les Juifs de Roumanie, les opposants politiques, et vont parfois jusqu'à attaquer la monarchie.

◀ Chenillette Renault UE-2 « Malaxa » sur le front d'Odessa, en décembre 1941. En 1937, la Roumanie acquiert une dizaine de chenillettes UE, et leur licence de fabrication, auprès de son allié français. La production des Senileta Malaxa Tip UE, leur désignation locale, commence fin 1939, pour stopper en mars 1941, suite à l'arrêt des livraisons de pièces détachées d'origine française. 126 machines équipent alors l'Armée roumaine, auxquelles s'ajoutent une cinquantaine de chenillettes fournies par le nouvel allié allemand. Particulièrement robuste, cette « bonne à tout faire » est notamment utilisée pour tracter des canons antichars de 47 mm ou comme engin ravitailleur. CEGES

▶ À l'instar de son homologue allemande, par certains aspects, l'Armée roumaine présente deux visages. D'une part, elle est équipée de matériels étonnamment modernes, comme ces impressionnants camions. D'autres part, elle dispose aussi de vieux FT-17, totalement obsolètes. À la veille de « Barbarossa », Bucarest aligne théoriquement 311 chars. Une force blindée conséquente - bien que toutes les machines ne soient pas aptes à combattre - qui donnera du fil à retordre à l'Armée rouge, avant que cette dernière n'effectue un saut technologique en dotant ses divisions blindées de T-34/76. CEGES

Après la catastrophique expérience d'un gouvernement d'extrême-droite dirigé par Octavian Goga fin 1937 (vraisemblablement destiné à la discréditer auprès de l'opinion), dont la législation antisémite souleva de nombreuses protestations internationales, Carol II réussit enfin à imposer sa dictature personnelle au royaume en janvier 1938. Fidèle à ses alliances traditionnelles, luttant avec acharnement – et par des moyens souvent illégaux – contre la Garde de Fer, qu'il a pourtant parfois utilisée dans son offensive contre les partis, le roi Carol met sur pied une nouvelle constitution. S'il n'est pas à proprement parler « fasciste », le nouveau régime qui naît alors est véritablement autoritaire, centré autour d'un parti unique, le FRN (ou Front de la Renaissance Nationale – *Frontul Renasterii Nationale*), et destiné à répondre aux impératifs du temps, c'est-à-dire renforcer l'État et donner un gage de bonne volonté à l'Allemagne en calquant partiellement son mode de gouvernement.

▶ Ion Victor Antonescu (1882-1946), anciennement commandant de l'École supérieure de guerre, chef du Grand État-Major et ministre de la Guerre, prend les rennes de la Roumanie, en septembre 1940, lors d'un coup d'État. Le 23 août 1944, le *Conducator* est destitué par le roi Mihai I et le Conseil national de la résistance, lorsque son pays, qui subit de lourds revers face à l'Armée rouge, passe dans le camp allié. CEGES

Progressivement, toutefois, la Roumanie est contrainte de réorienter sa politique étrangère. Le soutien des Puissances occidentales, au premier rang desquelles on trouve la France, se révèle effectivement modeste, alors que la pression allemande sur le régime roumain ne fait que s'accentuer. Pour l'Allemagne, la Roumanie est un territoire très intéressant qu'il convient de contrôler. Véritable grenier à céréales de la région, elle est également un très important producteur de pétrole, le seul en Europe capable d'assurer un ravitaillement abondant et sûr. En outre, sa frontière commune avec l'URSS, la présence d'infrastructures portuaires relativement modernes à Constanța, sur la mer Noire, font du territoire roumain un site stratégique majeur, une base arrière quasiment incontournable, en cas de guerre contre l'Union soviétique. La pénétration nazie en Roumanie se fait, dans un premier temps, par des voies économiques. Le 23 mars 1935, un vaste accord de compensation germano-roumain constitue la

▼ Des pièces d'artillerie tractées par des camions défilent lors des manifestations militaires de la fête nationale roumaine du 10 mai 1939. L'Armée roumaine consacre beaucoup d'énergie et de moyens à la constitution d'une véritable force mécanisée. Toutefois, malgré une puissance conséquente à l'échelle régionale, les unités blindées de Bucarest ne font pas le poids face à l'Allemagne, qui satellisera le pays dès 1940, et à l'Armée rouge, qu'elles combattront sur le front de l'Est dès 1941.- CEGES

première alerte sérieuse. S'il n'est pas ratifié par le Parlement, ce texte n'en révèle pas moins à l'opinion et aux observateurs étrangers l'importance du *III. Reich* dans le commerce roumain. L'Allemagne a effectivement arrêté, en septembre 1934, un plan de pénétration économique de l'Europe centrale, orientale et balkanique. Berlin se propose d'acheter toutes les matières premières à un prix supérieur d'environ 30 % à ceux du marché. En contrepartie, les pays intéressés s'engagent à acheter à l'Allemagne des produits manufacturés au cours normal. La Roumanie n'accepte l'offre allemande, d'ailleurs avec réticences, qu'en décembre 1937. À cette date, elle décide de fournir une grande partie de sa production agricole à Berlin. Le 14 février 1939, le gouvernement roumain établit un programme de coopération, effectif en mars, qui prévoit l'exploitation mixte du pétrole, dont la production doit être adaptée aux besoins allemands. La Roumanie reçoit immédiatement produits manufacturés et armement. La passivité franco-britannique dans le jeu économique roumain déçoit Bucarest qui se sent abandonnée. Lors d'un voyage entre Paris, Londres et Berchtesgaden en novembre 1938, Carol II se voit refuser par Neville Chamberlain toute transaction commerciale de grande envergure. Depuis l'été 1938, *Sir* Horace Wilson, le plus proche conseiller du Premier ministre britannique, a accepté le principe du partage des marchés européens avec l'Allemagne, à laquelle est laissé le sud-est européen. L'Allemagne soutient également financièrement et matériellement les terroristes d'extrême-droite de la Garde de Fer et utilise la forte minorité allemande présente en Roumanie comme un puissant relais idéologique et un moyen de pression supplémentaire. Elle obtient ainsi divers statuts particuliers qui la placent *de facto* sous l'autorité directe de Berlin.

Le dépècement de la Tchécoslovaquie puis la chute de la Pologne et enfin celle de la France privent Carol II de tout soutien militaire dans la région. L'URSS ouvre le bal et lance un ultimatum à la Roumanie en juin 1940 : elle doit rendre la Bessarabie et le nord de la Bucovine. Carol II, un temps gagné par l'esprit de résistance, doit céder après que Hitler lui a conseillé d'accepter les exigences soviétiques. Effectivement, la Bessarabie entre dans la sphère d'influence soviétique définie par le pacte germano-soviétique d'août 1939. Pour les raisons évoquées plus haut et également pour satisfaire ses alliés hongrois, le chancelier allemand décide, lui aussi, d'organiser le démembrement du royaume. Sur pression allemande, une négociation bilatérale roumano-hongroise s'ouvre et débouche, dans la nuit du 29 au 30 août, sur la rétrocession des deux tiers de la Transylvanie à la Hongrie. Profitant de la situation difficile rencontrée par la Roumanie – mais vraisemblablement sans réelle consultation avec Berlin ou Budapest – Boris III obtient, de son côté, la partie méridionale de la Dobroudja au mois de septembre de la même année (accords de Craiova).

▲ Photo du bas :
Ces soldats roumains servent un canon antichar. De manière générale, toutes les armées de l'Axe, à l'exception de la *Wehrmacht*, souffrent d'un manque de matériel antichar. Face aux divisions blindées de l'Armée rouge, ce handicap s'avérera insurmontable et les unités des alliés de l'Allemagne subiront de lourdes pertes à chaque offensive mécanisée soviétique. - Droits Réservés

▲ Photo du haut :
La Roumanie, successivement dépecée de la Bessarabie par l'Union Soviétique, de la Transylvanie par la Hongrie et de la Dobroudja par la Bulgarie, s'engage dans la « Croisade contre le bolchevisme » moyennant d'importantes compensations territoriales promises par l'Allemagne : recouvrer la Bessarabie et annexer la région d'Odessa.

▼ Des chars légers R-2 paradent lors d'une manifestation officielle de l'Armée roumaine. C'est en 1936, que ces blindés, plus connus sous la désignation de Skoda LT-35, sont achetés par Bucarest, à raison de 126 exemplaires. En avance sur son temps dans les années 1930, le R-2 marque le pas face aux machines modernes soviétiques. Il ne faut toutefois pas en conclure à l'impuissance du 1er régiment de chars roumain. Le R-2 est armé d'un efficace canon antichar de 37 mm, capable de prendre à partie les blindés légers alignés par l'Armée rouge, lors de l'opération « Barbarossa ». En 1942, la situation changera radicalement face aux T-34/76, qui remplacent alors les chars soviétiques obsolètes. CEGES

Déconsidéré, attaqué de toutes parts, Carol II joue sa dernière carte en appelant à la présidence du Conseil le général Ion Antonescu, très lié à la Garde de Fer, mais militaire influent qui pourrait contenir les extrémistes de droite ainsi que les ambitions hitlériennes. La manœuvre royale fait long feu : Carol II est poussé à l'abdication en septembre 1940 – au profit de son fils Michel Ier, privé de tout pouvoir par le *Conducător* – puis à l'exil, pourchassé par des gardistes bien décidés à le supprimer. Sur le chemin de l'exil pour le Portugal, son train est effectivement mitraillé à plusieurs reprises.

Immédiatement, Ion Antonescu fait appel à l'Armée allemande qui entre sur le territoire roumain dès le 20 septembre. La Roumanie adhère au Pacte tripartite en novembre : Antonescu, porté au pouvoir par l'extrême-droite gardiste, songe avant tout à échapper à l'orbite soviétique en s'alignant totalement sur le plus proche partenaire idéologique. L'invasion de l'URSS, en juin 1941, jette la Roumanie dans la guerre mondiale aux côtés du *Reich*.

À la veille du démantèlement du royaume, l'Armée royale roumaine (*Armata Regală Română*) dispose de 21 divisions d'infanterie (*Divizia Infanterie*) ainsi que d'une division de la Garde (*Divizia Gardă*). Les 12e, 16e et 17e divisions d'infanterie ont été dissoutes en 1940, lorsque l'URSS, la Hongrie et la Bulgarie ont arraché au pays les provinces dans lesquelles étaient recrutés les soldats de ces unités. La division de la Garde, division d'élite et de protocole, était organisée comme les divisions d'infanterie à cette différence près que ses soldats disposaient d'une meilleure instruction et d'un entraînement plus poussé. Organisée sur le modèle allemand, la division d'infanterie roumaine est composée d'une brigade d'infanterie à trois régiments, d'une brigade d'artillerie à deux régiments et d'un bataillon du Génie. Elle totalise théoriquement 17 500 hommes. En 1941, six nouvelles divisions d'infanterie de réserve sont mises sur pied afin de répondre au conflit avec l'URSS (25e, 27e, 30e, 31e, 32e, 35e). Il faut aussi noter l'existence de deux brigades d'infanterie de forteresse (*Brigada Fortificații*). Élite de l'infanterie de l'Armée royale roumaine, les quatre brigades de montagne (*Brigada Munte*) sont composées chacune de deux régiments de chasseurs alpins et d'un régiment d'artillerie de montagne ; tous à trois bataillons.

On dénombre également six brigades de cavalerie (*Brigada Cavalerie* : 1e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e) totalisant chacune deux régiments de cavalerie, un régiment de cavalerie motorisée et un régiment d'artillerie à cheval. La motorisation, tout juste engagée en 1941, n'est effective que pour les régiments motorisés des 5e, 6e et 8e brigades. La cavalerie roumaine comptant 26 régiments au total, les sept régiments restants sont répartis dans d'autres unités où ils forment des groupes de reconnaissance.

La seule et unique division blindée roumaine (*Divizia Blindată* « *România Mare* »), créée en avril 1941, est composée de deux régiments blindés, de deux régiments motorisés et d'un régiment d'artillerie motorisé. Mais en vue de l'invasion de l'URSS, et sur les conseils allemands, le deuxième régiment, composé de R-35, est retiré de la division.

Les gardes-frontières sont, quant à eux, organisés en huit régiments (à

◀ Une unité mécanisée roumaine progresse dans la région de Kischinev, en Bessarabaie, en juin 1941. Un véhicule léger armé d'un fusil-mitrailleur ZB-26 dépasse un char R-2. Lors de l'opération « Barbarossa », l'Armée roumaine participe activement aux combats aux premières lignes mais également, chose moins connue, aux opérations de liquidation des populations juives à l'arrière du front. CEGES

◀ Le Tsar Boris III de Bulgarie oscille entre la russophilie traditionnelle de son pays (ne porte-t-il pas lui-même le titre des souverains russes ?) et les ambitions irrédentistes de son pays portées vers la Macédoine arrachée à l'occasion du démembrement de la Yougoslavie en avril 1941, une région revendiquée par Sofia depuis les guerres balkaniques du début du XX[e] siècle. Archives Caraktère Coll. Mahé

trois bataillons chacun) répartis en quatre brigades (*Brigada Grăniceri*). Ils disposent, en outre, de quelques bateaux. La division de gardes-frontières (*Divizia Grăniceri*) regroupe les 1[er], 2[e] et 5[e] régiments. Elle comprend aussi un régiment d'artillerie.

Le 22 juin 1941, la Roumanie met à disposition un *« Armeegruppe Antonescu »*, sous la direction du *Conducător* Ion Antonescu. Intégré au Groupe d'armées B, il est composé de la III[e] et de la IV[e] armées roumaines. La III[e] armée dispose d'un corps d'infanterie (6[e] et 7[e] divisions d'infanterie, unités d'artillerie lourde et de reconnaissance), d'un corps de montagne (1[e], 2[e] et 4[e] brigades de montagne) et d'un corps de cavalerie (5[e] et 8[e] brigades de cavalerie). La IV[e] armée est dotée de trois corps d'infanterie. L'un est composé des deux brigades d'infanterie de forteresse ; le deuxième, de la division de gardes-frontières, d'une division d'infanterie (21[e]), d'artillerie lourde et d'unités du Génie ; le dernier, de trois divisions d'infanterie (Garde, 35[e] de réserve et 15[e] division d'infanterie), du second régiment de chars, d'artillerie lourde et d'unités du Génie. Indépendamment de ces deux armées, on trouve également la 11[e] division d'infanterie et un corps d'infanterie (9[e] et 10[e] divisions d'infanterie, 7[e] brigade de cavalerie ainsi que des unités d'artillerie lourde).

LA BULGARIE L'ALLIÉE RÉTICENTE

À la suite de la Première Guerre mondiale, la Bulgarie, vaincue, est privée de la Dobroudja, d'une partie de la Macédoine ainsi que de la Thrace occidentale. Ses capacités militaires sont également réduites dans une très large mesure. En effet, selon les termes du traité de paix de Neuilly, signé le 27 novembre 1919, l'Armée royale bulgare ne peut acquérir ni chars, ni sous-marins, ni marine et encore moins d'aviation militaire. Elle est seulement autorisée à mettre sur pied une armée territoriale limitée à 20 000 hommes. Depuis la seconde guerre balkanique, et encore plus depuis la fin du premier conflit mondial, tous les voisins de la Bulgarie sont les ennemis potentiels de Sofia.

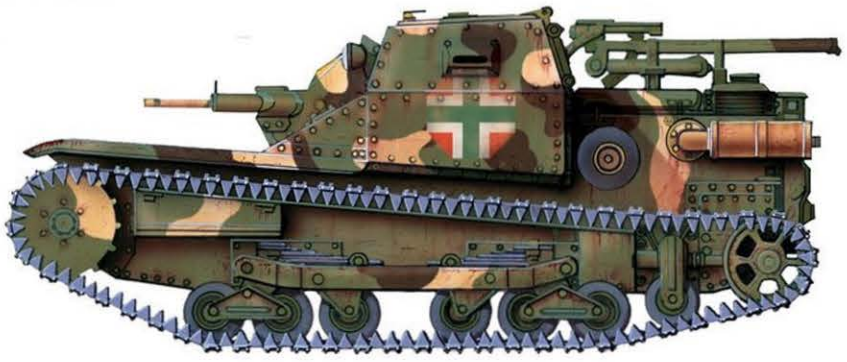
Succédant à son père le roi Ferdinand I[er], auquel il s'était opposé en 1915 lors de l'entrée en guerre de la Bulgarie contre les puissances de l'Entente, Boris monte sur le trône en octobre 1918 sous le nom de Boris III. L'abdication de Ferdinand ne suffit pourtant pas à mettre un terme au mécontentement populaire alimenté par les restrictions, une nouvelle défaite (après celle de la deuxième guerre balkanique de 1913) et l'occupation étrangère. Le développement de mouvements antimonarchiques (union agrarienne populaire bulgare et parti communiste bulgare) conduit à une grave insurrection et à la proclamation par Alexandre Stambolijski – le chef de l'union agrarienne – de la République de Radomir, qui ne dura que quelques jours. Les élections législatives d'octobre 1919 amènent Stambolijski à la tête d'un gouvernement de coalition. Le nouveau président du Conseil, ancien membre de la délégation bulgare à la Conférence de la paix, signe, dès novembre, le traité de Neuilly. Partisan de l'instauration d'une dictature paysanne appuyée sur une milice politique agrarienne, la « Garde orange », promoteur d'une réforme agraire drastique, Stambolijski obtient par la suite une majorité parlementaire lui permettant de mettre en œuvre son programme. Mais bientôt répressif, le nouveau régime est contesté, notamment par Alexandre Tsankov et son parti (*Naroden Zgovor*, l'Entente nationale).

◤ **Page de gauche, en haut :**
10 mai 1941, des chars R-35 de l'Armée roumaine défilent à Bucarest. La Roumanie acquiert 41 chars légers français, sur une commande de 200 machines, avant que le pays ne bascule dans le giron de l'Allemagne. 34 chars supplémentaires sont récupérés, lors de l'effondrement de l'Armée polonaise face à la *Wehrmacht*. Bien que correctement protégé par une cuirasse de 40 mm d'épaisseur, le R-35 est trop lent, avec une vitesse maximale de 20 km/h. En outre, son canon SA 18 de 37 mm n'affiche que des performances antichars médiocres. Sa vocation de char d'infanterie le rend impropre à la guerre que les Roumains vont mener en Union soviétique. CEGES

LT vz.35
Unité inconnue
Bulgarie, 1941

LT vz.38
Unité inconnue
Bulgarie, 1942

LT vz.35
Divizia Blindată « România Mare »
Armeegruppe « Antonescu »
URSS, Bessarabie, juillet 1941

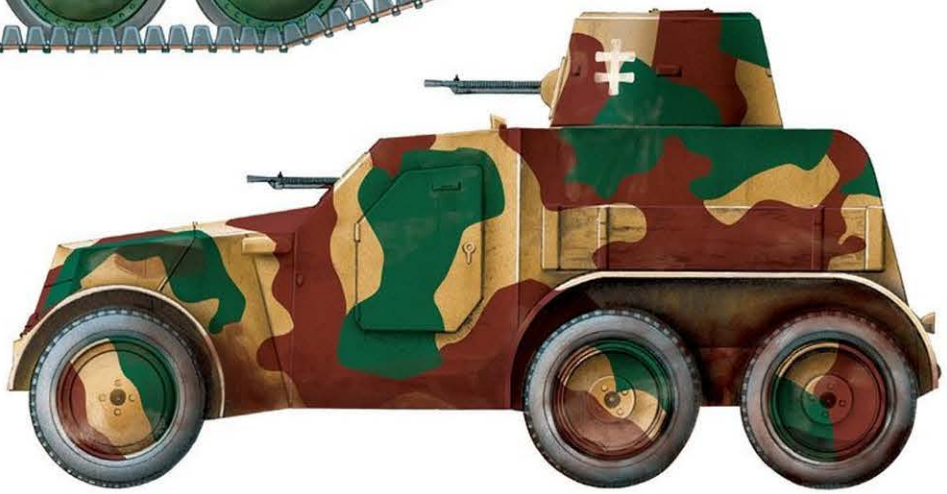


Chenillette CV3-35
Corps rapide (*Gyorshadtest*)
Groupe d'armée des Carpates
URSS, Ukraine, juillet 1941

LT vz.35
Brigade rapide « Pilfousek »
URSS, Ukraine, secteur de Vinnitsa, juillet 1941

LT vz.38
1e Division rapide slovaque
URSS, Ukraine, août 1941

LT vz.38
Réserve du régiment blindé
Slovaquie, hiver 1941-42



OA vz.30
Brigade rapide « Pilfousek »
URSS, Ukraine, secteur de Lipovets, juillet 1941

▲ Ce LT vz 38 bulgare est armé d'un canon Skoda vz 34 de 37,2 mm, alimenté par 90 projectiles, et de deux mitrailleuses de 7,92 mm. Considéré comme un char léger, l'engin a encore un réel potentiel militaire à l'époque de l'opération « Barbarossa ». Fort heureusement, la Bulgarie ne participe pas à « Barbarossa », Boris III devant avant tout composer avec la russophilie de son peuple. L'Allemagne, afin de pouvoir compter sur l'appoint de l'Armée bulgare dans les Balkans, surtout après la capitulation de l'Armée italienne de spetmbre 1943, sera obligée de composer avec la volonté de ce prudent allié. Archives Caraktère Coll. Anderson

Il est d'ailleurs renversé en juin 1923 par une nouvelle insurrection. Stambolijski, torturé, est immédiatement exécuté par ses adversaires qui suppriment aussi, un peu plus tard, son successeur à la tête de l'union agrarienne, Raïko Daskalov. Mis devant le fait accompli, Boris III n'a d'autre choix que de légitimer le coup d'État. Hostile à l'union agrarienne et à la politique de Stambolijski, le Parti communiste bulgare provoque néanmoins un soulèvement dès septembre, avec l'aide des agrariens, en réaction à l'installation du gouvernement conservateur d'Alexandre Tsankov. Mal préparé, l'échec du coup de force provoque une grande vague de répression dans toute la Bulgarie. L'opposition, toutefois, ne désarme pas et tente, le 13 avril 1925, de tuer le roi. Si ce premier attentat échoue, le même jour, Konstantin Georgiev – ancien général et député d'une organisation paramilitaire, membre de la majorité parlementaire soutenant le gouvernement – est assassiné par les communistes. Lors de ses funérailles, trois jours plus tard, ces derniers visent les plus hautes personnalités bulgares (le roi et le gouvernement) en organisant un attentat à la bombe, dont le bilan est particulièrement lourd (une centaine de tués, parmi lesquels le maire de Sofia). Une fois encore, la répression s'avère féroce. Celle-ci ne peut pourtant pas endiguer la progression des idées socialisantes. En avril 1926, Andrei Liaptchev succède à Tsankov et met sur pied un cabinet certes conservateur, mais se voulant plus modéré. Les effets de la crise de 1929 sont durement ressentis en Bulgarie (200 000 chômeurs, réduction de la production de près de 40 %) et permettent la victoire, en juin 1931, d'Alexandre Malinov. En mai 1934, une conspiration menée par le colonel Kimon Georgiev (et son parti, le *Zveno*) impose une dictature corporatiste au pays et au roi (suspension de la constitution, interdiction des partis et dissolution de la Chambre des députés). Les orientations antimonarchiques de Georgiev ainsi que l'instabilité récurrente du royaume poussent finalement Boris III à passer à l'action : en janvier 1935, appuyé sur certains militaires, il impose à la Bulgarie sa dictature personnelle et confie le gouvernement au général Pentcho Zlatev. Dès le mois d'avril, il est remplacé par Andrei Tochev.

Sur le plan extérieur, la situation de la Bulgarie est délicate et le jeu de Boris III, particulièrement subtil. Si le roi se montre favorable à une ouverture aux Français et aux Britanniques, il est vite déçu par ces pays et ne trouve une oreille favorable qu'à Berlin. L'Allemagne s'impose déjà, et progressivement, comme un partenaire commercial incontournable. Déjà exclue *de facto* de l'Entente balkanique conclue en février 1934 entre la Roumanie, la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie, selon une orientation résolument antirévisionniste, la Bulgarie ne peut que modifier drastiquement la ligne de sa politique extérieure sous le poids des événements. Dans ce contexte, le gouvernement bulgare décide, début 1935, de s'affranchir partiellement des clauses militaires du traité de Neuilly afin de pouvoir éventuellement répondre à la dangereuse évolution du rapport de force européen. Le renforcement notable de son armée par la Turquie puis la question de la reprise de contrôle des détroits, posée par Ankara dès octobre 1933, et qui survient en juillet 1936 (convention de Montreux) renforcent la détermination bulgare. Toutefois, Boris III ne souhaite pas se couper des alliés franco-britanniques et nomme, en novembre 1935, au poste de président du Conseil, alors qu'il a depuis peu les mains libres, l'homme du rapprochement avec les démocraties occidentales : Georgi Kiosseivanov.

▶ Le LT vz 38, *Panzer 38(t)* dans la nomenclature allemande, est un succès à l'exportation, notamment en Bulgarie. Il constitue d'ailleurs la moelle épinière des unités blindées de bien des alliés de l'Allemagne. La Hongrie en a ainsi réceptionné 102 exemplaires, la Roumanie une cinquantaine et la Bulgarie, un premier lot de dix. Fiable, rapide et correctement armé d'un canon de 37 mm, le char léger d'origine tchèque est une réussite technique. À la fin des années 1930, il est sans conteste l'un des blindés les plus performants disponibles sur le marché. Archives Caraktère Coll. Anderson

Son remplacement par le pro-allemand Bogdan Filov, en février 1940, entérine le changement irréversible de la politique extérieure bulgare. Cette concession nécessaire permet à Sofia de se maintenir, pour un temps, hors du conflit. Favorable à une révision des frontières de son royaume, mais ne souhaitant être redevable en rien à l'Allemagne, Boris III obtient de la Roumanie, de manière strictement bilatérale, une révision de leur frontière commune sur la question de la Dobroudja méridionale, en septembre 1940.

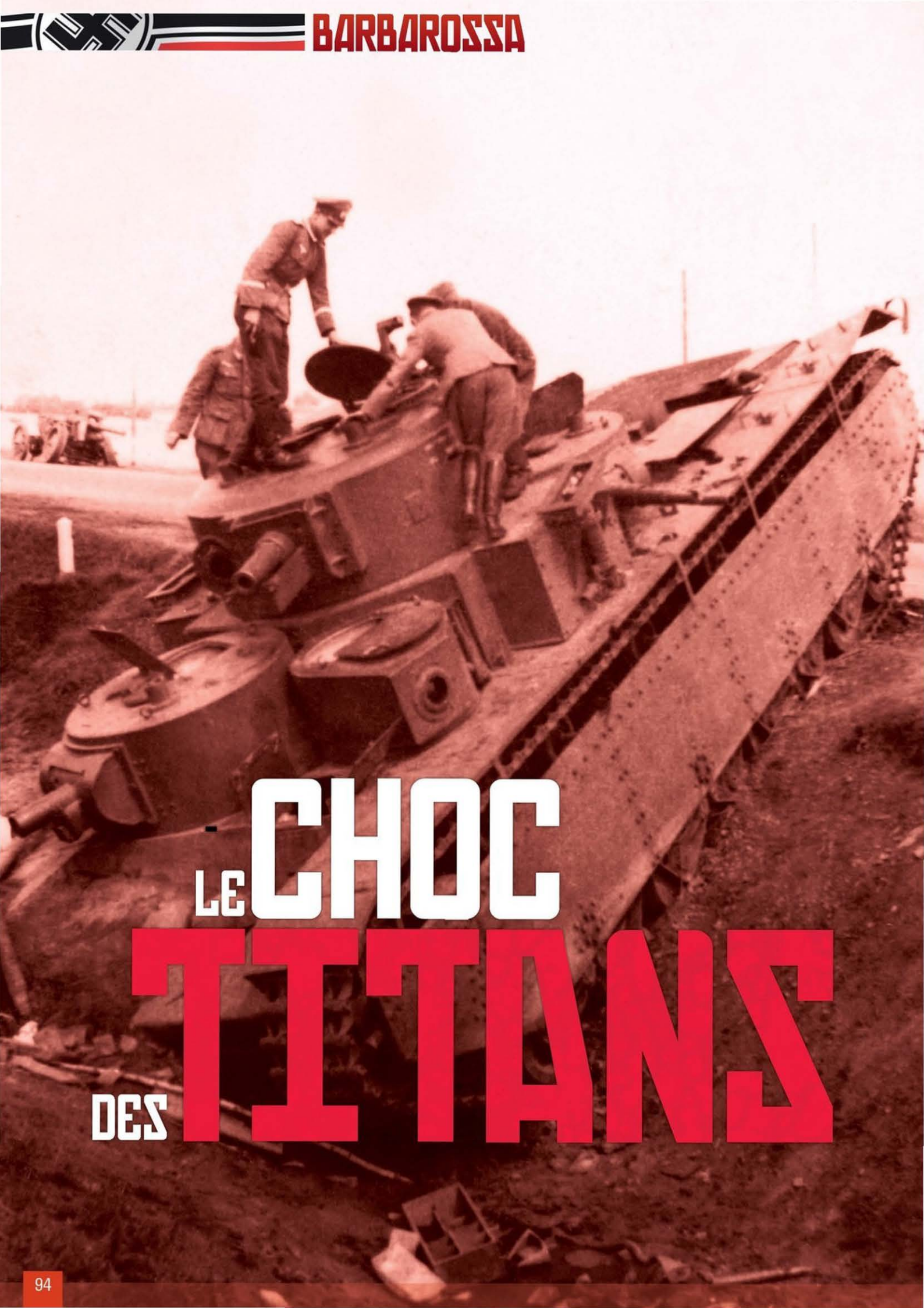
Le roi adhère au Pacte tripartite le 1er mars 1941. Contraint d'accepter le passage des troupes allemandes sur le territoire bulgare en vue de l'invasion de la Yougoslavie et de la Grèce, il prend une part certaine aux opérations militaires dirigées contre ces deux royaumes. Celle-ci est modeste contre la Yougoslavie, avec laquelle la Bulgarie est liée depuis janvier 1937 par un traité d'amitié, mais plus active contre la Grèce. Cet engagement relatif permet, malgré tout, d'obtenir quelques gains territoriaux : la Macédoine yougoslave ainsi que la Macédoine et la Thrace grecques retournent à la Bulgarie. Conscient de la relative russophilie de sa population et des dangers inhérents à une telle entreprise qui, en outre, heurte ses conceptions de politique extérieure, Boris III se refuse à engager son armée contre l'URSS en juin 1941. Il se contente, à la fin de l'année, d'une déclaration de guerre purement formelle à la Grande-Bretagne et aux États-Unis, nécessaire concession à l'Allemagne.

L'Armée bulgare, à la veille de l'invasion de l'URSS, compte 16 divisions d'infanterie, 2 divisions de cavalerie (chacune dotée de deux brigades de cavalerie, d'un régiment d'infanterie motorisé et d'un régiment d'artillerie à cheval), un régiment de chars (deux bataillons de chars à trois compagnies, un bataillon d'infanterie motorisé, un bataillon d'artillerie motorisé, quelques unités de maintenance et de transport), une défense antiaérienne (quatre bataillons), une garde royale (un bataillon), une force aérienne et une marine de guerre (disposant de trois flottilles : mer Noire, Danube et mer Egée).

Son organisation détaillée – en l'état de notre documentation – reste imprécise et sujette à caution. Le gros de ses forces est réparti en cinq armées qui sont, sauf exception, composées de deux à trois divisions d'infanterie (trois à quatre régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie, un bataillon antiaérien, un bataillon de mitrailleuses, un bataillon de cavalerie et des unités du Génie) et de deux régiments de gardes-frontières. Elles disposent généralement d'unités d'artillerie et du Génie. ■

◀ Des officiers bulgares observent avec attention un Skoda LT vz 35. D'un poids de 10,5 tonnes, l'engin est armé d'un canon Skoda vz 34 de 37,2 mm. Une puissance de feu qui lui permet de venir à bout de tous les blindés, de classe équivalente, présents dans l'Armée rouge. Reste que dans l'Armée bulgare, cet engin n'est affecté qu'à des missions de lutte anti-partisans en Macédoine, faute d'être engagée en Union soviétique.
Archives Caraktère
Coll. Anderson

◀ Automitrailleuse *Sd.Kfz. 222* bulgare livrée par l'Allemagne. D'un poids de 4,3 tonnes, ce véhicule blindé à roues équipe majoritairement les unités de reconnaissance. Son canon de *2cm KwK 30* lui permet de prendre à partie, aussi bien des cibles terrestres que volantes. Sur sol porteur, la grande vélocité de cette automitrailleuse, 80 km/h en pointe, est un gage de sécurité pour ses équipages, qui peuvent décrocher rapidement en cas de rencontre avec des unités adverses lourdes.
Archives Caraktère
Coll. Anderson



LE CHOC DES TITANS

Les dix premiers jours de l'invasion allemande ont été catastrophiques pour l'Armée rouge. Mais si elle se révèle dans l'incapacité de stopper la *Wehrmacht* sur le chemin de Leningrad, Smolensk et Kiev, elle n'en amorce pas moins un redressement qui donne du fil à retordre aux nazis.

3 JUILLET 1941 : STALINE PARLE

Durant ces dix jours, les Soviétiques attendaient un mot de leur chef. Les pires rumeurs circulaient sur son compte : on le disait effondré, arrêté, voire fusillé, remplacé par une junte. Le 3 juillet 1941, Staline intervient pour mettre un terme à cette ambiguïté et, pour la première fois, s'adresse en ces termes à son peuple : « *Camarades, citoyens, frères et sœurs, combattants de notre Armée et de notre Marine ! Je m'adresse à vous, mes amis !* » D'une voix lente et posée, il rappelle que, malgré leurs lourdes pertes, les Allemands se sont emparés de la Lituanie, d'une grande partie de la Lettonie, de l'Ouest de la Russie blanche et de l'Ukraine, bombardant Mourmansk, Orcha, Moguilev, Smolensk, Kiev, Odessa. Bref, « *une menace sérieuse plane sur notre pays.* » Staline anticipe toute critique du pacte germano-soviétique : l'URSS a mené une politique pacifique, l'accord passé avec Hitler lui a permis de se préparer au conflit, les Allemands ont trahi leur parole. L'heure est au rassemblement des Soviétiques derrière l'Armée rouge. Il faut faire le vide devant l'envahisseur : « *L'ennemi ne doit pas trouver une seule machine, pas un seul wagon, pas une livre de pain, ni un verre de pétrole.* » Puis le dictateur appelle à la guerre des partisans afin de « *créer des conditions intolérables pour l'ennemi et ses complices, qui doivent être harcelés et détruits à chacun de leurs pas* ». Staline rend hommage à la Grande-Bretagne, aux États-Unis, mais pour mieux insister sur le fait que l'Union soviétique est seule, pour le moment, à encaisser le choc de la machine de guerre nazie. « *Toute la puissance de notre peuple doit être mise en œuvre pour écraser l'ennemi. En avant, pour la victoire !* »

Le discours de Staline détonne certes, dans la mesure où le *Vojd* a fait appel aux valeurs de la sainte Russie, partie en croisade contre l'agresseur fasciste. La harangue stalinienne montre bel et bien que les Soviétiques ont un chef, mais son impact, contrairement à une légende persistante, a été limité : trois jours auparavant, les citoyens soviétiques ont reçu l'ordre de remettre leurs postes de radio au *NKVD* et Staline n'a guère pu être entendu ailleurs que sur les places publiques et les cours d'usines équipées de haut-parleurs. En certains endroits, notent des témoins, les propos du « Chef » accentuent la haine à son égard.

◀ **Page de gauche :**
Un « Titan » soviétique, un char multi-tourelles T-35, gît dans un fossé, pour le plus grand bonheur de chasseurs de souvenirs allemands. Ces monstrueux blindés soviétiques sont incapables de se mouvoir correctement sur le champ de bataille, compte tenu de leur poids excessif et de leur lenteur. La plupart sont donc abandonnés par leurs équipages ou mis hors de combat par les tirs tendus des *8,8cm Flak* ou des obusiers allemands, sans oublier les appareils de la *Luftwaffe*.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

◀ Comme en Pologne en 1939, en Europe occidentale en 1940 ou dans les Balkans en 1941, les civils fuient devant les envahisseurs allemands et leurs alliés, espérant sauver leur vie et quelques objets de valeur. Bien souvent, en Russie, en 1941, ces malheureux n'auront aucune chance car rattrapés par les pointes blindées et mécanisées de la *Wehrmacht* ou bien stoppés en route par des commissaires politiques soviétiques les contraignant à creuser des fossés antichars sensés stopper l'ennemi...
US Nara

▶ Chars rapides BT-7M photographiés en pleine manœuvre. Durant les premières semaines de l'opération « Barbarossa », les *Panzer* vont faire des « cartons » sur ces engins agiles mais faiblement protégés. Les revers successifs de l'Armée rouge, durant l'été 1941, provoquent des remous au sein de la population soviétique dont la confiance est ébranlée. Les critiques à l'égard du régime abondent, malgré la menace que représente le *NKVD*, omniprésent dans le pays et qui n'hésite pas à durement réprimer quand il le faut. L'espace de quelques jours, Staline n'est plus craint par le peuple. Sovfoto

◥ Des parachutistes soviétiques défilent à Moscou avant de partir pour le front. Pionnière en matière d'arme aéroportée, l'Union Soviétique devra se contenter d'utiliser ses parachutistes en tant que fantassins d'élite, compte tenu de l'urgence de la situation. US Nara

Ce que certains prennent pour du calme, d'autres l'assimilent à une angoisse non maîtrisée…

Les jours qui suivent le 22 juin, le stalinisme n'a pas bonne presse. La déroute de l'Armée rouge stupéfie l'opinion publique. L'exode des populations frontalières a créé le chaos, permettant aux kolkhozes de proclamer leur autodissolution. Dans les grandes villes industrielles, après une période de calme, le *NKVD* enregistre tout au long de l'été plusieurs critiques de la population envers l'incompétence du pouvoir, suffisamment naïf pour signer un pacte avec Hitler, puis pour subir une offensive aussi foudroyante. Pis encore, le nombre des suicides s'accentue parmi les jeunes, la police de Moscou s'inquiétant également de la multiplication des cas d'automutilations. En maints endroits, les Allemands sont accueillis en libérateurs. L'hostilité à Staline se double d'un antisémitisme qui mêle Juifs au communisme, favorisant certains pogromes, en particulier en Ukraine, en Lituanie et en zone ex-polonaise, ce en complément des projets génocidaires de Hitler. « *Abattez-moi si vous y tenez*, réplique une femme de Koursk aux policiers soviétiques, *mais je ne creuserai aucune tranchée. Les seules gens à en avoir besoin, ce sont les communistes et les Juifs. Laissez-les les creuser pour eux-mêmes. Votre domination court à sa fin et nous n'avons pas l'intention de travailler pour vous plus longtemps.* »

Il n'en demeure pas moins que l'Union soviétique est reprise en main. Dès le 23 juin 1941, Staline a reconstitué la *Stavka*, Haut commandement suprême de l'Armée rouge, dirigé par Timochenko. Le 8 août, elle deviendra le quartier général du Haut commandement suprême, sous la férule du dictateur lui-même. Depuis le 30 juin, il préside le Comité d'État à la Défense, sorte de cabinet de guerre qui supervise tous les aspects de cette dernière. Parallèlement, les principaux fidèles de Staline ont été envoyés, tels des *missi dominici*, sur les points les plus chauds : Vorochilov au nord, Joukov au centre, Boudienny au sud. Mais cette centralisation du commandement ne sera pas effective avant plusieurs semaines.

Cette réorganisation touche la structure de la troupe. Pour tenir compte des pertes et de l'inexpérience du corps des officiers, les divisions d'infanterie voient leurs effectifs standards réduits d'un tiers. Les corps mécanisés sont abolis, les chars ayant survécu à la tempête allemande étant chargés d'appuyer l'infanterie. À l'inverse, 30 nouvelles divisions de cavalerie sont instituées. Chaque formation doit comporter des pièces antichars. Plusieurs millions de Soviétiques sont également mobilisés, de sorte que 8 armées sont levées fin juin, 13 en juillet, 14 en août, 3 en septembre, 5 en octobre, 9 en novembre, 2 en décembre.

▶ Sabres au clair, un escadron de cavaliers cosaques s'entraîne avec un char T-26. La fidélité des Cosaques au régime soviétique est plus que douteuse car ils seront des dizaines de milliers à passer du côté allemand à l'approche de la *Wehrmacht*, parfois par unités entières ! Historiquement, ces redoutables cavaliers n'ont accepté l'autorité russe qu'en échange du respect de leurs traditions et d'une certaine autonomie. Ceux qui ont choisi le camp allemand seront surtout employés à des missions de lutte anti-partisans ; ils seront impitoyablement massacrés par le *NKVD* à la fin de la guerre, en représailles à leur trahison. Sovfoto

Ce cliché illustre l'inadaptation de la doctrine défensive soviétique aux premières semaines de « Barbarossa » : un excellent char moyen T-34/76 modèle 1941, dont l'une des grandes qualités principales reste la mobilité (sans oublier la puissance de feu de son canon), a été « gaspillé » dans un emplacement fixe, creusé au beau milieu d'une route. Un autre engin de ce type (modèle 1940) et un KV-I ont eux aussi été abandonnés, probablement après un combat contre les Allemands. Dans bien des secteurs du front, en juin 1941, l'Armée rouge part au plus pressé en employant ses matériels en dépit du bon sens ! Archives Caraktère Coll. Kadari

▲ Des chars amphibies T-38 franchissent un marais durant un exercice. Du fait de son faible blindage et de son absence de canon (ce matériel n'est armé que d'une unique mitrailleuse DT de 7,62 mm), ce petit engin, né de la nécessité pour les Soviétiques de disposer d'un char léger capable de s'affranchir des nombreux cours d'eau du pays, est bien souvent relégué au rôle de tracteur d'artillerie. Droits Reservés

Au 31 décembre 1941, l'Armée rouge aura réussi à créer 285 divisions d'infanterie, 12 divisions blindées, 88 divisions de cavalerie, 174 brigades de fusiliers, 93 brigades blindées. L'administration pénitentiaire soviétique contribue également à l'effort de guerre, puisque 420 000 déportés du Goulag sont libérés et… expédiés au front ! Les troupes soviétiques ne seront jamais à court d'effectifs.

Encore doivent-elles recevoir l'équipement suffisant et adéquat. D'une part, la « mobilisation générale du travail » est décrétée, plusieurs centaines de milliers (trois millions en 1942) de personnes, dont des adolescents fraîchement sortis des écoles, sont affectées d'autorité dans l'industrie. D'autre part, l'invasion contraint le Kremlin, dès le 24 juin 1941, à créer un Comité pour l'évacuation, qui supervise le déménagement des usines menacées vers l'Oural et la Sibérie. L'effort est titanesque, impliquant au moins 1,5 million de camions et 1 million de wagons : 1 523 usines seront transplantées d'ouest en est, à savoir 226 vers la Volga, 667 dans l'Oural, 322 en Sibérie, 308 en Asie centrale. Les réseaux ferrés sont démontés, le personnel ouvrier et d'entretien évacué (le *NKVD* profite ici de son expérience acquise dans les précédentes déportations des années trente). Près de 15 millions de personnes, majoritairement ouvriers et techniciens, sont ainsi sauvés en priorité – en revanche, la communauté juive ne fait l'objet d'aucune mesure d'évacuation particulière, malgré la menace d'extermination que fait planer sur elle l'envahisseur et ses unités mobiles de tuerie, les *Einsatzgruppen*.

Par ailleurs, la remise en œuvre de l'industrie s'effectue dans des conditions difficiles et dans des zones parfois non préparées. La production ne tournera à plein régime qu'au bout d'un an et s'effondrera même en novembre 1941. La main-d'œuvre est parquée dans des baraquements de fortune et astreinte à des journées de travail de 12 à 14 heures. L'exode, l'évacuation, la précarité sont autant d'éléments favorisant la disette, les épidémies. Le taux de mortalité au sein de la population soviétique encore « libre » augmente ainsi de 65 % de 1940 à 1942, le taux de mortalité infantile passe à 600 pour mille dans les plus fortes zones de concentration des réfugiés.

▶ Les officiers de la *250. Infanterie-Division (spanische)*, la célèbre division « Azul », s'agenouillent pour prier dans une maison réquisitionnée sur le front de l'Est. Cette unité de volontaires a été levée à l'initiative de Ramón Serrano Súñer, ministre des Affaires étrangères espagnol et beau-frère de Franco, dans le but de signifier la participation de Madrid à la grande « Croisade contre le bolchevisme » lancée par Hitler. Engagé sur la voie de la neutralité bienveillante à l'égard de Berlin, Franco voit dans cette division une juste rétribution à l'aide militaire allemande octroyée durant la guerre civile de 1936 à 1939. De 1941 à 1943, ils seront 45 000 Espagnols à passer dans les rangs de la *250. Infanterie-Division (spanische)*, une unité d'élite qui se distinguera essentiellement sur le front de Leningrad. CEGES

C'est pourquoi le régime communiste va, après une première phase d'intense répression liée à la panique, amorcer une politique de libéralisation, de manière à réduire les facteurs de mécontentement. L'Église orthodoxe russe a appelé, dès le 22 juin 1941, à défendre les « *frontières sacrées de la Russie* » : en réponse, deux mois plus tard, l'État réduit la charge antireligieuse de ses organes de presse, rouvre certains temples. Parallèlement, conformément au discours stalinien du 3 juillet 1941, sont réhabilitées les valeurs patriotiques de la « sainte Russie » (c'est ainsi que, le 18 septembre 1941, quatre divisions d'infanterie ayant participé à l'offensive dans le secteur d'Elnya sont rebaptisées « divisions de la Garde »). La carotte et le bâton, associés à la politique d'atrocités allemandes, permettront de maintenir une certaine cohésion politique au sein d'une société soviétique traumatisée certes, mais dont certaines couches restent sensibles au « messianisme révolutionnaire ».

◀ Sous les yeux de Staline et Molotov, Yosuke Matsuoka, ministre des Affaires étrangères japonais, signe le pacte de non-agression nippo-soviétique à Moscou, le 13 avril 1941. Surpris par l'invasion de l'URSS par l'Allemagne, le Japon prend la liberté de conclure cet accord afin de sécuriser la frontière de la Mongolie et de la Mandchourie où de graves incidents avaient dégénéré en guerre ouverte avec l'Armée rouge en 1939. Ayant privilégié une expansion territoriale vers le Sud-Est asiatique aux dépens de la Sibérie, l'Armée et la Marine impériales ont opté pour la normalisation des relations avec l'Union Soviétique. Droits Réservés

UNE GUERRE MONDIALE

L'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne bouleverse le rapport de forces mondial. Hitler, dans ce qu'il présente frauduleusement comme une « croisade », a recruté plusieurs alliés : la Finlande au nord, désireuse de récupérer les territoires perdus en 1940, de même que la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie. Mussolini, averti du déclenchement de la guerre germano-russe aux premières heures du 22 juin 1941 – ce dont il s'offusquera – y ajoute un corps expéditionnaire de 200 000 hommes. En Belgique, le leader collaborationniste Léon Degrelle parvient à réunir quelques centaines d'hommes pour mettre sur pied une « Légion Wallonie » qui part s'entraîner en Allemagne en août 1941. Le dictateur fasciste de Croatie, Ante Pavelic, offre également ses services à Hitler dès le 23 juin 1941, et lui expédiera 3 650 hommes réunis au sein du *Verstarkten Kroatischen Infanterie-Regiment 369*. D'Espagne, le *Caudillo* Francisco Franco adresse aux nazis 18 000 volontaires, généralement issus du mouvement phalangiste, réunis au sein de la « División Azul », rebaptisée dans la nomenclature militaire allemande *250. Infanterie-Division*.

Les collaborateurs français ne sont pas en reste. L'un de leurs « ultras », l'ex-communiste, devenu entretemps profasciste, Jacques Doriot, assisté d'autres leaders d'obédience fasciste, tels que Marcel Bucard et Marcel Déat, conçoit l'idée de créer une « Légion des Volontaires français contre le Bolchévisme » ou LVF. Début juillet, le maréchal Pétain et les Allemands manifestent leur approbation. Il s'agit de participer à l'éradication du communisme (prétendument soutenu par la « *juiverie internationale* » dans l'imaginaire de ces tribuns), d'une part, et d'accentuer la collaboration militaire française avec l'Allemagne, d'autre part, après l'échec de l'approche opérée au printemps par l'amiral Darlan, alors désireux – à l'inverse du *Führer* – de sceller une alliance avec le *Reich* contre l'Angleterre.

◀ Des officiers de la « Légion des Volontaires Français contre le Bolchévisme » en plein palabres. Cette formation a été constituée à l'initiative du collaborationniste Jacques Doriot, chef du parti populaire français (PPF), pour marquer la participation de la France à l'invasion de l'URSS. Doriot s'engagera lui-même dans ce régiment de volontaires combattant sous l'uniforme allemand – désigné *französischer Infantrie-Regiment 638* dans la *Heer* – et y gagnera la Croix de Fer. Fin 1941, la LVF sera affectée à la lutte anti-partisans sur les arrières des éléments allemands progressant vers Moscou et sera étrillée par l'offensive hivernale de l'Armée rouge. CEGES

Mais les volontaires n'affluent guère : les collaborateurs attendent 15 000 hommes, seuls 8 000 à 9 000 se déplacent ; et pour cause de réticence de la *Wehrmacht* à intégrer des Français en son sein, à peine 3 650 seront retenus. Le régiment ainsi créé sera décimé en novembre 1941, à une soixantaine de kilomètres de Moscou, et sera par la suite affecté à la guerre contre les partisans, ce qui lui vaudra de commettre son lot d'atrocités.

Ces contributions ne sauraient représenter une réelle valeur militaire. La neutralité de certains états clefs, en revanche, est plus problématique. La Turquie, tout d'abord, malgré son pacte de non-agression avec le *Reich* du 18 juin 1941, demeure dans l'expectative, alors qu'elle pourrait menacer le Caucase. Le Japon, ensuite, est partagé. Malgré les défaites subies par l'Armée nippone face aux Soviétiques au cours de l'été 1939, certains dirigeants japonais, tel le ministre des Affaires Étrangères Matsuoka (signataire du pacte de non-agression avec Staline deux mois plus tôt), brûlent d'en découdre avec l'URSS. Mais, le 2 juillet 1941, le général Sugiyama, chef d'état-major de l'Armée impériale et, à ce titre, interprète de la faction militaire, s'oppose à une intervention en Sibérie. Le gouvernement est en fait désireux de poursuivre l'expansion japonaise vers le sud, l'Indochine d'abord, l'Indonésie ensuite, pour se ménager l'accès au pétrole et permettre ainsi au Japon de devenir auto-suffisant en matière énergétique, de manière à « liquider » proprement la guerre de Chine.

À titre conservatoire, dans le cadre d'un « exercice spécial », l'Armée japonaise de Mandchourie – dite armée du Kwantung – se voit augmentée de deux divisions, les forces auxiliaires passent de 350 000 à 700 000 soldats, tandis que les garnisons de Corée sont consolidées. Mais c'est en Indochine que, le 21 juillet 1941, et avec l'accord du régime de Vichy, 50 000 soldats japonais débarquent. En réponse, cinq jours plus tard, les États-Unis gèlent les avoirs japonais (135 millions de dollars) et décrètent l'embargo sur le pétrole, rendu effectif le 31. Les Britanniques et les Hollandais ne se comportent pas autrement. Conséquence directe : le Japon perd 80 % de ses approvisionnements. Il n'est plus possible de s'attaquer à l'Union soviétique. L'alternative qui se pose aux dirigeants japonais est désormais la suivante : un accord arraché à l'Amérique ou la guerre dans le Pacifique. Rendu de plus en plus confiant par les succès allemands en Russie et exaspéré par la fermeté américaine, Tokyo va être progressivement amené à privilégier la seconde option.

Il est vrai que, de leur côté, les Anglo-Saxons ne dissimulent guère leurs sympathies pour l'Union soviétique. Les Britanniques, en premier lieu, bénéficient d'une réduction de l'activité aérienne allemande dans le ciel anglais. Mais le nouvel allié soviétique formule des exigences dramatiques : ouvrir un « second front » en Europe, à défaut amener plusieurs dizaines de divisions britanniques sur le territoire russe, et apporter des armes, des munitions. Or, un assaut amphibie est, à l'heure actuelle, impossible, outre que le front africain mobilise les énergies et que la guerre menace en Extrême-Orient. La production militaire britannique suffit à peine à combler les besoins de l'économie de guerre. Churchill est toutefois conscient que l'absence d'aide à Staline pourrait le pousser à rechercher un arrangement chez Hitler. Aussi fait-il son possible pour lui expédier, dès le mois de septembre 1941, des avions que lui réclame pourtant la *Royal Air Force.* Le 12 juillet 1941 est signé un accord de coopération anglo-soviétique, lourd d'arrière-pensées. Les conseillers militaires de Churchill font preuve d'un net pessimisme sur les chances de succès de l'Armée rouge.

Du côté des États-Unis, Roosevelt s'est certes engagé à apporter « *toute l'aide que nous pouvons à la Russie* », mais son prédécesseur à la Maison-Blanche, le républicain Herbert Hoover, affiche sa méfiance envers Staline, « *qui conspire de façon active contre tous les idéaux démocratiques de ce monde* ». La position de Roosevelt l'emporte néanmoins, et, le 30 juillet 1941, son plus proche conseiller, Harry Hopkins, se rend au Kremlin, ce qui lui permettra de garantir au Président américain que le front russe peut tenir – une opinion que ne partage nullement

▼ Un soldat de la *10th (Indian) Infantry Division* surveille les installations pétrolières iraniennes d'Abadan, en septembre 1941. L'invasion de la Perse est décidée par les Britanniques à la suite de la rébellion de Rachid Ali du mois de mai précédent, soulèvement qui a vu l'Armée irakienne insurgée aidée par la *Luftwaffe* et la *Regia Aeronautica* sur le point de déstabiliser tout le Moyen-Orient. La politique pro-allemande du Shah et la crainte d'un effet domino dans cette région riche en pétrole ont convaincu Russes et Anglais de prendre les devants en Iran et de prendre le contrôle du pays. Imperial War Museum

◀ Le *General* Archibald Wavell, chef du théâtre des opérations des Indes (qui couvre l'Iran), échange quelques mots avec un équipage soviétique sur la plage arrière d'un T-26, après que troupes britanniques et russes aient fait leur jonction dans le nord de la Perse, en septembre 1941. Outre de renverser un *Shah* hostile aux Alliés, l'occupation de l'Iran permet la création d'une importante route de ravitaillement de l'Union Soviétique depuis le golfe Persique, à travers le Caucase. Archives Caraktère Coll. Kadari

l'Armée américaine, à commencer par son attaché à Moscou… De fait, une mission militaire anglo-saxonne conduite par le Britannique *Lord* Beaverbrook et l'Américain Averell Harriman rejoint la capitale russe en septembre 1941, et promet aux Soviétiques la livraison, à compter du 1er juillet 1942, de 400 chars et 300 avions par mois (chiffres susceptibles d'augmenter par la suite). Bien avant Pearl Harbor, Roosevelt a fait le pari de soutenir l'URSS contre l'agresseur nazi.

En toute hypothèse, le soutien allié à l'Union soviétique suppose le contrôle de deux voies majeures d'approvisionnement : l'Atlantique Nord et le Moyen-Orient. La première route, celle des convois de Mourmansk, va s'avérer la plus difficile, dans la mesure où les Allemands dotent la Norvège de bâtiments de guerre et de bombardiers navals. Parallèlement, Hitler a confié au *Generaloberst* Eduard Dietl le soin, avec deux divisions, de s'emparer de Petsamo, puis de Mourmansk, dans le cadre de l'opération « Silberfuchs » (« Renard argenté »). Ce mouvement s'accompagne de deux autres offensives, celles de deux divisions allemandes du *XXXI. Armee-Korps* et du IIIe corps finlandais vers Salla et le nord de la Carélie soviétique, de manière à couper la voie ferrée reliant le port soviétique au reste de la Russie. Mais malgré quelques succès initiaux, le *XXXI. Armee-Korps* est stoppé à 36 kilomètres du chemin de fer, tandis que les Finlandais marquent le pas à 70 kilomètres de ce même objectif. Dietl, de son côté, rencontre également des difficultés. Pourtant, la *Luftwaffe* s'est assuré la maîtrise des airs dès le 22 juin 1941, détruisant les deux aérodromes militaires de Mourmansk. Mais le terrain est chaotique et très mal cartographié : les géographes allemands ont pris les lignes téléphoniques inscrites sur les cartes russes pour des voies routières ! Les Allemands manquent de véhicules et de matériel lourd. La traversée du fleuve Litsa, dernier cours d'eau avant Mourmansk, est sanglante. Le 17 juillet, l'avance est définitivement interrompue. Nouvel assaut le 8 septembre, engageant notamment des *Waffen-SS*, mais les Soviétiques tiennent bon. Les pertes allemandes, au final, auront été lourdes, pour un gain stratégiquement nul : 2 221 tués, 7 854 blessés et 425 disparus.

Bien plus au sud, l'Iran, dirigé par l'autocrate Reza Pahlavi, fait l'objet de pressions, de la part des Soviétiques et des Britanniques, pour choisir le camp allié : le refus iranien, après deux mois de négociations, oblige Londres et Moscou à lancer l'invasion de ce pays le 25 août 1941. Le 16 septembre, Reza doit abdiquer en faveur de son fils, Mohammed (qui amorce un règne de 38 ans).

◀ La contribution du *Gebirgs-Korps* « Norwegen » du *General der Gebirgstruppe* Eduard Dietl à l'invasion de l'Union Soviétique est bien souvent oubliée. Et pourtant, le 22 juin 1941, ce corps d'armée stationné dans la région finlandaise de Petsamo a pour mission de s'emparer du port hautement stratégique de Mourmansk (opération « Platinfuchs »). L'offensive de ses troupes germano-finnoises échouera, compte tenu de la nature boisée et marécageuse du terrain qui ne facilite pas la progression des unités. ECPA-D

▶ Un motocycliste allemand passe à côté d'un char BT qui flambe. Les défauts caractérisant ce blindé soviétique sont les mêmes constatés chez les engins français l'année précédente : absence de radio de bord (le plus souvent) et tourelle monoplace qui surcharge de missions le chef de char. Le parc de BT-5 et BT-7 de l'Armée rouge sera décimé dès 1941. Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Une colonne de *Panzer 38(t)* de la *8. Panzer-Division* s'enfonce dans une forêt où des objectifs soviétiques ont été atteints, peut-être par la *Luftwaffe*. La *Wehrmacht*, au début des opérations à l'Est, est une armée largement équipée de matériels étrangers de prise, à l'image de ces chars d'origine tchécoslovaque bien sûr, mais c'est encore plus visible au travers du parc de camions au sein duquel se côtoient véhicules polonais, français, britanniques et soviétiques. Archives Caraktère Coll. Kadari

Les Anglo-Soviétiques s'engagent au moins à évacuer le territoire iranien dans les six mois suivant la fin des hostilités avec l'Allemagne et ses alliés.

Cette naissance, tourmentée, de la Grande Alliance, n'est pas sans conséquences sur les mouvements politiques d'Europe occupée. La France libre, tout d'abord, vitupère l'invasion de l'URSS, laquelle dénonçait pourtant, auparavant, les « *mercenaires gaullistes* »... À la suite de contacts pris avec l'ambassade soviétique à Londres, Moscou reconnaît De Gaulle, le 26 septembre 1941, comme chef des Français libres. Le « Connétable » va jusqu'à envisager l'envoi de soldats français sur le front russe pour maintenir cette position diplomatique avantageuse. Autre nation dont Staline promet – provisoirement – la résurrection, la Pologne : dès le mois d'août 1941, les Polonais prisonniers en Union soviétique sont relâchés et autorisés à créer une armée de libération de leur territoire. Le 20 juillet est signé un traité d'assistance mutuelle entre le Kremlin et le gouvernement polonais en exil. Là encore s'amorce une relation lourde d'équivoques, en particulier si l'on songe au sort de plusieurs milliers d'officiers capturés par l'Armée rouge en septembre 1939 et exécutés au printemps 1940 par les agents du *NKVD*... La découverte du charnier de Katyn par les Allemands, en 1943, consacrera la rupture.

L'entrée en guerre de l'Union soviétique, enfin, signifie l'insurrection des Partis communistes d'Europe. En Yougoslavie, il est vrai, le Parti n'a pas attendu « Barbarossa » pour entrer en dissidence, puisque, sous la férule de Tito, il s'est réorganisé à la suite de l'invasion nazie d'avril 1941. En France, le PCF entre également dans la lutte armée, après deux années d'ambivalence liée au pacte germano-soviétique. Outre de répondre aux consignes de l'Internationale, la direction du Parti est consciente que l'intervention

◀ Une voiture de liaison Stoewer *Kfz. 3* saisie par un photographe amateur à la sortie d'un village en flammes. La politique de la terre brûlée ordonnée par Staline est pour le moins explicite à travers ces quelques mots prononcés à l'attention de son peuple : « *Partez, quittez votre isba, votre maison, détruisez tout. Ne laissez rien qui puisse servir à l'agresseur fasciste hitlérien* ». Cet ordre implique de ne rien laisser aux Allemands : villages, silos et récoltes incendiés, bétail abattu, usines démontées et déplacées, ponts et voies ferrées sabotées... Archives Caraktère Coll. Kadari

communiste lui permettra de marquer des points sur l'échiquier politique de la résistance. De fait, le 21 août, le militant Pierre Georges, futur colonel Fabien, exécute la première victime allemande de l'Occupation, l'aspirant de marine Moser, tandis que, le 20 octobre 1941, Gilbert Brustlein tue Karl Hotz, *Feldkommandant* de Loire-Intérieure. Est également mis sur pied le « détachement Valmy », chargé de « *liquider les traîtres* », d'anciens communistes passés à la collaboration. L'action violente est censée créer une situation de crise chez l'occupant, l'amenant à mettre bas les masques et à s'en prendre, en représailles, à la population française, de manière à favoriser l'émergence d'un contexte insurrectionnel, propice au maintien de divisions allemandes à l'Ouest. Les Allemands répliquent effectivement par des premières exécutions d'otages : le 22 octobre 1941, ce sont 48 personnes, déjà arrêtées pour avoir commis des actes contre l'occupant, qui seront fusillées, dont le jeune Guy Môquet. Assurément, Hitler a eu raison de proclamer qu'avec « Barbarossa », « *le monde retiendra son souffle* ». L'Armée allemande, aux yeux de nombreux experts, l'a déjà emporté.

◀ Un semi-chenillé *Sd.Kfz. 11* tractant un obusier de campagne *leFH. 18* de *10,5cm* traverse un village russe. L'artillerie allemande est globalement inférieure à son homologue soviétique qui dispose d'une concentration de feux plus importante, en raison du nombre impressionnant de pièces alignées par l'Armée rouge. L'une des désagréables surprises réservées à l'envahisseur reste incontestablement les Katyusha – ou *Stalinorgel* pour les Allemands (« Orgues de Staline ») –, de redoutables lance-roquettes de 122 mm au pouvoir de saturation à même d'entamer le moral des meilleures unités ennemies ! Archives Caraktère Coll. Kadari

▶ Un officier finlandais et un *SS-Oberführer* de la *SS-Division* « Nord » conversent de la situation. Cette division SS est engagée dans le secteur de Salla, à la base de la péninsule de Kola, où elle subira des pertes effroyables dès ses premiers combats. Il est vrai que ses recrues sont issues des *SS-Totenkopfverbände*, des troupes mal entraînées et loin d'être préparées à la guerre dans le grand Nord ! Le revers sera tel que la *SS-Division* « Nord » sera morcelée et ses éléments répartis au sein de divisions finlandaises. Bundesarchiv-Bildarchiv

▼ Épuisés, ces soldats allemands prennent quelques instants de repos dans un hameau soviétique. La chaleur, la poussière soulevée sur les pistes, les embuscades tendues par les partisans et la fatigue inhérente au parcours de longues distances soumettent les nerfs des *Landser* à rude épreuve. La guerre à l'Est ne ressemble à aucune autre campagne précédente de la *Wehrmacht* et aux victoires du passé succèderont bientôt les premières défaites cinglantes. Archives Caraktère Coll. Kadari

Le *Führer*, malgré ses appréhensions, songe déjà à ce qui suivra son triomphe sur l'Union soviétique et envisage de concentrer sa production de guerre sur l'aviation et les sous-marins, pour éliminer l'Angleterre et « verrouiller » l'Atlantique. Mais après les premiers jours de gloire, le mois de juillet apporte, déjà, quelques déconvenues sur le front de l'Est…

LA COURSE VERS LENINGRAD

Deux juillet 1941. La *Panzergruppe 4* de Hoepner, stoppée sur la Dvina, peut enfin reprendre son avance vers Leningrad. La ligne « Staline » est percée sur l'axe Pleskov-Ostrov-Oposchka, la 27e armée soviétique est laminée. Les Allemands atteignent Pskov et les rives du lac Peipous, le 9 juillet 1941. Mais lorsque le chef des blindés allemands voudrait foncer, d'un seul bloc, vers la « ville sainte du communisme », l'*Oberkommando des Heeres* s'y oppose et préconise au contraire une offensive « éclatée » : le *XXXXI. Armee-Korps* (*mot.*) de Reinhard roule vers le nord, le long de la rive orientale du lac Peipous, tandis que son confrère, Manstein, attaque vers le nord-est, vers le lac Ilmen et Novgorod.

De leur côté, les Soviétiques parent au plus pressé. Le chef du front du Nord-Ouest, Kuznetzov, est destitué, son chef d'état-major exécuté, les deux étant remplacés respectivement par Sobennikov et Vatoutine, tandis que Vorochilov, homme de confiance de Staline, dirige le théâtre d'opérations. La Luga, dernier cours d'eau d'importance avant Leningrad, est tenue par 150 000 rescapés des armées de l'infortuné Kuznetzov. La population a été mobilisée pour y ajouter 200 000 « volontaires » totalement inexpérimentés, essentiellement des Jeunesses communistes et des cadres du Parti.

Char lance-flammes OT-133 (KhT-133) Modèle 1940 (Ekranami)
37e armée
URSS, Ukraine, juillet 1941

Char rapide BT-7M
24e brigade blindée
URSS, Ukraine, secteur de Lvov, 1941

Char léger T-26 Modèle 1940
27e armée
URSS, Pays baltes, juillet 1941

Char moyen KV-I Modèle 1940 (Ekranami)
Unité inconnue
URSS, Biélorussie, juillet 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▶ Un *Sturmgeschütz III* a fait une halte dans un village soviétique, le *Bordführer* semblant consulter avec attention sa carte. La tenue vert roseau et non noire des deux hommes distingue les équipages de l'artillerie d'assaut des *Panzertruppen*. La silhouette basse du *StuG III* en fait un adversaire redoutable pour tous ses adversaires. Conçu pour appuyer l'infanterie et détruire les fortifications ennemies, cet engin trouve son terrain de prédilection en Union Soviétique.
Archives of the Modern Conflict R00433-05

Tous ne sont pas munis de fusils, leurs armes se limitant souvent à quelques grenades et des « cocktails Molotov ». La dispersion des efforts ennemis, la nature du terrain (forêts et marécages), impropre à la guerre des blindés, les servent néanmoins.

C'est ainsi que l'avance du *LVI. Armee-Korps (mot.)* de Manstein est un moment enrayée par une offensive de la 11e armée russe, le 15 juillet 1941, les assaillants coupant les *Panzer* de leurs arrières. Il faut trois jours aux Allemands, isolés, pour se dégager de ce mauvais pas, mais ils ont été ralentis et ont perdu du matériel. De son côté, le *XXXXI. Armee-Korps (mot.)* franchit la Luga le 14 juillet, perçant le dispositif ennemi. Vorochilov multiplie les contre-attaques, se rend lui-même sur la ligne de front à Ivanovskoïe pour encourager ses troupes. La résistance fanatique des Soviétiques, en particulier des Cadets de l'École d'Infanterie, gêne les mouvements de Reinhard. Mais l'Armée rouge manque de réserves, car l'offensive finlandaise, au nord de Leningrad, met en danger ce secteur du front. C'est pourquoi Hoepner est confiant : Leningrad, qui ne se trouve plus qu'à 115 kilomètres, est maintenant à sa portée. Mais les mécomptes enregistrés par Manstein ont inquiété l'*Oberkommando der Wehrmacht* qui ordonne, le 19 juillet, une pause, de manière à permettre à la *Panzergruppe* de Hoepner de voir ses flancs couverts par les *16.* et *18. Armeen*. Cette stratégie ne relève plus de la « guerre-éclair » mais tient compte des mauvaises surprises que peut encore réserver l'adversaire.

◢ Des *Grenadiere* d'une unité *Waffen-SS* reproduisent ou simulent pour le photographe un assaut contre une autoblindée soviétique BA-10.
Archives of the Modern Conflict E023173

◀ Un semi-chenillé automoteur *Sd.Kfz. 10/4 Flak 38* de *2cm* roule à pleine vitesse derrière une isba. L'engin, comme tous ceux affectés aux unités terrestres, relève de la *Luftwaffe*, comme en témoignent les uniformes des soldats. Le canon à tir rapide de *2cm* est idéal pour engager les fortifications légères de l'infanterie soviétique : bunkers en rondins, nids de mitrailleuses ou de mortiers. Il fait aussi des ravages lorsqu'il est employé pour disloquer les vagues humaines de fusiliers russes lancées contre les positions allemandes.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

Ce gain de temps inespéré offre à Vorochilov l'opportunité de consolider ses lignes de défense. Un million d'habitants de Leningrad ont été mobilisés dès la chute de Pskov pour bâtir des enceintes fortifiées aux alentours de la ville – non sans réticences, vite « calmées » par le *NKVD*. Mais la désorganisation administrative soviétique crée des difficultés d'approvisionnement de cette main-d'œuvre improvisée, laquelle travaille d'arrache-pied plus de 12 heures par jour. Vorochilov lève également, le 24 juillet, trois nouvelles divisions, au total 34 000 soldats. Il a reçu des renforts, notamment des chars lourds KV. Hoepner n'a plus qu'à gémir dans son journal : « *L'opportunité que nous avions créée n'existe plus.* »

Ce n'est que le 8 août 1941 que les envahisseurs peuvent reprendre leur marche à partir des têtes de pont constituées sur la rive gauche de la Luga. L'objectif est de foncer au nord-est puis au nord, de manière à opérer la jonction avec les Finlandais et ainsi couper du monde l'ex-Petrograd, ainsi que la totalité des forces russes de ce théâtre d'opérations. De leur côté, les armées soviétiques reçoivent l'ordre de contre-attaquer, mais leurs mouvements, pourtant bien préparés, sont écrasés par la *Luftwaffe,* et elles doivent refluer au prix de lourdes pertes. Le 12 août cependant, l'alerte est chaude pour le *X. Armee-Korps*, coupé du *II. Armee-Korps* sur son flanc droit par la 34e armée russe, qui menace, du même coup, de s'en prendre aux arrières des *Panzer*. L'inexpérience des officiers, les obstacles du terrain, l'envoi de la division des *Waffen-SS* « Totenkopf » pour combler la brèche enrayent l'attaque soviétique. Une offensive concentrique de la « Totenkopf », du *X. Armee-Korps* et d'éléments blindés du *LVI. Armee-Korps (mot.)* détruit la 34e armée : 18 000 soldats adverses sont capturés, de même que 200 chars, 300 canons et mortiers, 36 canons anti-aériens et 700 véhicules.

Au même moment, la *8. Panzer-Division* a percé les défenses soviétiques, le 12 août, risquant de prendre à revers les armées russes prématurément engagées dans les contre-attaques lancées par la *Stavka*. Le 13, Novgorod tombe. Kingisepp est prise le même jour, perdue sept jours plus tard, reconquise le 21 août par les Allemands, qui subissent dans ce carnage une hémorragie d'officiers. En face, les effectifs soviétiques ont littéralement fondu, certaines armées n'alignant plus que 6 000 hommes.

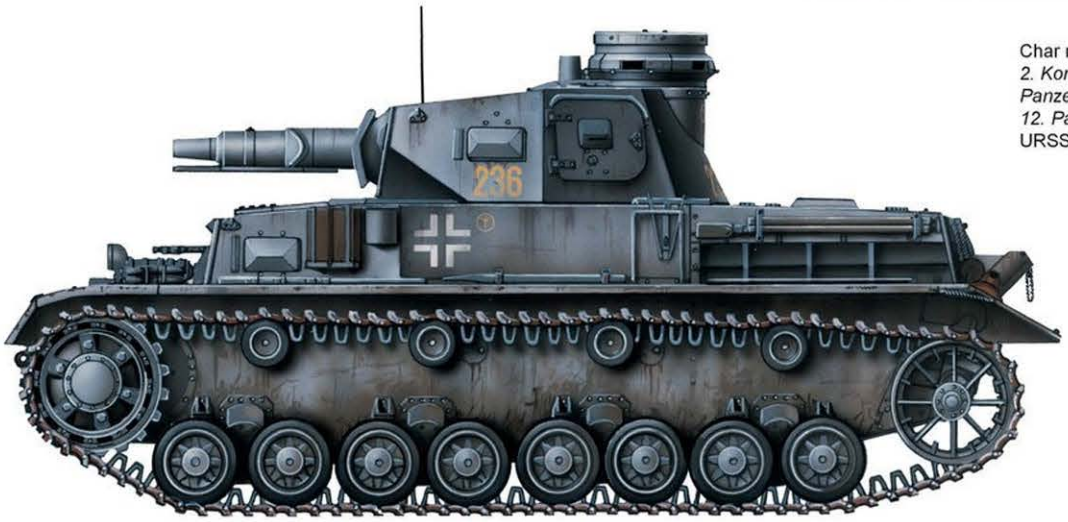
▼ Des soldats allemands sont chaleureusement accueillis dans un village soviétique. Le *Landser* photographié, qui attire la curiosité sans susciter la méfiance des civils, a reçu de quoi se désaltérer. Nous sommes probablement en Ukraine, où l'accueil réservé à l'envahisseur a été plus enthousiaste qu'ailleurs. Il faudra bientôt déchanter car les *SS-Einsatzgruppen* talonnent l'*Ostheer* et avec ces tristes unités survient le cortège d'horreurs ordonné par le *Führer* dans le cadre de la guerre d'extermination à l'Est.
US Nara

▶ Ce T-34/76 a été capturé par la *12. Panzer-Division*, comme le prouve l'insigne hâtivement peint sur la tourelle de l'engin russe. Relevant de la *Heeresgruppe Mitte*, cette unité commandée par l'excellent *Generaloberst* Josef Harpe, se distingue avec la *Panzergruppe 3* lors des batailles de Minsk et de Smolensk, des batailles d'encerclement qui prélèvent un lourd tribut à l'Armée rouge. Les *Kessel* constitués par les Allemands permettent systématiquement la capture de dizaines de milliers de prisonniers et de centaines de chars et pièces d'artillerie. Archives Caraktère Coll. Kadari

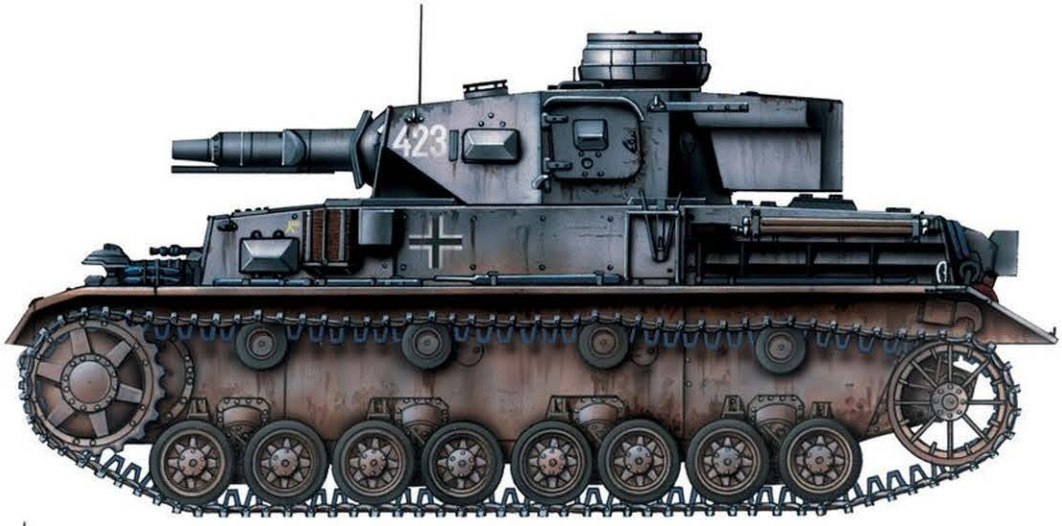
▼ Des engins de la *3. Panzer-Division* (*Panzergruppe 2*) progressent vers le front, en Biélorussie. L'insigne de l'unité est visible à l'arrière de l'autoblindée BA-10 de prise. Cette dernière ferme la marche à des *Panzer II* dont la valeur combative est toute relative face aux chars russes. Ils peuvent cependant encore rendre bien des services en effectuant des missions de reconnaissance ou en repoussant les assauts de l'infanterie russe à coups de canon de *2cm*. Archives of the Modern Conflict 1 - 201

Le 24 août, une opération combinée du *LVI. Armee-Korps (mot.)* et du *LVII. Armee-Korps (mot.),* rattaché à la *Heeresgruppe* « Mitte », aboutit à la chute de Valdaï et Demïansk, et à l'anéantissement des restes des 11e, 34e et 27e armées soviétiques, mettant hors de combat 35 000 Soviétiques, 117 chars, 334 canons.

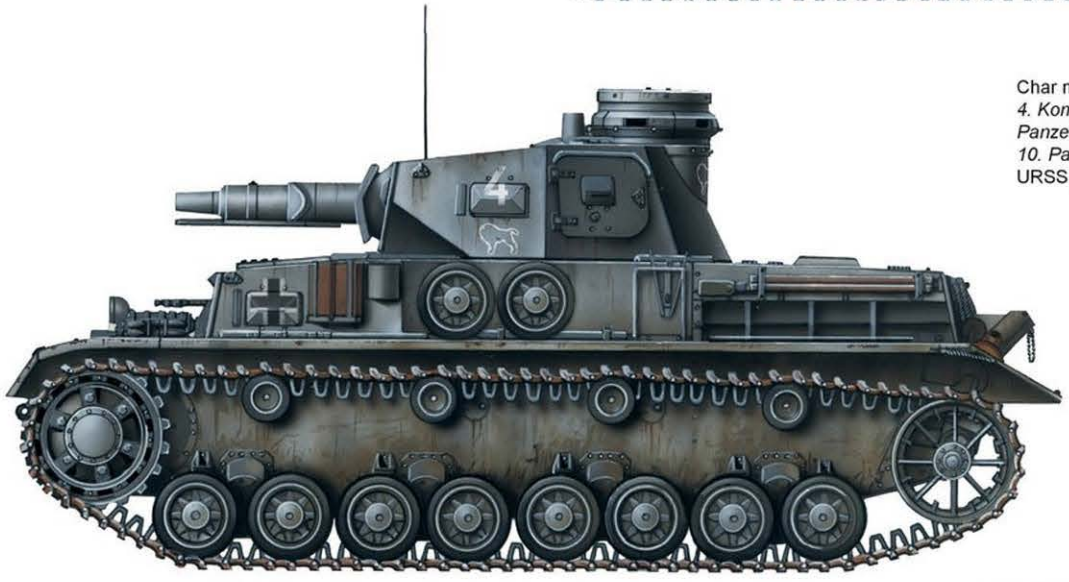
La 8e armée russe, pour sa part, a été isolée en Estonie par la *18. Armee* et s'accroche au port de Tallinn, dans l'espoir d'un embarquement pour Leningrad. Plus de 25 000 civils ont été mobilisés pour creuser des tranchées ; en vain, car ce mini-Dunkerque tourne à la boucherie. Alors que, le 26 août, les Allemands enfoncent les lignes adverses, la *Luftwaffe* s'acharne sur la flotte soviétique d'évacuation, laquelle se heurte également aux mines lâchées en mer par la *Kriegsmarine*. Malgré le soutien du croiseur *Kirov* et de deux croiseurs légers, 12 000 hommes sont ainsi perdus, de même que la quasi-totalité des navires de transport employés pour l'occasion, ainsi que cinq destroyers. À la fin du mois d'août, la totalité des Pays baltes croupit sous la botte nazie. À cet instant, il est évident que Leningrad va subir le même sort. Staline, excédé, envoie sur place… une commission d'enquête dirigée par Molotov et Malenkov pour étudier les faits et gestes de son représentant en mission, Vorochilov.



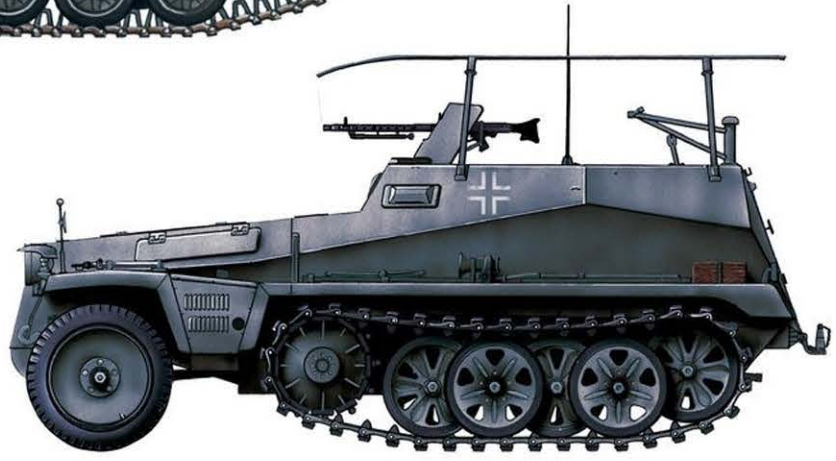
Char moyen *Panzer IV Ausf. D*
2. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 29
12. Panzer-Division
URSS, secteur de Smolensk, juillet 1941



Char moyen *Panzer IV Ausf. E*
4. Kompanie / I. Abteilung
Panzer-Regiment 35
4. Panzer-Division
URSS, juillet 1941



Char moyen *Panzer IV Ausf. D*
4. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 7
10. Panzer-Division
URSS, secteur de Minsk et Smolensk, juillet 1941



Semi-chenillé de commandement *Sd.Kfz. 250/3*
(Kommandowagen)
Stabsskompanie
Schützen-Regiment 10
9. Panzer-Division
URSS, secteur de Kiev-Ouman, juillet-août 1941

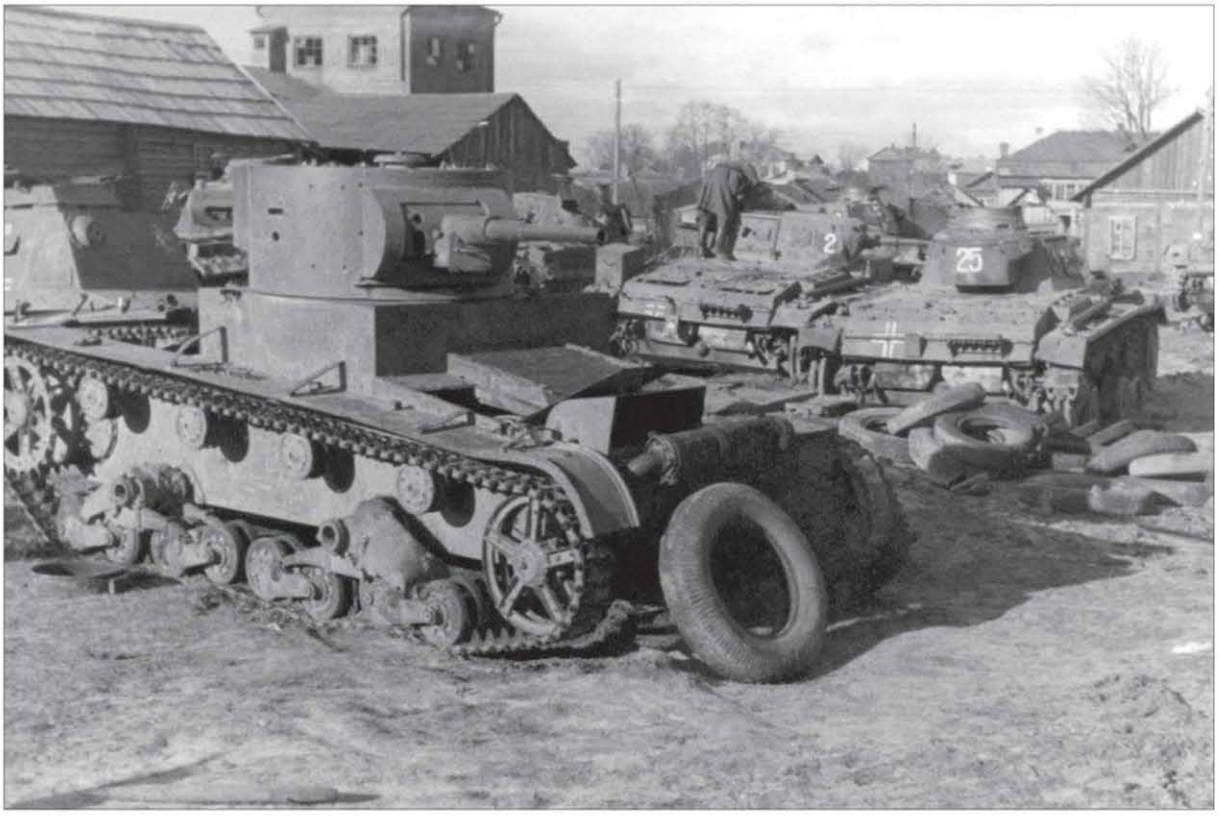
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▲ Sous la protection d'un *StuG III* tapi derrière une haie, une colonne allemande évolue prudemment sur la ligne de front. L'avantage procuré par la silhouette basse du canon d'assaut est évident sur ce cliché. Comme pour les autres photos de ce reportage, nous sommes dans le secteur de Smolensk, en juillet-août 1941.
Toutes photos : Archives Caraktère - Coll. Kadari

▼ Depuis un fossé dans lequel ils soufflent entre deux marches, des *Landser* regardent passer un *StuG III*, un engin dont le canon court de *7,5cm* leur procure un appui précieux dans bien des situations...

▲ Un *StuG*, qui pourrait être celui du haut de la page précédente à en juger par la nature du terrain, quitte sa position pour rejoindre une route. Au fond, une Horch munie d'un drapeau nazi sur le capot en guise d'identification.

▼ La colonne allemande reprend sa marche et évolue sur une piste, aux côtés d'un *StuG III*, ce sous une chaleur harassante. Bizarrement, les *Landser* ont conservé leur baïonnette fixée au canon de leur fusil, une pratique rigoureusement interdite par le règlement. Mais de la théorie à la pratique, il y a souvent un fossé à la guerre !



▶ Des *Panzer III* et un *Befehlspanzerwagen I* (visible derrière le T-26) attendent d'être réparés dans un atelier divisionnaire. Le T-26 est-il censé subir le même sort pour être récupéré ? Il est en effet habituel chez les Allemands de réutiliser systématiquement les blindés capturés, bien souvent pour pacifier les zones aux mains des partisans. Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Les servants d'un canon *Pak 35/36* de *3,7cm*, sommairement camouflé avec des branchages, ouvrent le feu sur un char soviétique visible au loin. Ce tube, déjà dépassé face aux blindés français les plus lourds en 1940, atteint clairement ses limites au moment de l'opération « Barbarossa ». Tout indique qu'il s'agit ici d'un cliché de propagande, depuis le camouflage douteux de la pièce à la distance peu crédible à laquelle le char ennemi est engagé... Archives of the Modern Conflict R00306-3-20

LE CHOC DE SMOLENSK

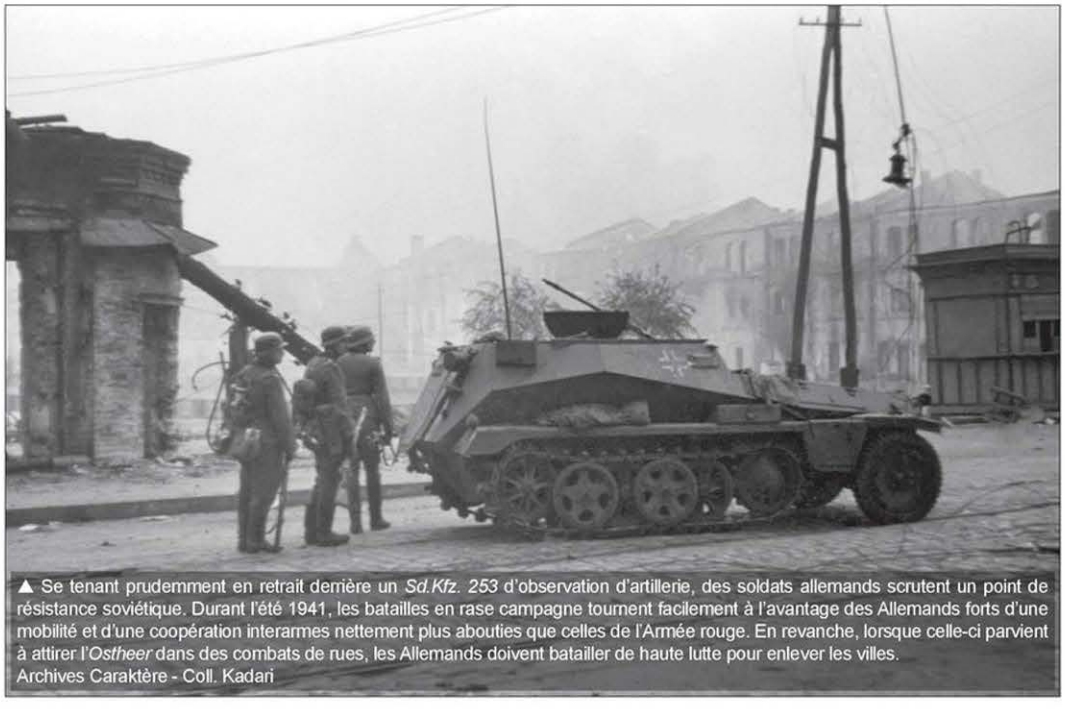
Les succès et les désillusions rencontrés par les Allemands au nord se retrouvent au centre du front russe. L'anéantissement du front de l'Ouest de Pavlov, exécuté pour l'occasion, oblige les successeurs de ce dernier, Eremenko et Timochenko, à reconstituer hâtivement une ligne de défense sur la Dvina et le Dniepr, tenue par les 19e, 20e, 21e et 22e armées. Les ordres reçus du Kremlin sont d'une simplicité désarmante : attaquer, attaquer continuellement, attaquer partout. En conséquence, le 6 juillet 1941, alors que la *Panzergruppe 3* de Hermann Hoth franchit la Dvina et se dirige vers Polotsk, Vitebsk et Orsha, elle est violemment prise à partie par la 20e armée du général Kurochkine, composée notamment des 5e et 7e corps mécanisés (2 000 chars au total). Mais les blindés soviétiques chargent à découvert, sans appui aérien. La *Luftwaffe* décime leurs rangs, achevés par les *Panzer* et l'artillerie. En quatre jours de furieux affrontements, la 20e armée est saignée à blanc, ayant perdu 832 chars. Les Allemands se paient le luxe de faire prisonnier un

officier nommé Iakov Djougatchvili, le fils de Staline, près de Vitebsk, qui tombe le 9 juillet.

Au sud, Guderian a dû ronger son frein. L'infanterie, à la suite de ses blindés, doit nettoyer les poches de Bialystok et de Minsk. Or, les Soviétiques n'ont guère eu le temps de consolider la position du Dniepr. « Heinz le Rapide » veut foncer sur Smolensk sans attendre les fantassins, mais son supérieur de la *4. Armee*, Hans von Kluge, se montre réticent. « *Vos opérations ne tiennent qu'à un fil !* » proteste-t-il à destination du chef de son groupe blindé. Guderian finit toutefois par faire primer ses vues et, le 10 juillet 1941, la *Panzergruppe 2* franchit le Dniepr en trois endroits, contournant les points fortifiés : les *17.* et *18. Panzer-Divisionen* suivent l'axe routier Minsk-Smolensk, tandis que la *10. Panzer-Division*, assistée du régiment « Großdeutschland » et des *Waffen-SS* de la « Das Reich », se dégage la voie vers Elnya, ce alors que les *3.* et *4. Panzer-Divisionen* foncent sur Roslavl. La 13e armée russe de Remezov est débordée et plusieurs de ses unités encerclées, le 13 juillet, à Moguilev – elles ne seront totalement mises hors de combat qu'au terme de deux semaines de combats. La 19e armée soviétique, sous le commandement de Koniev, se désintègre à force de multiplier les contre-attaques.

La destruction de la 20e armée au nord, la percée de Guderian au sud, poussent le Haut commandement russe à lancer une contre-offensive massive avec les dernières réserves de Timochenko, 24 divisions regroupant 275 000 hommes et à peine 135 chars. Si l'opération n'atteint aucun de ses objectifs et contribue à éroder plus que jamais le potentiel de l'Armée rouge, elle n'en suscite pas moins un certain désordre dans les lignes allemandes, au point que certaines unités soviétiques parviennent à briser l'encerclement de Moguilev. Mais Guderian n'en a cure, lançant ses troupes vers l'est de manière à déborder l'adversaire.

▲ Des soldats allemands regroupent des prisonniers avant de repartir au front. Le 6 juillet 1941, la 20e armée soviétique contre-attaque violemment la *Panzergruppe 3* mais se fait étriller par la *Luftwaffe*. Dans les heures qui suivent, 832 chars russes sont perdus et de nombreux *Frontoviki* capturés, parmi ceux-ci le fils de Staline ! Archives Caraktère Coll. Kadari



▲ Se tenant prudemment en retrait derrière un *Sd.Kfz. 253* d'observation d'artillerie, des soldats allemands scrutent un point de résistance soviétique. Durant l'été 1941, les batailles en rase campagne tournent facilement à l'avantage des Allemands forts d'une mobilité et d'une coopération interarmes nettement plus abouties que celles de l'Armée rouge. En revanche, lorsque celle-ci parvient à attirer l'*Ostheer* dans des combats de rues, les Allemands doivent batailler de haute lutte pour enlever les villes.
Archives Caraktère - Coll. Kadari

▶ Des *Panzer III* filent à pleine vitesse le long d'un village. L'engin de tête présente une plaque de blindage additionnel soudée sur le glacis avant et des patins de chenilles augmentent encore la protection de l'engin. Seul le pilote est resté à son poste, les quatre autres membres d'équipage profitant de ces instants d'accalmie dans les combats pour prendre le soleil assis sur la tourelle. Le *Panzer III* est armé d'un canon antichar de *5cm* qui est un peu juste pour espérer détruire un T-34, mais un assaut bien coordonné grâce aux transmissions radios permet bien souvent aux engins allemands de déborder l'unité blindée soviétique et d'attaquer les chars russes de flanc, où le blindage est moins épais. Archives Caraktère Coll. Kadari

▼ Des soldats soviétiques tout juste capturés sont conduits vers l'arrière par un *Landser*. La propagande allemande se fait toujours une grande joie de mettre en évidence les tenues débraillées des *Frontoviki* considérés comme des sous-hommes par Hitler. En face, les lourdes pertes subies par l'Armée rouge durant l'été 1941 incitent Staline à prendre des mesures draconiennes pour obliger ses généraux à résister avec davantage d'opiniâtreté et d'imagination : plusieurs d'entre eux sont arrêtés et exécutés, leurs familles déportées en Sibérie. Archives Caraktère Coll. Kadari

Non sans raison : le 15 juillet, l'autoroute de Moscou et la ligne de chemin de fer à l'est de Smolensk sont coupées, isolant la ville, partiellement occupée le lendemain.

Mais la résistance soviétique demeure acharnée et peut compter sur les *Katyusha* (« orgues de Staline ») : « *Cette arme merveilleuse fut expérimentée pour la première fois à Rudina, au nord-ouest de Smolensk*, notera le général Eremenko. *Dans l'après-midi du 15 juillet, la terre fut secouée par l'explosion inhabituelle d'obus-fusées. Semblables à des comètes à courtes queues, les obus déchiraient l'air. La fréquence, le tonnerre des explosions – on n'en avait jamais entendu de pareilles – frappèrent les imaginations. Les explosions simultanées de douzaines d'obus répandirent la terreur. Pris de panique, les Allemands s'enfuyaient et, dans la zone des explosions, on vit même nos soldats, à qui il avait fallu cacher qu'on allait employer de nouvelles armes, s'éloigner en hâte de la ligne de front.* »

La *Wehrmacht* encaisse les coups mais s'use. La *18. Panzer-Division* n'aligne plus que 12 chars opérationnels à la mi-juillet, et la *29. Infanterie-Division* (*mot.*) de Boltenstern, chargée de s'emparer de Smolensk, a particulièrement souffert. Le commandant allemand du 3e bataillon de l'*Infanterie-Regiment 53* note dans son rapport : « ... *dans ces derniers jours, le bataillon a perdu 5 officiers, 15 sous-officiers et 106 hommes. Sa capacité de combat est tombée. Il nous faut des renforts en hommes et en officiers.* » Le 26 juillet cependant, la *17. Panzer-Division* opère sa jonction à Dorogobusch avec la *Panzergruppe* de Hoth. Cette fois, l'encerclement est-il total ? Non : il demeure une voie, large de 15 kilomètres à peine, dans le secteur de Yartsevo et Solovevo, par laquelle s'échappent plusieurs éléments des 16e et 20e armées russes.

Hoth et Guderian ont, à ce moment, d'autres préoccupations. Le 20 juillet, Staline ordonne à Timochenko, qui vient de recevoir quatre armées issues de la réserve réunie par la *Stavka*, de lancer une série de contre-attaques concentriques autour de Smolensk, de manière à sauver les 16e, 19e et 20e armées menacées d'annihilation, voire reconquérir la ville. Sous une pluie de bombes larguées par la *Luftwaffe*, les groupes de combat soviétiques, qui engagent des « orgues de Staline », s'accrochent durement avec les *Panzer*, notamment les forces de Rokossovski contre la *7. Panzer-Division* à Yartsevo. De fait, la *Panzergruppe*

◀ Des soldats allemands reprennent leur marche après avoir fouillé un char BT abandonné car embourbé à flanc de crête. Les immenses quantités de matériels capturées par les Allemands dans les *Kessel*, tel celui de Smolensk en août 1941, vont permettre à la *Wehrmacht* d'équiper des unités de seconde ligne affectées à la lutte contre les partisans, celles de l'*Orpo* mais également les alliés finlandais qui alignent bon nombre d'engins russes capturés à l'occasion de la guerre d'Hiver. Archives Caraktère Coll. Kadari

3 ne parviendra pas à écraser les positions russes dans ce secteur, d'autant qu'elles sont renforcées par une puissante artillerie et des chars KV. Guderian, de son côté, frappe à revers le groupe mécanisé dirigé par le général Kachalov, totalement anéanti par la manœuvre. En définitive, chacune des offensives suscitées par Staline a été repoussée. Fou de rage, le *Vojd* envisage sérieusement de mettre Timochenko sur la touche, mais ce dernier se fait rassurant : « *Nous avons infligé une bonne leçon aux Allemands !* » se vante-t-il, avant d'ajouter que quelques divisions ennemies ont été détruites. Ces rodomontades font forte impression au Kremlin. Dimitrov, chef de l'Internationale communiste, ne tarit pas d'éloges sur le compte du général : « *Robuste et énergique, excellent homme !* » Timochenko a sauvé sa place dans le cénacle stalinien.

Il n'en demeure pas moins que la bataille pour l'encerclement et la chute de Smolensk est considérée comme achevée le 5 août 1941. La *Heeresgruppe* « Mitte » affiche une nouvelle fois d'impressionnants trophées, à savoir la capture de 302 000 soldats soviétiques et la mise hors de combat de 3 205 chars, 3 120 bouches à feu et 1 098 avions. Moscou n'est plus qu'à 350 kilomètres des avant-postes allemands. À multiplier les contre-offensives, les Russes ont affaibli leurs lignes.

Et ce n'est pas tout. Un rapport de Ponomarenko, chef du Parti communiste de Biélorussie, adressé à Staline un mois plus tard, note que « *la retraite a causé une panique aveugle* […]. *Les soldats sont morts de fatigue, ils s'endorment même sous le feu de l'artillerie* […]. *Au premier bombardement, les formations s'effondrent, beaucoup s'enfuient dans les bois, toute la zone boisée dans la région de la ligne de front est bondée de réfugiés de cette nature. Nombreux sont ceux à abandonner leurs armes et à rentrer chez eux. Ils appréhendent avec une extrême anxiété la possibilité d'être encerclés.* » Même les commissaires politiques se prennent à douter.

▼ Avec 302 000 soldats russes capturés, la bataille de Smolensk reste, avec celle de Kiev, l'une des plus prolifiques de l'opération « Barbarossa ». Ces échecs successifs en viennent même à entamer le moral des commissaires politiques pourtant censés influer au mieux sur celui de la troupe. Reste que sans en être conscients, ces combats désespérés livrés par les *Frontoviki* dans les *Kessel* contribuent fortement à retarder l'avance allemande vers Moscou. L'Armée rouge enchaîne alors désastre sur désastre mais l'hiver lui sera bientôt favorable... Archives Caraktère Coll. Kadari

▶ Exténués, ces fantassins allemands font une pause lors d'une avance. Le rythme soutenu des opérations et les combats titanesques qui les opposent aux Soviétiques dans les poches épuisent les soldats allemands. Le moral est bon certes mais les pertes sont élevées, puisque les six premières semaines de l'opération « Barbarossa » voient la *Wehrmacht* déplorer la perte de 213 000 hommes. L'*Ostfront* est également une saignée pour l'Armée allemande, à la différence près que celle-ci ne peut espérer combler aussi facilement ses pertes que son adversaire...
Archives Caraktère
Coll. Kadari

L'un d'eux écrit dans son journal, à la date du 4 août : « *Je suis sur le point d'être victime d'un total effondrement nerveux.* » Les soldats encerclés qui ne se rendent pas rentrent chez eux par leurs propres moyens, ou, plus rarement, rallient des unités de partisans, encore peu nombreux (72 000 au total à la fin de 1941), mais qui obligent les *Landser* à accomplir des opérations de nettoyage coûteuses en temps et en hommes. C'est que parallèlement aux – nombreuses – défaillances, d'autres militaires font preuve d'héroïsme, comme se le rappellera l'écrivain Grigori Baklanov, alors lieutenant : « *Le sacrifice de soi était une chose normale : des soldats se jetaient sous les chars avec une grenade, des pilotes allaient éperonner des avions, d'autres n'hésitaient pas à se servir de bouclier humain pour bloquer le tir des mitrailleuses ennemies.* »

L'USURE DE LA WEHRMACHT

De son côté, Hitler refuse d'autoriser la *Heeresgruppe* « Mitte » à reprendre son avance. Le 30 juillet, il lui accorde même deux semaines de pause consacrées à panser ses plaies et à éliminer les poches adverses. À cette date en effet, la *Wehrmacht* souffre d'une usure non négligeable. En six semaines d'affrontements, elle a perdu plus de 213 000 hommes, tandis qu'elle n'a reçu que 47 000 soldats en guise de renforts. Au sein des *Panzergruppen* de Hoth et Guderian, l'équipement, victime de la poussière, multiplie les avaries, alors que font défaut les chars de remplacement et les pièces de rechange. Les lacunes du réseau routier soviétique achèvent bien des véhicules, en particulier les camions raflés à l'Armée française en 1940, totalement inadaptés à cette nouvelle configuration géographique. La politique de « terre brûlée » pratiquée sur ordre de Staline rend inutilisable le réseau ferré, d'autant que l'écartement des voies est différent du standard européen. En conséquence, selon le *Generalmajor* (alors *Major*) Alfred Philippi, l'usure du matériel

◢ **Page de droite**
Un char allemand s'approche des épaves de deux KV-1. Mal renseigné par l'*Abwehr* et ayant tiré des conclusions trop hâtives suite à la guerre d'Hiver, Hitler a gravement sous-estimé le potentiel de l'Armée rouge, notamment en matière de blindés. Conscient du bourbier dans lequel il a engagé la *Wehrmacht*, Hitler ne cache pas son scepticisme et envisage un temps en présence de Goebbels de solliciter à une paix avec l'Union Soviétique.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▶ Des fantassins poursuivent leur longue pénétration au cœur de l'immensité du territoire soviétique. Les distances à parcourir pour les *Landser* sont énormes et, en dépit des lourdes pertes qu'il subit, tel ce T-26 détruit, « Ivan » semble pouvoir se relever des coups les plus terribles. La guerre à l'Est est en tous points de vue un choc de titans.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

du Haut commandement « *lui coûte 20 % de ses véhicules motorisés et jusqu'à 50 % de ses chars. La troupe commence à montrer des signes de fatigue.* »

Les *Landser*, effectivement, qui n'ont pas pris une pause en quarante jours, oscillent entre l'optimisme et le désenchantement. « *L'homme devient un animal*, commente l'auteur de la chronique de la division *Großdeutschland*. *Il doit détruire pour survivre. Ce champ de bataille n'a rien d'héroïque* [...]. *Le combat revient à sa forme la plus primitive, la plus animale ; celui qui ne voit pas bien, qui tire trop tard, qui n'entend pas les pas furtifs sur la terre devant lui, lorsque l'ennemi approche, est éliminé* [...]. *La bataille n'est pas un assaut accompagné de hourras dans un champ couvert de fleurs.* »

Pourtant, le *Heer* ramasse plusieurs centaines de milliers de prisonniers, vision qui nourrit les préjugés racistes des envahisseurs : « *J'ai vu les masses immenses, incroyablement nombreuses de prisonniers de guerre*, se souviendra Rüdiger von Reichert. *Vous voyiez des gens qui vous semblaient inférieurs en termes de niveau de civilisation, de capacités spirituelles et mentales – j'ai honte de dire cela à présent, car aujourd'hui nous voyons les choses de manière tout à fait différente.* »

L'Armée rouge, la Russie déroutent. Certains soldats se rassurent comme ils peuvent, louant le « génie géostratégique du *Führer* » qui a préservé l'Allemagne d'une invasion des « inférieurs ». D'autres se révèlent plus lucides : « *Oui, la Russie était grande !* notera August von Kageneck, alors jeune *Leutnant* de *Panzer*. *Nous commencions à le sentir, comme un poids écrasant qui était tombé sur nos épaules, sur nos poitrines. Où donc, pour l'amour de Dieu, allait s'arrêter notre avance vers l'infini ? Cela commençait à ressembler au cauchemar où un homme essaie désespérément d'atteindre un objet qui se dérobe chaque fois qu'il croit le saisir.*

▲ Un *Panzer III Ausf. H* et un *Panzer II* gisent, incendiés, dans une petite bourgade russe. Soumis à rude épreuve par les T-34/76, KV-1 et KV-2, les *Panzer* subissent des pertes importantes durant toute l'opération « Barbarossa » tant ces engins soviétiques sont supérieurs au niveau de l'armement principal et du blindage. Bien souvent, l'arrêt d'une contre-attaque soviétique lancée avec de tels engins se paie au prix fort... Coll. Wilhelm

Nous en parlions en petit comité, à voix basse, entre officiers. Ce n'était pas encore du défaitisme, loin de là. La confiance dans nos chefs, dans notre armement n'était nullement ébranlée. Mais nous savions qu'il nous fallait, désormais, beaucoup de chance pour vaincre. »

Cependant, les « *chefs* », eux, s'inquiètent. Six semaines se sont écoulées, et la résistance soviétique, loin de s'écrouler, s'est raidie. « *Je m'aperçois aujourd'hui que nous avons dangereusement sous-estimé la puissance du colosse russe dans le domaine économique et, par-dessus tout, militaire*, déchante Halder dans son journal à la date du 10 août. *Nous avions basé nos calculs sur une force armée d'environ 200 divisions. Au bout de trois mois de combat, nous en avons déjà identifié 360 ! Aussitôt qu'une douzaine est exterminée, une autre douzaine la remplace. Notre front est trop mince et de profondeur insuffisante en proportion de son étendue. À cause de cela, les attaques répétées de l'ennemi remportent quelques succès.* » Hitler, affaibli par une sclérose coronarienne et une crise de dysenterie, manifeste également ses appréhensions, confiant notamment à Guderian le 4 août : « *Si j'avais su que les chiffres de chars russes que vous avez cités dans votre ouvrage correspondaient à la réalité, je n'aurais pas – je crois – commencé cette guerre.* » Les mésaventures de certaines unités trop avancées, en particulier le *LVI. Armee Korps (mot.)* de Manstein, l'ont trop souvent amené à ralentir ses chars pour les couvrir par l'infanterie, au mépris de l'idée-force fondamentale du « *Blitzkrieg* ».

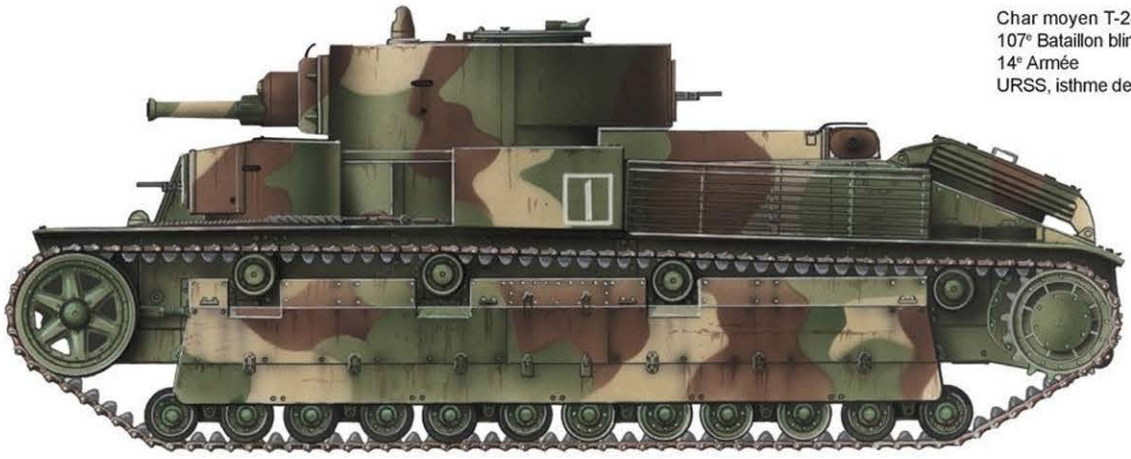
De plus, les préoccupations du dictateur nazi se multiplient, au cours de l'été. À l'étranger, le partenariat anglo-américain se renforce quotidiennement et aboutit, le 19 août, à la Charte de l'Atlantique : l'entrée en guerre de la redoutable Amérique devient une hypothèse sérieuse qui oblige Hitler à faire pression sur les Japonais pour qu'ils embrasent le Pacifique. Sur le plan intérieur, l'Allemagne est victime d'une crise religieuse non négligeable. D'une part en effet, Monseigneur von Galen, évêque de Münster, dénonce publiquement, le 3 août, l'extermination des malades mentaux, menée sur ordre de la Chancellerie depuis 1939. D'autre part, l'ordre, datant d'avril 1941, du *Gauleiter* de Bavière, Adolf Wagner, de retirer les crucifix des salles de cours a suscité l'ire des milieux catholiques. Si l'Église catholique allemande soutient l'invasion de la Russie, elle n'en manifeste pas moins des signes de courroux qui discréditent le Parti nazi et alimentent la contestation du régime. Hitler devra suspendre l'élimination des handicapés le 24 août 1941 (elle reprendra très vite sous un autre nom de code, et plus discrètement), contraindre Wagner, à l'automne, à retirer sa directive relative aux crucifix, et retarder de plusieurs semaines les premières déportations de Juifs du *Reich* vers l'Est, initialement prévues pour août, autant de facteurs propres à nourrir son exaspération : « *Le Führer est mécontent de s'être laissé abuser sur le potentiel des Bolchéviks par les rapports sur l'Union soviétique*, constate Goebbels dans son journal, le 19 août. *Sa sous-estimation des divisions blindées et de l'aviation de l'ennemi, en particulier, a représenté des difficultés extraordinaires pour nos opérations militaires. De ce fait, il a beaucoup souffert. C'est une crise sérieuse.* » Le désarroi du tyran est tel que ce dernier évoque, devant son propagandiste favori, l'hypothèse d'une paix avec Staline !

Staline, de son côté, y a réfléchi – et sérieusement.

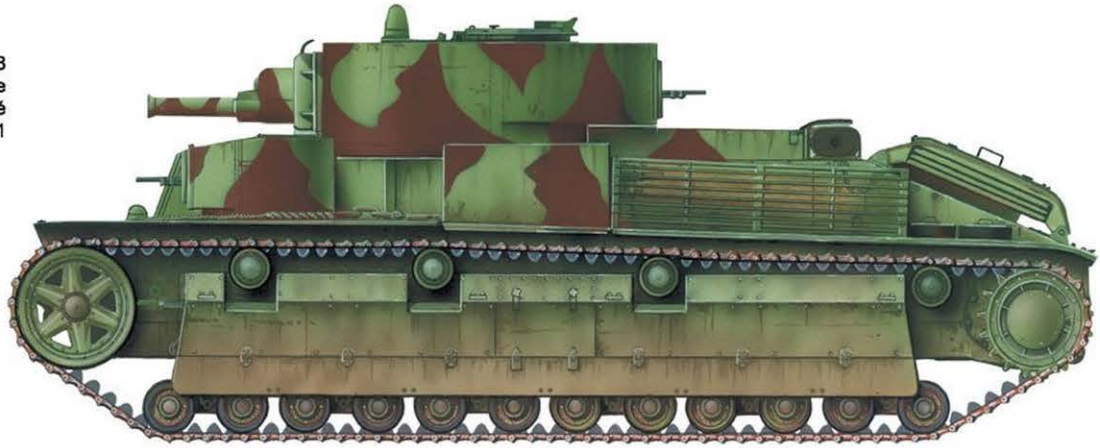
▼ Une unité blindée allemande de la *Panzergruppe 2*, *Panzer II* au premier plan et *Panzer IV* au fond, s'est regroupée dans un village russe. Du fait des distances et de l'étirement les lignes de communications de l'*Ostheer*, l'impact des manœuvres effectuées par les *Panzer-Divisionen* apparaît mois décisif qu'en Pologne en septembre 1939 ou en France en mai-juin 1940. Sans compter que la création de nouvelles unités s'est traduite par la scission des *Panzer-Divisionen* en deux, une réorganisation qui a considérablement amoindri leur potentiel offensif. Archives Caraktère Coll. Kadari

Char de rupture T-35 Modèle 1935
68e régiments de chars
34e division blindée
8e corps mécanisé
URSS, Ukraine, juin 1941

Char moyen T-28 Modèle 1939 (Ekranami)
107e Bataillon blindé lourd indépendant
14e Armée
URSS, isthme de Carélie, août 1941



T-28 Modèle 1938
10e Division blindée
15e Corps mécanisé
URSS, Ukraine, juillet 1941



Char léger T-26 Modèle 1938
20e armée
URSS, secteur de Smolensk, août 1941

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2009

▲ Le servant d'un canon *Pak 38* de *5cm* photographié en pleine prière. Probablement en appelle-t-il à la Providence, la guerre à l'Est apparaissant plus incertaine et plus coûteuse qu'elle ne le semblait au départ. Ce canon antichar a fait son entrée en service en avril 1941 et il est censé remplacer avantageusement le désuet *Pak 35/36* de *3,7cm*. Le nouveau tube est effectivement bien plus efficace, puisqu'il peut venir à bout des 45 mm de blindage d'un T-34/76, ce que ne saurait faire son prédécesseur... Archives Caraktère Coll. Kadari

On sait en effet que Pavel Soudoplatov, l'un des hommes de confiance de Beria, le chef du *NKVD*, a rencontré l'ambassadeur de Bulgarie à Moscou pour lui soumettre une proposition de paix à destination de l'Allemagne. Staline se serait montré prêt à abandonner les Pays baltes, l'Ukraine, la Bessarabie, la Bukovine, la Carélie, raisonnant comme Lénine un quart de siècle plus tôt pour envisager un « *second Brest-Litovsk* ». Malheureusement, cette approche soviétique reste mal connue. D'après Soudoplatov, s'exprimant cinquante ans plus tard, elle n'aurait été qu'une tentative de désinformation à destination de l'Allemagne, assertion fort peu crédible. D'aucuns prétendent également que l'ambassadeur bulgare aurait, de lui-même, fait avorter l'entreprise, ce qui est difficile à croire. La datation de l'épisode reste problématique : dans son rapport de 1953, Soudoplatov a évoqué la fin du mois de juillet 1941, alors que Joukov a attesté (dans les années soixante) avoir entendu Staline demander à Beria d'entamer des négociations avec les Allemands en octobre de la même année, en plein effondrement du front devant Moscou. Cette dernière date apparaît plus pertinente, dans la mesure où, à la même époque, Ribbentrop va assurer à l'un de ses diplomates, Fritz Hesse, que Hitler a rejeté une offre de paix soviétique formulée par l'entremise de la Bulgarie, « *de toute évidence parce qu'il était convaincu qu'il pouvait soutenir l'épreuve et en sortir bientôt vainqueur.* »

D'autres propositions soviétiques auraient été communiquées aux Allemands par l'intermédiaire de l'ambassadrice russe en Suède, Alexandra Kollontaï, qui les aurait transmises à un fonctionnaire de l'*Abwehr*, Edgar Clauss. Des négociations ont également été amorcées par Moscou, en juillet 1941, sur le sort des prisonniers de guerre des deux camps respectifs, de manière à améliorer leurs conditions de vie, suggestions rejetées par le *Führer*, le 25 août 1941, mais qui laissaient ouverte pendant quelques semaines l'hypothèse de négociations d'ordre plus global. La décision, tardive, de Hitler, pourrait laisser entendre que ce dernier a, au moins brièvement, caressé l'éventualité d'un accord de paix au mois d'août, avant de revenir à ses ambitions premières.

Hitler n'a en effet pas pu croire à la viabilité d'un tel accord de paix, lequel impliquait une remise en cause profonde de son programme géopolitique et racial. Dans un contexte aussi déprimant que celui du mois d'août, le *Führer* a surtout besoin d'une victoire spectaculaire – et vite. Compte tenu de l'affaiblissement de la *Wehrmacht*, plus question de mener une avance simultanée sur large front. Il convient d'opter entre Leningrad, Kiev ou Moscou. Cette dernière ville a la préférence des généraux de la *Heeresgruppe* « Mitte », aidés de Halder. Or, Hitler met en avant d'autres objectifs. Le plan « Barbarossa » dans sa version initiale imposait la capture de Leningrad et de l'Ukraine, et la destruction du gros de l'Armée rouge. Le 19 juillet, Hitler avait insisté à nouveau sur la nécessité d'annihiler les armées adverses. Quatre jours plus tard, il avait affecté la *Panzergruppe 3* à la *Heeresgruppe* « Nord » pour encercler Leningrad au plus vite. Le 12 août, la Directive n°34 enfonce le clou : la marche sur Moscou ne reprendra qu'à la suite de la sécurisation des flancs de la *Heeresgruppe* « Mitte ». C'est qu'en sus de Leningrad, les regards du *Führer* se sont aussi portés sur Kiev...

LA CHUTE DE L'UKRAINE

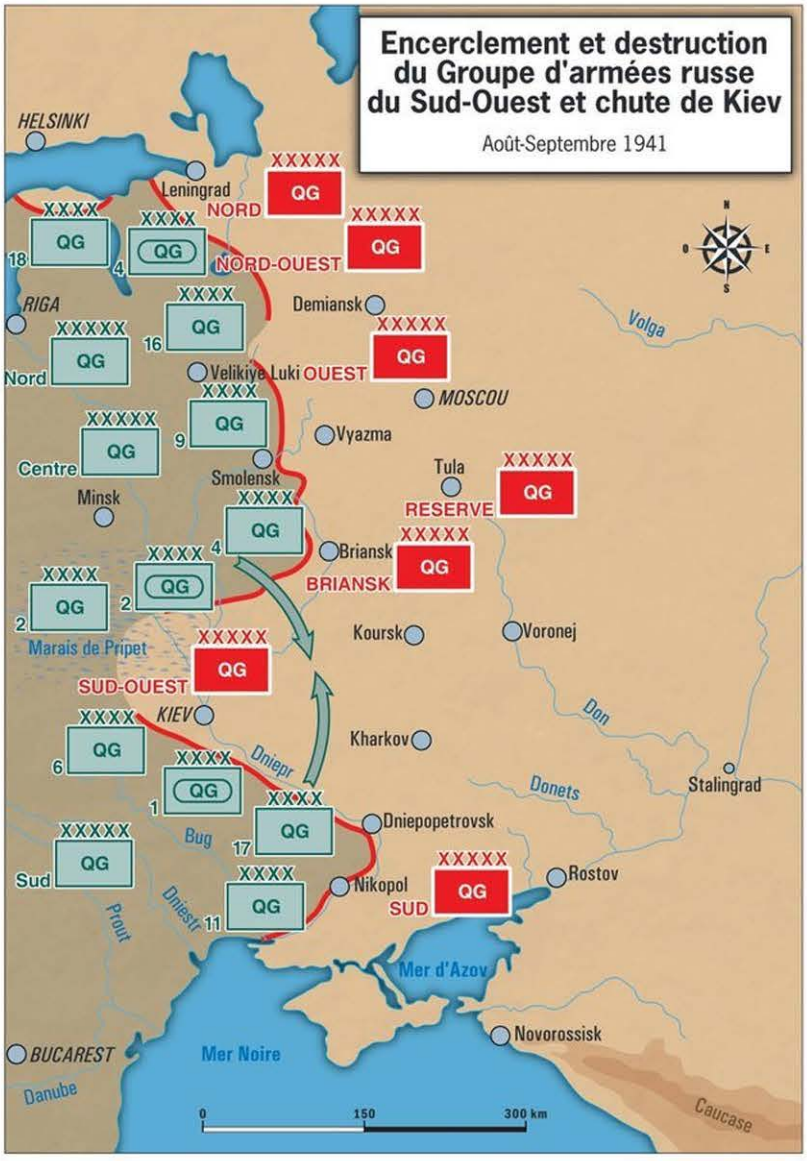
Le chef de la *Heeresgruppe* « Süd », Gerd von Rundstedt, a lui aussi rencontré plusieurs obstacles dans sa conquête de l'Ukraine. Il se heurte en effet au gros de l'Armée rouge, se battant à 1 char contre 6

Les artilleurs d'une batterie soviétique ont laissé sur place leurs pièces avant de fuir l'avance allemande. L'on aperçoit au premier plan des obusiers de 152 mm. Tout comme les chars, les Allemands vont en capturer des centaines dans les différentes poches liquidées à l'été 1941. Bon nombre de ces pièces iront ensuite garnir le Mur de l'Atlantique, ce qui ne sera pas sans provoquer des problèmes d'approvisionnement en obus.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

et 1 avion contre 2. Mais les ineptes attaques frontales des Soviétiques ont, en une dizaine de jours, considérablement usé leur potentiel militaire. Par ailleurs, le 2 juillet 1941, *la 11. Armee* de von Schobert, assistée des 3e et 4e armées roumaines, a frappé en Moldavie, franchissant le Prout en maints endroits. Mais la menace la plus grave provient de la *Panzergruppe 1* de Kleist, qui risque constamment d'envelopper les forces armées soviétiques. Le 11 juillet, les *Panzer* franchissent la ligne « Staline », approchent dangereusement de Kiev, qu'ils négligent – faute de jouir d'escortes d'infanterie – car leur objectif principal est d'effectuer une gigantesque manœuvre d'encerclement à l'ouest du Dniepr.

Comme Leningrad, la capitale de l'Ukraine est transformée en forteresse où patrouillent 29 000 miliciens populaires. Même politique à Odessa, surnommé le « Tobrouk de la Mer Noire ». De surcroît, le 10 juillet, Staline unifie le commandement du théâtre d'opérations du Sud et en confie la responsabilité à un fidèle d'entre les fidèles, le maréchal Boudienny, esprit capable, mais sans avoir la stature d'un commandant de groupe d'armées. Derrière cette réorganisation administrative, un constat accablant : dans ce secteur du front, l'Armée rouge a perdu, en deux semaines, 241 594 soldats, ainsi que 4 381 blindés, 5 806 canons et mortiers, 1 218 avions. Ces déboires n'empêchent nullement le Kremlin d'ordonner aux 5e et 8e armées russes de prendre en tenailles le groupe blindé de Kleist à partir de Korosten et Kazatin. Mais les Allemands tiennent le choc, contre-attaquent et refoulent l'ennemi ! Grâce à ces combats, cependant, les 6e, 12e et 26e armées soviétiques échappent à l'encerclement, tandis que la 5e armée, exsangue, se réfugie dans la zone marécageuse de Korosten.

Le 15 juillet, les généraux soviétiques prennent conscience que Kleist, qui vient de s'emparer de Kazatin, menace de couper la route du Dniepr à leurs divisions en retraite. Le manque de moyens, la pluie retardent l'offensive allemande, mais Staline n'en démord pas et interdit tout repli. De fait, le 2 août, la *11. Panzer-Division,* rattachée au groupe blindé de Kleist, opère sa jonction avec la *101. Jäger-Division* (rattachée à la *17. Armee*) à Dobrianska, au sud-est d'Ouman. Les 6e et 12e armées soviétiques sont encerclées. Les Allemands proclament la capture de 107 000 soldats, dont les généraux Ponedeline et Muzychenko, commandants des armées anéanties, quatre chefs de corps d'armées, onze chefs de divisions, ainsi que 286 chars et 953 canons. Staline apprend le désastre par la presse allemande ! En réaction, il promulgue, le 16 août, l'ordre n°270 prescrivant à toute unité encerclée de se battre jusqu'au dernier homme. Toute désobéissance vaudra à son auteur une condamnation à mort par contumace. C'est ainsi que le général Ponedeline, lui-même, aura à subir la rancune stalinienne : libéré des camps allemands en 1945, il sera détenu dans une geôle soviétique et exécuté en 1950…



Page de gauche :
Les chars légers T-26 et BT-7 sont les principales victimes de la *Panzerwaffe* à l'été 1941. Ils sont des milliers à tomber sous les coups des chars allemands dans les gigantesques poches constituées par ceux-ci. Systématiquement, afin de ne pas perdre de temps, ces engins détruits ou abandonnés sont simplement poussés sur le bord de la route pour ne pas entraver la progression des unités motorisées de la *Heer*.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

▶ Ce mitrailleur allemand, dont le casque n'a pas été épargné par les récents combats à en juger par les éclats qui l'ont « entamé », semble résigné. L'homme a l'air hagard et épuisé. Il est vrai que la résistance de l'Armée rouge se durcit au fil de la pénétration de la *Wehrmacht* au cœur de l'Union Soviétique. Derrière lui, les servants d'un *Pak 35/36* de *3,7cm* mettent leur pièce en batterie. Archives Caraktère Coll. Kadari

Les succès de la *Heeresgruppe* « Süd » ont ainsi dégagé ses arrières, permettant aux Roumains de marcher tranquillement sur Odessa. Cependant, Boudienny a regroupé plusieurs armées autour de Kiev, formant un immense saillant d'environ un million d'hommes menaçant le flanc droit de la *Heeresgruppe* « Mitte ». Le chef du front du Sud-Ouest, Kirponos, s'est vu ordonner par Staline de « *prendre toutes les mesures possibles et impossibles pour la défense de Kiev.* » De fait, la *6. Armee* de von Reichenau est stoppée par la 37e armée de Vlassov, alors qu'elle s'est rapprochée des faubourgs de la capitale ukrainienne. Hitler donne l'ordre à Rundstedt d'interrompre son avance.

Il est vrai que la résistance soviétique a, par endroits, impressionné ce dernier. « *L'immensité de la Russie nous dévore* », avoue-t-il dans une lettre qu'il rédige à son épouse. Le pessimisme des généraux allemands fait ainsi écho à l'anxiété paranoïaque de Staline. Or, le 21 août, Hitler a tranché définitivement : au lieu de fondre sur Moscou, la *Heeresgruppe* « Mitte » participera à l'annihilation des forces de Boudienny, de manière à faire main basse sur l'Ukraine. « *L'objectif primordial à atteindre avant l'hiver*, ordonne le dictateur, *est non pas la prise de Moscou, mais, au sud, de nous emparer de la Crimée, du bassin minier et industriel du Donets et des champs pétrolifères du Caucase ; au nord, d'investir Leningrad et d'opérer la jonction avec les armées finlandaises. Seulement alors seront réalisées les conditions qui nous permettront d'attaquer l'armée de Timochenko et de la vaincre.* »

Cette décision, dont la teneur a été distillée tout au long du mois d'août, le temps de tenir compte de la consolidation de la *Heeresgruppe* « Mitte », consterne les généraux allemands. Guderian se rend personnellement au grand quartier général du *Führer*, le 23 août 1941, pour convaincre ce dernier de renoncer à sa directive, de l'autoriser à marcher sur Moscou. « *J'expliquai à fond et dans les détails les motifs qui militaient en faveur de la poursuite des opérations vers Moscou et contre la marche sur Kiev*, relatera-t-il dans ses Mémoires. *J'exposai que, du point de vue militaire, il s'agissait maintenant de battre complètement les forces combattantes de l'ennemi qui avaient gravement souffert au cours des derniers engagements. Je décrivis l'importance géographique de la capitale de la Russie ; d'une manière bien différente de Paris, par exemple, elle était le centre du réseau de transports et des transmissions, le cœur politique, une importante zone industrielle ; sa chute, on pouvait le prévoir, ferait une impression morale immense sur le peuple russe aussi bien que sur le reste du monde. Je parlai du moral de la troupe qui*

▼ L'Armée rouge dispose de toute une gamme de tracteurs d'artillerie dérivés d'engins agricoles pour déplacer son parc d'artillerie. Ceux-ci ont été détruits durant des combats avec les Allemands à l'entrée d'une localité. Les lourdes pertes matérielles – en chars autant qu'en avions – enregistrées par les Russes vont avoir un point positif : elles vont accélérer le retrait des unités de première ligne de matériels obsolètes inadaptés à la guerre moderne. Archives Caraktère Coll. Kadari

n'attendait rien d'autre que la marche sur Moscou et s'était préparée avec enthousiasme à l'entreprendre. J'essayai de montrer que, la victoire militaire cette fois forcée dans la direction décisive et contre le gros des forces ennemies, les territoires économiques de l'Ukraine devraient d'autant mieux nous échoir que les Russes verraient leurs déplacements du nord au sud extraordinairement compliqués par la prise de Moscou, nœud de la toile d'araignée du trafic des transports. »

Guderian met également l'accent sur l'état délabré des routes dans le secteur d'offensive qui lui est imparti, insiste sur la nécessité de remporter une victoire décisive avant l'hiver, ce que pourrait empêcher le mouvement vers Kiev. « *Hitler me laissa parler sans une seule interruption* » ; une fois que Guderian a achevé sa plaidoirie, la répartie tombe, cinglante : « *Mes généraux n'entendent rien à l'économie de guerre !* » Et le *Führer* de renchérir : « *Les matières premières et la base de ravitaillement de l'Ukraine étaient de nécessité vitale pour continuer la guerre, exposa-t-il. Il partit de là pour souligner une nouvelle fois l'importance de la Crimée, « porte-avions de l'Union soviétique dans la guerre au pétrole roumain », qu'il fallait éliminer du jeu.* » Guderian est vaincu.

La décision de Hitler a, depuis soixante ans, fait couler beaucoup d'encre. En privilégiant l'Ukraine à la conquête de Moscou, le *Führer* aurait perdu un temps précieux qui l'aurait conduit à être rattrapé par l'hiver aux portes de la capitale soviétique. L'accusation ne manque pas de force, mais ne saurait pleinement convaincre. Tout d'abord, au mois d'août 1941, la *Heeresgruppe* « Mitte » est encore loin d'avoir totalement stabilisé ses conquêtes. Elle doit, en outre, reconstituer ses effectifs, son matériel, des lignes de communications, ce qui rend délicate une offensive grand style dans le secteur moscovite. Par ailleurs, tant au nord qu'au sud, les armées soviétiques des théâtres de Leningrad et, surtout, de Kiev, font peser une singulière menace sur les flancs du groupe d'armées de Bock – même s'il importe de préciser que Staline ne le considérait pas ainsi, dans la mesure où il assimilait ces troupes, non pas à une réserve opérationnelle, mais à des forces chargées de tenir la région baltique et l'Ukraine « *coûte que coûte* ».

Surtout, Hitler envisage très sérieusement de ne pas être en mesure d'achever la guerre avant la fin de 1941. En ce sens, il doit préparer le *Reich* à affronter un conflit de longue durée, impliquant les États-Unis dans un avenir plus ou moins proche.

▲ Un *Sd.Kfz. 251/6* de commandement appartenant à une *Panzer-Division* a stoppé pour permettre à ses occupants d'observer le terrain à la recherche d'éléments ou d'indications identifiant les positions de l'ennemi. La MG-34 du bord est protégée par un manchon, ce qui tend à indiquer que tout danger est écarté. La voiture d'état-major est munie de fascines sur le pare-choc afin de désensabler ou désembourber le véhicule immobilisé sur une piste. Archive of the Modern Conflict R00323-08

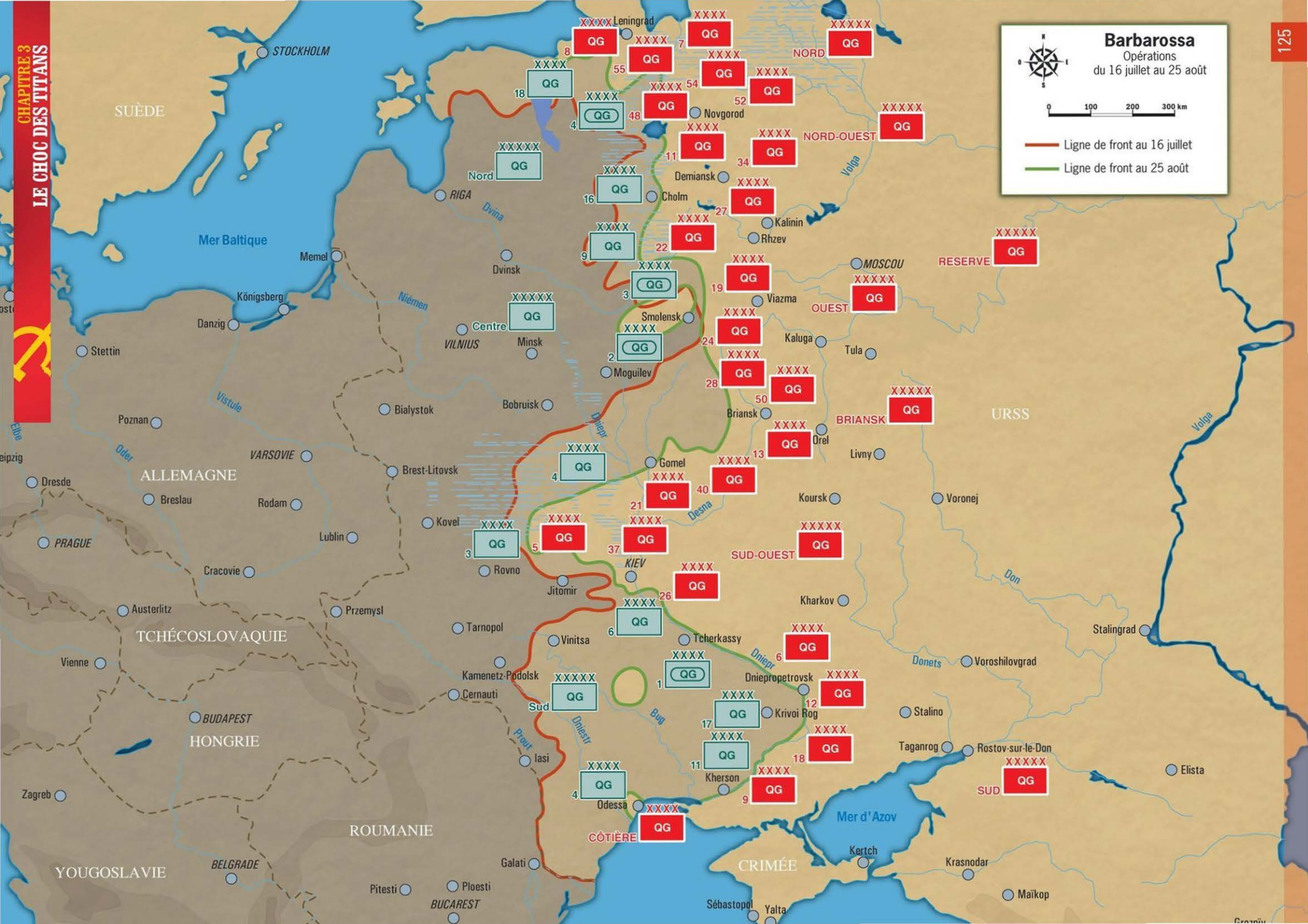
◀ En dépit de l'immensité des territoires à conquérir, la *Wehrmacht* n'est toujours pas entièrement motorisée et la plupart de ses formations d'infanterie, de même que son train, sont hippomobiles. Le parc de véhicules est constitué en grande partie d'engins de prise, autant d'éléments qui soulignent l'impréparation de la *Wehrmacht* à une offensive de grande ampleur à l'Est. Et pour cause, l'Allemagne n'est toujours pas entrée en économie de guerre et son industrie ne fonctionne pas totalement au profit de l'effort de guerre. Ce n'est qu'avec la défaite de Stalingrad et l'arrivée d'Albert Speer au ministère de l'Armement que les choses vont changer. Archives Caraktère Coll. Kadari

S'emparer du blé ukrainien et des ressources naturelles du sud de l'URSS, en particulier le pétrole du Caucase, doit assurer à l'Allemagne l'autosuffisance alimentaire et énergétique, en plus d'affaiblir le potentiel économique russe. Les différentes mésaventures rencontrées au cours de la campagne ont poussé le *Führer* à prendre au sérieux la valeur combattive de l'Armée rouge. Une offensive contre Moscou apparaît, au regard de tous ces éléments, bien plus risquée que ne l'imagine Guderian, lequel n'a qu'une vue partielle, limitée à son propre secteur du front, de la situation. Enfin, Hitler a besoin de calmer les critiques et les angoisses de l'opinion publique allemande, en pleine crise religieuse, indépendamment d'impressionner Washington.

Sur le plan militaire, la « descente ukrainienne » apparaît d'autant plus justifiée que Staline a prioritairement renforcé ses défenses devant Moscou (les 22e, 19e, 16e, 20e, 24e, 28e, 3e et 13e armées soviétiques se concentrant de part et d'autre de l'autoroute de Smolensk-Moscou, sur une largeur de 200 kilomètres), sans compter qu'il a cloué à Kiev ses forces méridionales. Pourtant, le *Vojd* a été mis en garde. Joukov lui a recommandé d'abandonner ce secteur, indéfendable, de manière à réfugier les troupes de Boudienny derrière le Dniepr. Mais la *Stavka* ne donnera son accord – partiel – que le 19 août, trop tard. Pire encore, le dictateur soviétique rappelle devant Moscou la 21e armée, basée en Ukraine septentrionale.

Guderian pique donc vers le sud, ses *3.* et *4. Panzer-Divisionen* constituant le fer de lance de sa percée ; mais il est, dès le 30 août, menacé sur ses flancs. Les armées du front de Briansk, dirigées par le général Eremenko, s'en prennent en effet à la *Heeresgruppe* « Mitte », une fois de plus sans succès. Exaspéré, Staline communique à son général, le 2 septembre : « *La* Stavka *est mécontente de votre besogne. Vous avez un peu effrayé l'ennemi, mais vous n'avez pas réussi à le chasser de ses positions. Il faut que vous écrasiez Guderian. Tant que vous n'y serez pas parvenu, tout ce que vous raconterez de vos succès ne vaudra rien. Nous attendons votre communication nous annonçant que vous avez battu Guderian.* » Une semaine plus tard, la contre-offensive russe est suspendue. Les assauts ennemis n'ont même pas été enrayés, puisque la *3. Panzer-Division* de Walter Model s'empare des ponts de Novgorod-Sieversk, sur la rivière Diesna, large de 600 à 1 000 mètres, à la fin du mois d'août. Guderian se trouve à 300 kilomètres des éléments avancés de son confrère Kleist. Le 30 août, la *4. Armee* isole Gomel, verrouillant les débouchés du Pripet. Le chef du front du Sud-Ouest, Kirponos, s'aperçoit qu'il risque d'être tourné, en référe à son supérieur Boudienny, lequel a, de mauvaise grâce, dû céder son 2e corps de cavalerie, perdant son unique réserve opérationnelle. Boudienny communique à Moscou :

▲ & ▶ tandis que les *Landser* s'enfoncent toujours plus loin vers l'Est, au cœur de l'insondable empire des Soviets, la population berlinoise est conviée à une exposition de matériels militaires russes capturés, se tenant en pleine rue et intitulée « le paradis des soviets ». Tandis que « Barbarossa » bat son plein et que les grandes cités ennemies tombent les unes après les autres, nul parmi ces civils ne peut alors imaginer que c'est bel et bien à l'Est que la guerre sera perdue par le *Reich* et que ceux traités avec morgue et mépris seront, en avril 1945, les conquérants de Berlin et les fossoyeurs du régime nazi ! Archives Caraktère Coll. Anderson


Barbarossa
Opérations
du 16 juillet au 25 août
0 100 200 300 km
Ligne de front au 16 juillet
Ligne de front au 25 août
Leningrad
STOCKHOLM
SUÈDE
Mer Baltique
RIGA
Dvina
Memel
Dvinsk
Königsberg
Niémen
Danzig
Stettin
VILNIUS
Minsk
Vistule
Poznan
Bialystok
Bobruisk
Dniepr
Elbe
Oder
VARSOVIE
ALLEMAGNE
Dresde
Breslau
Rodam
Brest-Litovsk
Gomel
Kovel
Lublin
PRAGUE
Cracovie
Rovno
Jitomir
KIEV
Austerlitz
Przemysl
Tarnopol
Vinitsa
TCHÉCOSLOVAQUIE
Vienne
Kamenetz-Podolsk
Cernauti
Tcherkassy
Dniepropetrovsk
Krivoi Rog
Bug
Dniestr
Prout
BUDAPEST
HONGRIE
Iasi
Zagreb
Odessa
ROUMANIE
BELGRADE
YOUGOSLAVIE
Pitesti
Ploesti
BUCAREST
Galati
Nord
Centre
Moguilev
Smolensk
Demiansk
Cholm
Novgorod
Kalinin
Rhzev
Viazma
MOSCOU
Kaluga
Tula
Briansk
Orel
Livny
Koursk
Voronej
Desna
Kharkov
Stalingrad
Donets
Voroshilovgrad
Stalino
Taganrog
Rostov-sur-le-Don
Elista
Kherson
Mer d'Azov
Kertch
CRIMÉE
Krasnodar
Maïkop
Sébastopol
Yalta
Volga
Don
URSS
NORD
NORD-OUEST
OUEST
RESERVE
BRIANSK
SUD-OUEST
SUD
CÔTIÈRE
XXXX QG
XXXXX QG

« *Je vous prie de porter toute votre attention sur ce qu'Eremenko est en train de faire : il est censé stopper l'ennemi, mais il n'y arrive pas.* »
Le danger vient également du sud. Le 29 août, la *Panzergruppe* de Kleist reçoit l'ordre de franchir le Dniepr. La *17. Armee* se dégage une tête de pont à Derievka, au sud de Krementchoug, facilitant l'avance des blindés à croix noire. En dépit des efforts désespérés de la 38e armée de Feklenko, la *16. Panzer-Division* de Hans Hube traverse le Dniepr le 11 septembre, « avalant » 30 kilomètres en deux jours. Les avant-postes de Guderian ne sont plus qu'à une centaine de kilomètres. Boudienny multiplie les requêtes de repli à l'adresse de Staline, qui, pour toute réponse, le destitue, le 13 septembre, et le remplace au pied levé par Timochenko. Mais l'avance des troupes allemandes, du nord et du sud, se précise : « *La catastrophe n'est plus qu'une question de jours* », signale Tupikov, chef d'état-major du front du Sud-Ouest à l'adresse de la *Stavka*. Staline n'a qu'une réponse, à savoir : tenir sur place, sans succomber à la panique. Le 16 septembre, le pire est accompli : les éléments avancés de la *3. Panzer-Division* de Model opèrent leur jonction avec ceux de la *16. Panzer-Division* de Hube à Lokhvista, à 200 kilomètres à l'est de Kiev. Cinq armées soviétiques sont enfermées dans la nasse, dont le commandement du front du Sud-Ouest. Timochenko autorise verbalement Kirponos à se dégager de la poche, mais la terreur stalinienne a fait son œuvre, et Kirponos réclame, à ce titre, une autorisation écrite ! Nouvelle perte de temps, qui accélère l'annihilation des forces russes encerclées…
Kiev tombe le 19 septembre aux mains de la *6. Armee*, après un raid dévastateur de la *Luftwaffe*. Les armées du front du Sud-Ouest ne représentent plus aucune valeur opérationnelle, chacune d'entre elles perdant progressivement le contact avec les autres, mais elles ne s'en replient pas moins vers l'est. Certains groupes – 15 000 hommes au total – parviennent à s'échapper, tels que des unités commandées par les généraux Vlassov et Bagramian ; mais la majorité a moins de chance. Le général Kirponos, de même que Bursmitenko, Deuxième Secrétaire du Parti communiste ukrainien (adjoint de Nikita Khrouchtchev), sont tués au cours des combats de dégagement. Au total, ce sont 452 700 hommes qui se sont retrouvés encerclés, avec 2 642 canons et mortiers, 64 chars, ce qui porte le total des pertes du front du Sud-Ouest, pour l'ensemble du mois de septembre, à 700 544 soldats tués, blessés, capturés, sur un effectif initial de 850 000 hommes. La bataille de Kiev a conduit à l'anéantissement total du groupe d'armées soviétiques.

PREMIER BILAN D'UNE CAMPAGNE

À la fin septembre, la situation de l'Union soviétique paraît désespérée. Au nord, Leningrad est assiégé. Au sud, la brèche a été ouverte sur le Dniepr, ouvrant la voie de Kharkov à l'envahisseur. Au centre, les Allemands sont prêts à reprendre leur avance sur Moscou. Le désespoir s'empare de la population soviétique. « *Nous ne cessions de nous demander pourquoi notre armée cédait une ville après l'autre,* se souviendra Victor Strazdovski, alors âgé de 18 ans. *C'était une vraie tragédie. Il est difficile de trouver les mots pour dire comment nous avons survécu.* » La pluie, cependant, tombe déjà depuis plusieurs jours, préfigurant la boue.
Les succès allemands résultent d'une variété de facteurs. En premier lieu, l'effet de surprise du 22 juin 1941, qui a abouti à la destruction de l'aviation soviétique et à l'anéantissement de plusieurs armées, tel le front de l'Ouest du général Pavlov. En second lieu, l'indéniable supériorité opérationnelle des divisions allemandes, qui l'emportent sur leur adversaire russe tant dans l'offensive que sur la défensive. L'inexpérience de l'Armée rouge a en effet joué son rôle, aggravée par la pénurie d'officiers et plusieurs inepties tactiques telles que les attaques d'infanterie frontale, ressemblant à s'y méprendre à certains sanglants épisodes de la Grande Guerre. Mais

▶ Des soldats allemands lourdement équipés prennent un instant de repos avant un assaut. Les batteries d'artillerie sont prêtes à ouvrir le feu et les *Panzer* à s'élancer. Les plus chanceux ont pu se protéger du soleil à l'arrière du châssis d'un *Panzer III*. La bataille de Kiev va nécessiter une débauche d'énergie phénoménale de la part de ces hommes mais le jeu en vaudra la chandelle, puisque 452 700 *Frontoviki* seront capturés, de même que 2 642 pièces d'artillerie et 64 chars. En septembre, le Front du Sud-Ouest est tout simplement anéanti. Archives Caraktère Coll. Kadari

◀ Profitant d'un chemin de rondins, un camion Mercedes et un ZIS-5 dépassent un convoi hippomobile acheminant du ravitaillement sur la ligne de front. La pluie automnale va transformer peu à peu les routes soviétiques en chemins de boue sur lesquels la conduite va vite devenir problématique. Le ravitaillement des unités en souffrira d'autant, fait particulièrement grave lorsque l'on sait que les généraux allemands tiennent absolument à être à Moscou avant l'hiver.
Archives Caraktère
Coll. Kadari

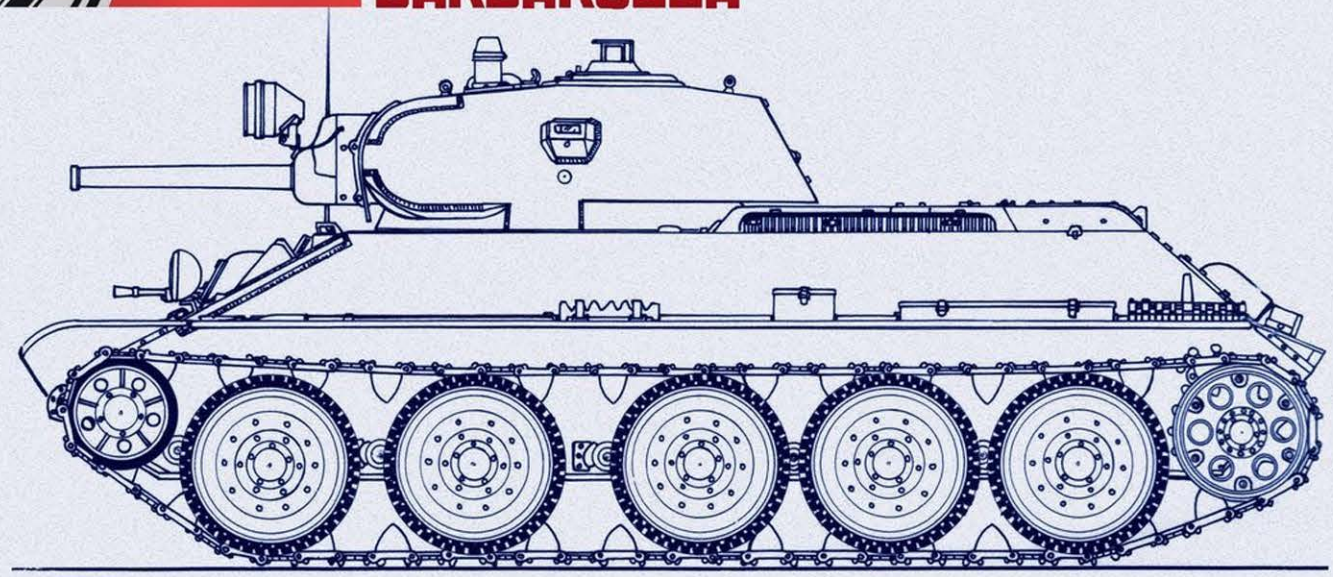
ces éléments ne suffisent pas à expliquer l'ampleur des encerclements, ni la dimension des percées réalisées. L'Armée rouge a, dans l'ensemble, affiché une réelle combativité. Au prix de lourdes pertes, elle a parfois ralenti, voire stoppé les envahisseurs, inquiétant suffisamment Hitler pour le déterminer à prendre certaines décisions stratégiques controversées, quoique plutôt justifiées compte tenu des risques d'isolement de ses groupes blindés.

À ne point en douter, de meilleurs résultats auraient pu être obtenus si Staline n'avait pas fait preuve, en la matière, d'une lourde incompétence. Par sa politique étrangère incohérente et irréaliste, il a puissamment contribué à l'effet de surprise allemand. Cherchant à superviser les mouvements de ses armées, il leur a ordonné bien imprudemment, non d'effectuer des manœuvres de repli derrière des positions aménagées, mais de courir sus à l'adversaire, ou de s'accrocher au terrain, ce qui a facilité considérablement la tâche des *Panzertruppen* qui les ont débordées et encerclées. Staline, d'un autre côté, a su maintenir l'ordre dans son empire, à coup de mesures de coercition et de libéralisation, mais le fait ne saurait faire oublier que le régime a subi une réelle crise de confiance de la part des populations d'URSS, nombreux étant ceux à accueillir les Allemands en libérateurs.

De leur côté, les Allemands sont partagés entre l'appréhension et l'optimisme. Les pertes ont, en effet, été lourdes : en trois mois, la *Wehrmacht* a recensé 100 000 tués et 400 000 blessés, bilan qui dépasse les prédictions de l'armée de réserve allemande, dirigée par le *Generaloberst* Fromm, qui tablaient sur 475 000 soldats hors de combat au bout de trois mois de campagne. Par ailleurs, les Soviétiques ont, dans le même laps de temps, perdu entre deux et trois millions d'hommes, dont 142 000 officiers (parmi eux, 40 généraux tués, 44 capturés), ainsi que 15 000 chars, 66 000 canons et mortiers. Surtout, les Allemands viennent de faire main basse sur l'Ukraine, les ex-États baltes, la Biélorussie. Si ces conquêtes territoriales apparaissent atténuées par l'évacuation réussie de l'industrie soviétique et la politique de « terre brûlée », il n'en demeure pas moins que la Russie a perdu 58 % de son acier, 60 % de son aluminium, 63 % de son charbon, 38 % de ses céréales. Pire encore, la Crimée, le Donets, Moscou, Leningrad sont menacés – ce qui constituerait le coup de grâce.

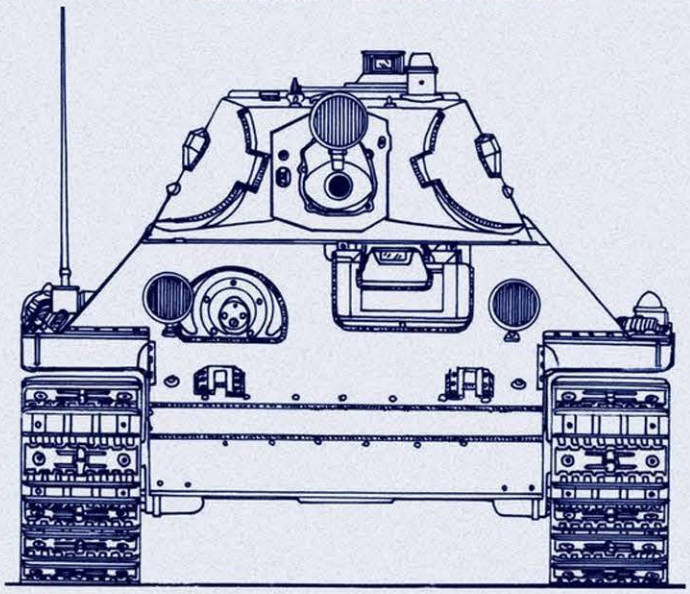
En d'autres termes, au 30 septembre 1941, une course de vitesse s'est engagée entre l'Allemagne et l'Union soviétique. L'enjeu en est dorénavant Moscou, que la *Wehrmacht* doit impérativement conquérir avant l'hiver, sur lequel compte la Russie pour bloquer l'ennemi et reconstituer ses forces. Cette dernière, au regard des projets nazis d'extermination des Juifs et de réduction des « sous-hommes slaves » en esclavage, joue tout simplement sa survie… ■

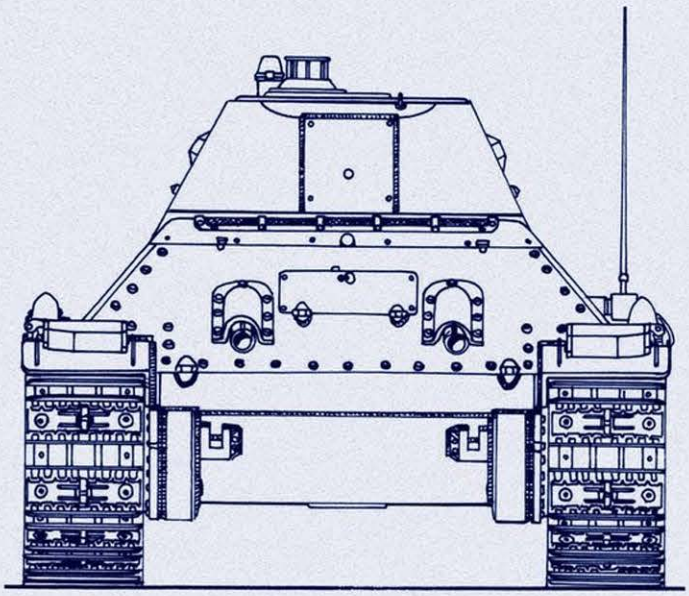
▼ Deux ponts provisoires (l'un d'entre eux traversé par un Renault AHN français) ont été construits par le Génie pour permettre le franchissement d'un cours d'eau aux *Landser* et aux véhicules. Quel avenir attend ces hommes de l'autre côté de la rive ? La guerre à l'Est est sans pitié et d'une violence inouïe. Le choc des titans se traduit par des pertes énormes de part et d'autre qui défient toutes les prévisions. Un seul chiffre suffit à illustrer ce propos : l'Armée rouge, de juin à septembre 1941, a perdu de 2 à 3 millions de soldats…
Archives Caraktère
Coll. Kadari

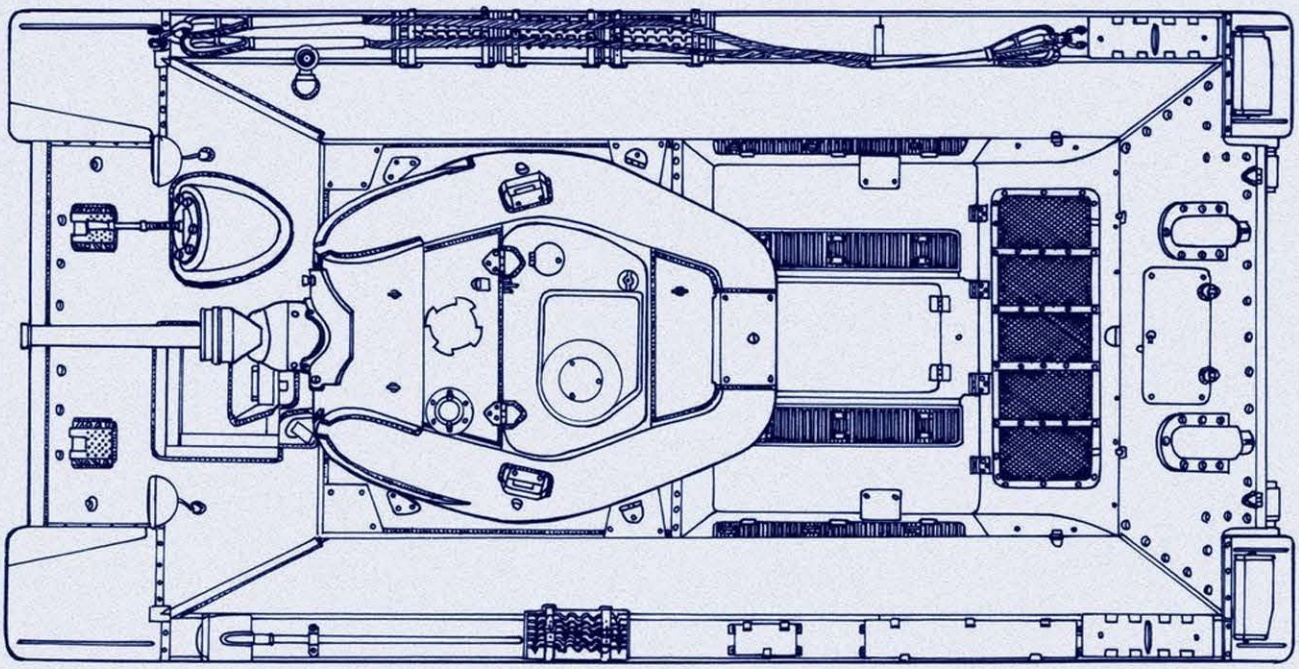


T-34/76 modèle 1940 1/35e

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2009

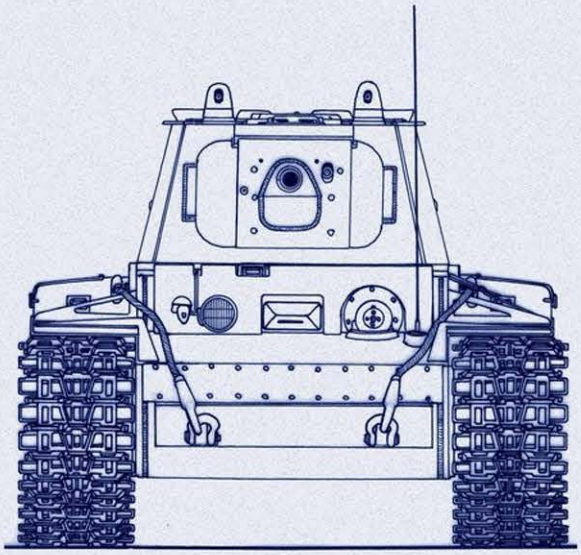


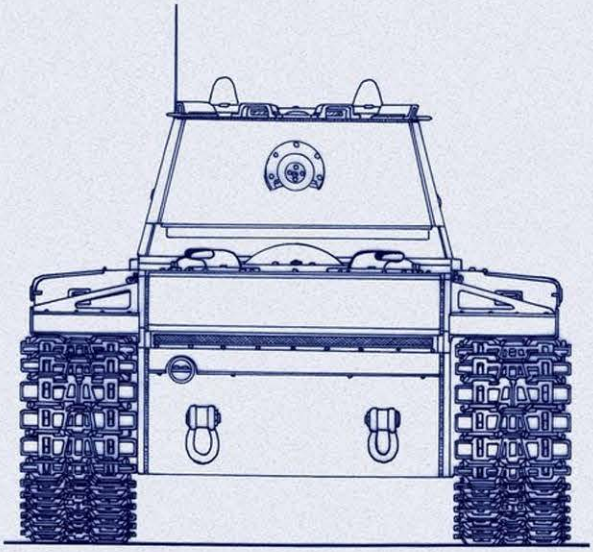


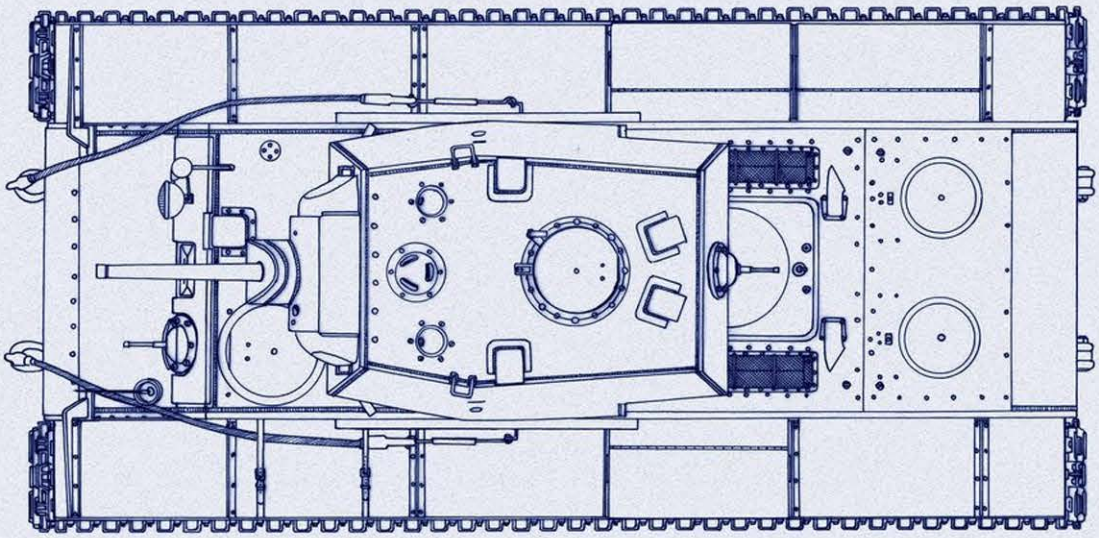


1/35e KV-I modèle 1941

© Hubert Cance / Batailles & Blindés 2009







Anciens numéros

Commandez dès à present les anciens numéros de Batailles & Blindés, consultez les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site : www.caraktere.com

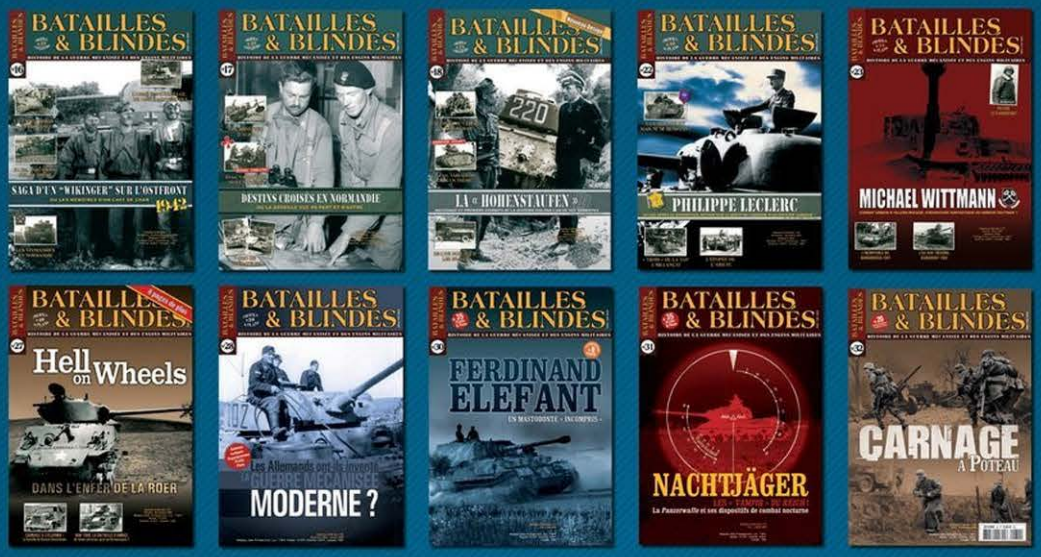
Numéros épuisés : Du n°1 au n°6 inclus, du n°19 au n°21 inclus, du n°24 au n°26 inclus, ainsi que le n°29.

N°28
- Les « Dix » de Diên Biên Phu
  Jusqu'au bout avec les paras et la Légion !
- **DOSSIER SPECIAL :** Les Allemands ont-ils inventés la guerre mécanisée moderne ?
  - Les penseurs : Guderian & consorts
  - La doctrine : Le « Blitzkrieg »
  - La Panzer-Division TYP 1944
  - Les matériels : État des lieux
- Khem Karan & Chawinda
  Tournants de la guerre indo-pakistanaise de 1965
- Les Tank Battalions américains

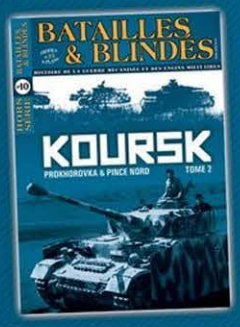
N°30
- *Treat'em Rough* !
  Les débuts des « Tanks » américains
- **DOSSIER SPECIAL :** FERDINAND/ ELEFANT
- Juin 1944, opération « Epsom »
  Corrida pour un « Taureau »
- L'appareil de Louis Renault
  Le char de la victoire !
- Le Panther se fait la belle
  La grande évasion de Langeke

N°31
- *Treat'em Rough !*
  De 1930 à la guerre (suite & fin)
- **DOSSIER SPECIAL :** NACHTJÄGER
  Les « Vampir » du Reich !
- Comme des Lions !
  Mai et juin 1940, les tankistes français au combat
- Les canons du « Renard du désert »
  Les matériels et les unités envoyés en Afrique du Nord
- Opération « Martlet »
  Les « Ours Polaires » à l'assaut des *Panzertruppen* !

N°32
- Le *752nd Tank Battalion* en Italie
- Carnage à Poteau - Ardennes, décembre 1944
- Les canons du « Renard du désert » (suite et fin)
  Exemples d'opérations
- L'épopée du « Fray Bentos »
  Huis clos haletant pour des braves !
- La deuxième bataille pour Rauray
  Le *II. SS-Panzer-Korps* contre les « Ours Polaires »
- Le *2cm-Wagen* au combat



HORS-SÉRIE N°10



KOURSK

TOME 2 : PROKHOROVKA & PINCE NORD

Depuis lors, placées en fer de lance de la pince Sud et parties de la région de Bielgorod, les *Panzer-Divisionen* du *Generalfeldmarschall* Manstein, dont celles du *II. SS-Panzer-Korps*, malmènent les unités du Front de Voronej. Les 12 et 13 juillet, tout semble devoir se jouer à Prokhorovka où va se dérouler une bataille – aussi décisive qu'elle n'est devenue mythique – opposant *Panzerschützen* et *Panzer-Grenadiere* du *II. SS-Panzer-Korps* aux tankistes de la 5e Armée blindée de la Garde soviétique. Les corps d'élite du *Führer* et ceux du *Vojd* vont ainsi se livrer à un combat sans merci car la décision, du côté de la *Wehrmacht*, ne peut plus être emportée qu'ici.
L'opération « Zitadelle » au nord du saillant de Koursk est bien plus que compromise… Le salut allemand ne peut donc plus venir que de la pince Sud, où Manstein espère encore pouvoir remporter une victoire éclatante à Prokhorovka. Dès lors, le combat qui s'engage sera décisif pour la suite de la guerre à l'Est. *Landser* et *Frontoviki* le savent.
Koursk est l'une des batailles parmi les plus acharnées, les plus épiques et les plus cruciales de toute la Seconde Guerre mondiale ! Une bataille durant laquelle chars et équipages tiendront le premier rôle au fil des 130 pages de ce nouveau Hors-Série de « Batailles & Blindés » abondamment illustré de profils d'engins et de photos souvent inédites. Ne manquez pas l'occasion d'embarquer à bord des Panzer de la « Leibstandarte » et des T-34/76 de la 5e Armée blindée de la Garde !

Bon de commande à retourner à :

CARAKTERE - Service abonnements
306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE

Abonnements :

☐ Oui, je m'abonne à **Batailles & Blindés** pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°33 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je m'abonne à **Batailles & Blindés** pour deux années, soit 12 numéros, à partir du n°33 inclus.
France : 65.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 75.00 € - Reste du monde : 85.00 €

☐ Oui, je m'abonne à **Trucks & Tanks Magazine** pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°15 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je m'abonne à **Trucks & Tanks Magazine** pour deux années, soit 12 numéros, à partir du n°15 inclus.
France : 65.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 75.00 € - Reste du monde : 85.00 €

Anciens numéros :

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de **Batailles & Blindés** indiqués ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations :
N° : .....
(Les numéros 1,2 3, 4, 5, 6, 19, 20, 21, 24, 25, 26 et 29 sont épuisés)

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de **Trucks & Tanks Magazine** indiqués ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations :
N° : .....
(Les numéros 1,2 3, 4, 5, 6 et 8 sont épuisés)

Hors-séries :

Oui, je souhaite recevoir les hors-série de Batailles & Blindés cochés ci-dessous :
- Prix France : 12.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
  ☐ N°2 - Opération Daguet. ☐ N°3 - L'épopée du 6e GRDI.
- Prix France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.90 € - Reste du monde : 22.90 €
  ☐ N°4 - Stalingrad. ☐ N°6 - Afrika-Korps / Tome 1. ☐ N°7 - Les dragons d'acier.
  ☐ N°8 - Afrika-Korps / Tome 2. ☐ N°9 - Koursk / Tome 1. ☐ N°10 - Koursk / Tome 2.

Oui, je souhaite recevoir les hors-série Trucks & Tanks cochés ci-dessous :
France : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.90 € - Reste du monde : 22.90 €
☐ N°1 - les Panzer. ☐ N°2 - Jagdpanzer & Panzerjäger.

Nom :.....
Prénom :.....
Adresse :.....
.....
.....
.....
Code postal :.....
Ville : .....
.....
Pays :.....
E-mail :.....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

CARAKTÈRE
PRESSE & ÉDITIONS

présente son nouveau magazine

HISTOIRE(S) DE LA DERNIÈRE GUERRE

[1939-45, AU JOUR LE JOUR, 70 ANS APRÈS !]

Il y a exactement 70 ans s'ouvrait le plus titanesque conflit de tous les temps. En cette occasion unique, les éditions **Caraktère** lancent en septembre une nouvelle publication qui devrait faire date ! En effet, de tels projets destinés à suivre jour après jour à plusieurs décennies de distance ces six années de guerre, n'ont, à notre connaissance, plus été entrepris dans la presse écrite depuis les années 1970. Or, que de nouvelles découvertes et de débats passionnés ont enrichi notre connaissance de cette période au cours des trente dernières années ! **Caraktère** s'est adjoint pour en rendre compte à ses lecteurs le concours d'une véritable « équipe de rêve » composée d'éminents universitaires, d'auteurs de renom, de journalistes spécialisés, français ou étrangers, tous à la pointe de leur domaine.

Chronologique dans sa progression, **encyclopédique** dans sa présentation complète des hommes, des sociétés et des événements, **commémoratif** dans son suivi parallèle de la période, mais aussi **éducatif** et **accessible** tant au grand public qu'aux passionnés, ce nouveau magazine bimestriel richement illustré couvrira la **totalité des aspects** de la période 1939 – 1945. Ainsi, des champs de bataille aux sinistres camps de la mort en passant pas les tapis feutrés des ministères et les chaumières des plus humbles, **Histoire(s) de la Dernière Guerre** proposera à ses lecteurs, pour six ans, grâce au **texte le plus clair et le plus rigoureux** et **l'image la plus évocatrice**, une véritable immersion, tous les deux mois, au cœur de la période la plus noire du XX[e] siècle.

Renseignements : Caraktère - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - France - Tél : +33 (0)4 91 41 83 03

www.derniere-guerre.com

BATAILLES & BLINDÉS

« Barbarossa » représente l'apogée du programme conçu par Adolf Hitler dans les années 1920-30. Vingt ans d'efforts, de promesses – tenues ou non – de calculs politiques et diplomatiques, d'expansion territoriale puis de guerre auront été nécessaires pour en arriver à cette effroyable mise en pratique d'un rêve de grandeur : la conquête du *Lebensraum*, « l'espace vital » de l'Allemagne national-socialiste. Staline, lui, jusqu'au bout, croira à la possibilité d'un accord avec ce dictateur allemand qui lui ressemble tant. Un improbable malentendu, à l'origine de l'une des plus grandes catastrophes militaires de l'Histoire.

L'invasion de l'URSS, le 22 juin 1941, n'en finit pas de diviser historiens et spécialistes. Pourquoi Hitler, alors au zénith de sa puissance, puisqu'il règne en maître sur l'Europe continentale, prend-il le risque de marcher sur les pas de Napoléon ? Et comment expliquer que Staline et l'Armée rouge se soient à ce point laissés surprendre ? En vérité, ces deux questions sont intimement liées. Hitler avait très tôt conçu de s'attaquer à la Russie « judéo-bolchevique », ce que Staline a tout simplement refusé de prendre en compte dans sa stratégie, y compris même aux premières heures de l'offensive allemande.

Publiée en deux volets successifs, l'étude de Nicolas Bernard, richement illustrée de photos inédites, de profils originaux mais aussi de cartes claires et didactiques, revient sur les débuts de la plus grande campagne militaire de tous les temps. Outre ses trois chapitres principaux et ses annexes, cette publication propose aussi des articles visant à éclairer des points historiques précis. De la préparation de « Barbarossa », de ses premiers succès contre les Soviétiques, jusqu'au début septembre 1941, jusqu'à la chute de Kiev, ce premier tome s'inscrit dans la plus pure tradition des numéros hors-séries de *Batailles & Blindés* : massifs, précis, rigoureux, abondamment illustrés !

BARBAROSSA

TOME I

Batailles & Blindés Hors-série n°11
France, Belgique : 14,90 €
Italie - Port. Cont. - Lux. : 15,50 €
Suisse : 25 CHF - Canada : 25$C

M 02031 - 11 H - F: 14,90 € - RD